



Les

Paraboles Cyniques

DU MÊME AUTEUR

Œuvres complètes

Petit Manuel individualiste (2e édition). . .	2 fr.
Le Cinquième Evangile (7e édition).	7 »
Les Paraboles cyniques (6e édition)	7 »
Les véritables Entretiens de Socrate	7 »
La Tour des peuples (3e édition)	7 »
Les Pacifiques (3e édition).	7 »
Le Fils du silence (4e édition)	7 »
L'Homme-fourmi (2e édition)	7 »
Jules Renard.	3 »
Le Père Diogène (4e édition).	7 »
Les Apparitions d'Ahasvérus	7 »

Pour paraître prochainement :

Les Chrétiens et les Philosophes (réédition).

La Vie éternelle (roman-poème inédit).

LES MAITRES CONTEMPORAINS (Prose)

HAN RYNER

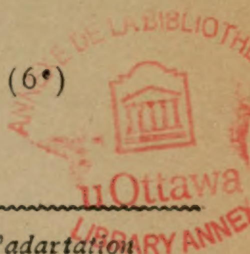
Les
Paraboles Cyniques

Sixième Édition



Éditions " ATHÉNA "
3, PLACE DE L'ODÉON, PARIS (6e)

1922





Il a été tiré de cet ouvrage :

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL

NUMÉROTÉS DE I A 50

ET SIGNÉ PAR L'AUTEUR

PRÉFACE

La vérité, nuage multiple aux métamorphoses e caprice, le dogmatique la voit comme un sys-ème de blocs que ses mains croient saisir. ueurs flottantes et ombres qui dansent, tout e joyeux écoulement, il s'imagine le disposer lans un ordre immuable et l'asseoir en cons-ruction d'éternité et de nécessité. A l'entendre, l ne laisse jamais derrière lui le moindre désé-uilibre, le plus léger branlement, mais son nortier de logique lie des pierres solides sur uoi disciples et successeurs monteront sans langer et bâtiront encore.

Sans peine, la critique montre de l'une quel-conque des prétendues pierres qu'elle est brume ou néant : symbole lointain de l'intangible et neffable Réalité ou rêve maladif et pesanteur vide de cauchemar. Le prétentieux édifice n'a même pas assez de consistance pour crouler; nulle ruine n'encombre la place où l'on crut le dresser et n'empêche qu'on ne tente d'y cons-truire des monuments successifs; et le vent qui, l'un après l'autre, les emporte ne s'alourdit pas

toujours d'un souvenir... Un philosophe l'a dit : « Rien de plus facile et rien de plus inutile que de réfuter un philosophe. »

Ainsi le dogmatisme apparaît d'abord naïveté et affirmation. A le regarder de plus près, ne devient-il pas négation et pauvreté? La ligne, pour se purifier de toute largeur, s'y évanouit; la surface, pour se délivrer de toute épaisseur, s'y disperse; la pensée, pour fuir toute contradiction, y perd toute vie. Ah! les vrais riches savent mieux jouir de la Réalité changeante. Ils ne choisissent point entre les songes merveilleux des choses. Plusieurs, pour notre joie, font flotter, aux flux et reflux du dialogue, leurs émerveillements voyageurs et leurs sourires alternés.

Mais voici les sages. Le mirage qui attire aujourd'hui les émeut du même rire que les mirages où le passé croyait se rafraîchir. Autant que les scolastiques désuètes ils méprisent la scolastique nouvelle, celle à qui leur temps donne un nom de confiance et de gloire : gnose, révélation, orthodoxie, doctrine ou science. L'armure logique qui cède à chaque épreuve et que Don Quichotte s'obstine à rapiécer et à revêtir, si elle arrête un instant leur regard, c'est comme un objet de musée bon à égayer les yeux. Mais, sous l'un ou l'autre de ses aspects sans

nombre, ils aperçoivent en eux-mêmes, indéniable sauf par amusement philosophique, la montagne de l'Être qui s'affirme. Pour eux, nature, sagesse, amour, vertu, détachement, liberté, harmonie, ne sont pas, comme pour les autres hommes, des noms éblouissants ou de vains bruits ; ce sont, émus et tendus, des doigts qui indiquent les pentes du Bonheur.

Trop certaine de rester impuissante aux pays des folies prétentieuses, leur miséricorde se détourne des professionnels déformés qui, dans une gloire de lumière railleuse, portent leurs tumeurs de doctrine, leurs bosses d'érudition, leurs callosités dociles, leurs goîtres de souvenirs mal avalés. Tournés vers le vulgaire dont l'ignorance, tant qu'elle n'est point soulevée en tempête par la haine des officiels, reste hésitante, moins agressive, parfois confiante, et dont la sottise, dans la grâce matinale, paraît curable, les sages parlent. Leur grande — mais combien rare ! — victoire, c'est de faire monter un simple à la connaissance de soi-même, à cette noble science socratique qui, d'un mot, écarte le dehors inutile et inaccessible : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

Soit pour affirmer ses certitudes pratiques, soit pour chanter le flottement de rêves que demain clergés et universités enlaidiront et paralyseront

en systèmes, le sage conte volontiers, — action précise comme un beau corps de femme mais pensée dont sous un voile les traits s'estompent, les yeux brillent et le sourire s'indéfinise, — la parabole.

Dans quelque siècle, dans quelque région que vive le sage, il semble que toujours ce parfum doive émaner de lui.

Des nombreux écrits des philosophes cyniques les titres restent seuls : plusieurs indiquent nettement des recueils de paraboles. Les gestes cyniques que la légende nous a transmis, que sont-ils que des paraboles en action? Et les mots cyniques qui nous sont parvenus, dès qu'on les considère comme des conclusions de paraboles, voici qu'ils s'éclairent d'une neuve et heureuse lumière. Son génie comique inspire à Diogène des symboles aussi frappants et presque aussi grossiers que ceux inspirés à Ezékhiel par Iahvé.

Blâmé de fréquenter les pécheurs et les publicains, Jésus répond, dans l'Evangile : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades, qui ont besoin de médecins. » Au même reproche Antisthène avait répliqué, d'après Diogène Laërce : » C'est chez les malades que vont les médecins. » Dans un cas semblable, Diogène de Sinope riposte : « Le soleil entre

dans les latrines, et il ne se salit point. »

Il serait téméraire d'affirmer que l'une ou l'autre des trois réponses fut faite directement à des adversaires dans les circonstances que rapportent les crédules biographes. Pour l'audace d'une telle certitude, il faudrait oublier les lois de la légende et les directions familières à sa puissance transformatrice. La légende est une poésie qui dramatise. Elle fait volontiers, avec les paroles, des actions; d'après ses livres ou ses discours elle se figure les gestes et les attitudes de l'écrivain et de l'orateur. Tel récit, sorti de la bouche d'un diseur de paraboles, devient pour elle une anecdote vécue par lui ; et les racontars sur le fabuliste Esope ne sont-ils pas un amusant recueil de fables? Chacune des réponses qu'on vient de lire fut peut-être, non un projectile lancé à l'ennemi présent et qui attaque, mais, sur un récit qui sourit et marche harmonieux, la lueur soudaine d'une conclusion et d'une couronne.

Sans doute, d'autres paroles, présentées nues par Mathieu, par Luc ou par le VIe livre de Diogène Laërce, furent d'abord le centre et le corps de paraboles dont les vêtements bariolés, devant des yeux qui s'amusent et qui se souviendront, lentement tombent. Parmi les œuvres écrites, pour oublier quarante titres significatifs d'Antis-

thène et de Diogène, ne semblera-t-il pas que des paraboles vivaient dans ces *Lettres amusantes* où Ménippe « avait introduit des dieux comme personnages? » Et que pouvaient être, sinon recueils de paraboles, ces ouvrages de Monime où « des inventions plaisantes enveloppaient un sens sérieux? »

Les chrétiens qui, tantôt par indifférence tantôt par système, ont détruit un si grand nombre de livres anciens, n'ont laissé debout aucun monument de la sagesse cynique. Hardie et continue apologie de la nature et de l'individualisme, dérision de la Cité, de la Religion et de toutes les docilités qui font marcher, têtes basses, le troupeau, cette littérature devait blesser au cœur les tenants d'Antiphysie, les organisateurs de l'autorité, les professeurs de respect. Mais le fond n'était pas ici le seul scandale et plus d'un fanatique s'irrita de ce que, cinq siècles avant l'Évangile, tant de paraboles avaient été prononcées d'une signification trop évangélique pour être orthodoxe.

Quoi qu'il en soit, quand j'ai essayé de restituer la noblesse de la pensée cynique, une forme s'est imposée à moi et Psychodore, disciple de Diogène, m'a paru ne pouvoir parler qu'en paraboles.

LES PARABOLES CYNIQUES

I

La Source.

Dans sa vieillesse, le hasard de ses courses ramena sur la terre grecque Psychodore le cynique. Or, la renommée ayant répandu le bruit de ses voyages et proclamé sa sagesse, des hommes vinrent autour de lui.

Quelques-uns l'accompagnaient partout, se faisant, un peu malgré sa volonté, ses disciples. D'autres l'écoutaient, curieux, une heure, un jour ou une semaine; puis ils s'éloignaient en hochant la tête de pitié ou d'admiration.

La plupart, revenus chez eux, déclaraient les paroles de Psychodore incompréhensibles comme des oracles et que, mieux encore que Phoïbos, le philosophe méritait le nom de Tortueux. Et les Grecs ingénieux, qui aiment les énigmes, accouraient pour entendre le sage et pour essayer d'ouvrir ses paroles fermées.

Car il ne disait point directement des conseils pour la conduite ou des vérités physiques. Mais, comme un poète ou comme un vieillard penché vers des enfants, il contait des fables et des mythes. Il négligeait le plus souvent de dépouiller la leçon de son enveloppe ingénieuse et beaucoup

entendaient seulement des récits qui les amusaient.

Et, si on l'interrogeait, sa réponse commençait presque toujours par cette recommandation :

— Entendez une parabole.

Un jour, parmi les auditeurs, se trouvait un autre vieux philosophe. Assis tout près de Psychodore, Lycon, la tête penchée, écoutait gravement et cependant l'extrémité de son bâton traçait des signes mystérieux. Au centre de ces lignes il y avait une figure qui ressemblait à l'orateur, mais elle tenait un doigt sur ses lèvres serrées.

Quand Psychodore se tut, Lycon, le vieux sage que beaucoup croyaient muet, demanda :

— Pourquoi parles-tu?

Mais, sans attendre la réponse, il continua :

— Rien n'est aussi inutile que la parole. Et rien, parfois, n'est aussi mauvais. Les mots que tu prononces sont aux oreilles voisines des bruits vains et étrangers. Le sage parle aux hommes, avec les mots de leur langue, une langue qu'ils n'entendent point. Les mots ont sur ses lèvres un sens plein et noble; mais l'esprit de la plupart des hommes, vase au col étroit, ne laisse pénétrer les sons que comme des enveloppes vidées de leur contenu. Et dans le vase infâme fermentent des fétidités telles que ce qui y tombe devient pourriture. Plus d'une fois, ô Psychodore, les maximes que tu avais dites noblement, je les ai entendu répéter pour excuser ou glorifier des gestes vils. Et je tremble d'avoir osé moi-même quelques paroles. Car peut-être le noble pré-

cepte avait contribué à déterminer le geste vil.

— Ainsi le rayon de soleil et la goutte de rosée, nourriture et miel aux veines du figuier, deviennent poison dans les fleurs de la ciguë. Des rayons nombreux et des gouttes nombreuses tombent aussi, inutiles, dans la fange ou sur le roc. Pourtant, ô Lycon, tu ne persuaderas pas au soleil de s'éteindre ou à la rosée de se dessécher pour toujours.

— Crois-moi, ô Psychodore. Viens dans ma solitude où les pensées imitent des fleurs le silence épanoui. Nous regarderons ensemble ou tour à tour les mêmes choses. Quand nos yeux se rencontreront, chacun aimera la beauté du regard ami. Mais nos langues resteront immobiles dans l'humidité heureuse de la bouche; et, si l'émotion devient trop forte, nos droites se serreront.

— Je n'irai pas aujourd'hui dans ta solitude, dit Psychodore.

Lycon se leva donc pour partir seul; mais Psychodore l'arrêta par un geste et par ces paroles :

— Avant que tu t'éloignes, ô très sage Lycon, entends une parabole :



Je m'étais arrêté auprès d'une source abondante et claire, et elle chantait comme une jeune fille. Quelques pas plus loin, le sol manquait, brusque, devant le ruisseau; mais la cascade était un bond de joie.

Or j'arrivais des pays inférieurs et je dis à la

source ce que j'avais vu en bas. L'avidité des hommes avait divisé la noble rivière en canaux rectilignes; et sa limpidité légère, ils en faisaient une laideur qui fangeuse et lourde se traînait. Je ne sais si la source entendit mes avertissements attristés. Mais elle ne répondit qu'en continuant son mouvement généreux et son chant.

Quelques années plus tard, je repassai dans cette contrée. Et je vis en bas un spectacle nouveau.

Je montai dire à la source ce que j'avais vu.

— O source, criai-je, arrête-toi. Cesse un labeur inutile. Tu ne passes plus.

Le bruit de l'eau sur les cailloux semblait rire de moi.

— Arrête-toi, ô source. Des fous ont fait de ta vie qui coule une mort immobile. Au milieu de la vallée, ton fleuve, heurté à une digue épaisse et haute, s'étale en marais pestilent. Arrête-toi, ô source, car on te transforme, chère vivifiante, en semeuse de maladies et de morts.

La source continuait de couler avec la même chanson moqueuse.

— O source, arrête-toi. Car tu emporterais un jour, par l'accumulation de tes eaux, la digue que les hommes ont bâtie avec des pierres et avec de la folie. L'obstacle renversé sous ton poids, tu serais impuissante à retenir ta chute fougueuse et, au lieu du fleuve fécondant, tu lancerais sur les plaines l'inondation et le ravage. O source, toi dont les eaux sont un rire, arrête le rire de tes eaux, qui finirait par faire pleurer les pauvres Ephémères.

La source, sans répondre, continuait de couler.

Je m'éloignai, triste de son obstination et de la folie des hommes.

Beaucoup d'années plus tard, je repassai par là. Le pays avait encore changé d'aspect. La digue avait disparu. Une ville baignait ses pieds dans le fleuve magnifique et souple. Et le peuple buvait les eaux qui portaient, comme les femmes portent des joyaux, des couleurs étincelantes et métalliques. Et les hommes mouraient nombreux comme dans un combat; car, plus haut que la cité, il y avait, parmi des tanneries, je ne sais quelles autres fabriques qui alourdissaient de couleurs barbares et de poisons les eaux jusque-là saines et claires.

Je montai une dernière fois. Et je criai, avec des accents désespérés :

— O source, ô innocence meurtrière, apprends-le, la folie et l'avidité des hommes font de toi une empoisonneuse.

Mais la source continua de couler parmi des bruits heureux.



Psychodore se tut. Lycon, sans un mot, fit un pas pour s'éloigner. Mais Eubule, le plus aimé des disciples et le meilleur, dit :

— Il dépendait de la source de donner l'eau qui vivifie. Ce qu'on faisait de ses présents ne dépendait plus d'elle.

— Ecoute, s'écria Psychodore. Tu entends, Lycon : il arrive qu'une parole est comprise de

quelqu'un. Tu vois : il arrive qu'un homme monte à la source boire fraîcheur et pureté. Mais ceux à qui mes eaux font du mal, d'autres eaux les tueraient à la place des miennes. Celui qui consent à demeurer en bas est destiné à être empoisonné.

II

Le Troupeau qui bêle.

Parmi les disciples, beaucoup semblaient muets tant que Psychodore était là. Mais, entre ceux qui parlaient, deux, dès les premiers jours, s'étaient fait remarquer.

Eubule d'Andros était habile à suivre le sens flottant des paraboles. Souvent il continuait la pensée du maître. Quelques-uns affirmaient qu'il ressemblait à Psychodore comme un fils ressemble à son père. Pourtant, blond et doux, ce jeune homme avait dans le sourire et dans l'esprit plus de tendresse que Psychodore n'en eut jamais et moins de malice.

Mais Excycle de Mégare était un être passionné et singulièrement changeant. Il passait, avec une facilité puérile, des larmes au rire sonore. Parfois il exagérait la pensée du maître jusqu'à la rendre repoussante au maître même; et alors seulement il aimait cette pensée. D'ordinaire il s'acharnait contre ce qu'on avait dit; et il avait la manie de disputer sur toutes choses, comme le jeune chien aux dents douloureuses mord tous les objets. Vaniteux et obstiné, il s'efforçait de faire admirer l'ingéniosité et l'indé-

pendance de son esprit. Ses yeux étincelaient quand il croyait, par une question captieuse, embarrasser le vieux philosophe. Mais il détestait les paraboles et toutes les réponses qui sourient et qui ondulent comme la lumière. Il eût voulu qu'on lui opposât des formules précises, de ces affirmations et de ces négations rigides que l'esprit saisit, main irritée, pour les briser ou pour s'y déchirer.

Le lendemain du jour où Lycon était parti, Excycle interrogea en ces termes :

— O Psychodore, la monnaie produit-elle moins de maux que la source empoisonnée dont tu parlais hier?

Or il reçut cette réponse :

— La monnaie produit plus de maux à elle seule que toutes les sources et tous les torrents qui tombent des montagnes.

— Mais, reprit-il, celui qui l'inventa songea seulement à certains avantages qu'elle réalise. Il voulut être le bienfaiteur des hommes; il voulut faciliter les échanges que le troc rendait pénibles et incertains. Je suppose donc que tu l'absous comme tu absous la source. Ou plutôt tu l'aimes et tu l'admires.

Psychodore haussa les épaules.

La parole d'Excycle devint âpre :

— Si je comprends bien, ô mon maître, la réponse peu précise dont tu daignes m'honorer, tu commets en ce moment une injustice et, de deux actes semblables, tu condamnes l'un mais tu approuves l'autre.

— L'inventeur de la monnaie, ô mon fils, ne

ressemble pas à la source haute. Il fallait, pour aboutir à une telle invention, une pensée singulièrement appliquée aux choses basses. Et il n'a rien donné qui corresponde aux besoins sains de l'homme. Quelle chose a-t-il produite qui puisse satisfaire ta faim, ou te protéger contre le froid, ou te mettre au-dessus de la crainte et du désir? Il est plutôt l'empoisonneur qui, entre la source et la cité, a interposé la fabrique; et il salit les eaux, alourdissant de reflets métalliques et fétides ce qui vient vers notre bouche.

Psychodore se tut un instant et ses lèvres, tout à l'heure plissées comme dans la nausée, devenaient lentement un sourire.

— La nature, continua-t-il, a voulu que les fruits, les viandes et les autres choses nécessaires se conservent peu de temps. Cette sage prévoyance avait établi entre les hommes une fraternité et comme une nécessité de bienfaits réciproques. Autrefois, celui qui avait trop de nourriture en donnait à son voisin, même si le voisin ne possédait rien qui fût objet de troc. La générosité était le seul remède à la souffrance de voir du bien pourrir inutile.

Les yeux du philosophe semblaient regarder un lointain et joyeux horizon. Une tristesse, au contraire, les fermait presque tandis qu'il achevait son discours :

— Aujourd'hui, hélas! la monnaie permet d'échanger ce qui périrait contre une matière durable, sans usage et sans valeur par elle-même, mais que notre folie accepte comme richesse réelle. Sous une forme aussi dure qu'un

cœur de riche, celui qui a trop entasse ce qui manque aux autres; et il dresse, avec la faim des pauvres, l'édifice de sa puissance et de leur servitude. L'inventeur de la monnaie a perfectionné quelque chose : il a perfectionné la tyrannie et l'esclavage; il a rendu durable, solide et croissante l'inégalité qui était précaire, légère et incertaine. Il est le père de myriades de meurtres, de myriades de mensonges, de myriades de violences et de myriades de bassesses. A-t-il prévu quelques-uns de ses crimes et les a-t-il voulus, brigand qui rit sous un masque? Je ne crois pas. Il était plutôt celui dont la pensée vile nuit quand elle veut servir, celui qui n'a à donner que son ordure et qui répand sa fiente au hasard, aussi bien sur le pain qu'on vient de cuire que sur le champ qu'on va ensemencer...

— Pourtant, objecta Excycle, les peuples le louent et éternellement le loueront.

— Le noble argument pour un philosophe! s'écria Eubule.

Mais Psychodore :

— Entendez une parabole :

*
* *

Un homme dit à un troupeau de moutons :

— Aimez-moi. Car j'ai aiguisé avec art le couteau dont on vous égorgera. Acclamez donc votre bienfaiteur.

Or les moutons bêlèrent tous ensemble. Mais je ne devinai point si le bêlement approuvait. Le bêlement des troupeaux et des peuples ac-

clame presque toujours les bouchers et les aiguiseurs de couteaux. Quelquefois cependant son sens reste branlant, équivoque et obscur. Plusieurs affirment que la voix du peuple est la voix des dieux. Peut-être ils ont raison et — jusqu'à ce qu'un prêtre ou un orateur les traduise de façon à plaire aux tyrans — le grondement du tonnerre, le vol des oiseaux, le bêlement des moutons et les cris discords du peuple ne signifient absolument rien.

III

La Lampe.

— Maître, dit Eubule, quel mal vois-tu donc à ce que — tel le boiteux soutient ses pas avec des béquilles — mon infirmité appuie ses pauvres gestes sur les opinions que j'ai des dieux? N'y a-t-il pas là, au contraire, un moyen de donner à ma vie unité, noblesse et poésie?

— Les béquilles du boiteux, dit Psychodore, ne sont pas faites avec de la brume et avec des paroles de prêtres.

Il ajouta après un silence :

— Tu parles, ô mon fils, d'une folie dangereuse, d'une folie que j'appelle parfois, au secret de mon esprit, le double aveuglement et la double chute. Car le sage évite, avec une prudence égale, l'affirmation dans le rêve et l'hésitation dans la conduite.

Or de nombreux disciples accouraient et le vieux philosophe reprit :

— Entendez une parabole :

*
* *

Une lampe était allumée sur une table. Dans la lumière agitée de la lampe trois hommes assis causaient ensemble.

Le premier dit, — et c'était un prêtre :

— Il y a les ténèbres. Et il y a la lumière. De même, il y a la vérité et il y a l'erreur. Tout ce qui n'est pas lumière ou vérité est nécessairement ténèbre et erreur. Ainsi tout homme qui n'est pas Grec est un Barbare. Et les frontières sont précises qui entourent la Grèce ou la raison.

Mais le second de ces hommes s'appelait Diogène, et il venait de Sinope. Il répliqua :

— Les frontières sont des imaginations humaines. En réalité, il y a entre les choses des transitions insensibles, ou plutôt les choses tout entières ne sont que transitions. Les distinctions grossières que nous faisons ont toujours des limites conventionnelles et arbitraires. Mais plusieurs d'entre elles sont nécessaires pour que tu puisses parler ou pour que tu puisses agir. Le mot et le geste transforment en discontinu ce qui réellement est continu. Il faut que tu connaisses ces choses pour ne pas t'enivrer de ta pensée comme un devin et pour ne pas t'irriter comme un juge contre la pensée d'autrui. Mais il faut que tu les oublies à demi quand tu parles et au trois quarts quand tu agis ; sinon tu risquerais de devenir muet et paralytique.

Il reprit :

— Regarde mieux ce qui monte de la lampe. Entre l'ombre et la lumière flotte un cercle d'incertitude que tu n'appelleras ni ombre ni lumière, mais pénombre. Et cette région n'est point partout semblable à elle-même ; mais elle est ici presque de la nuit, et là presque de la clarté. Et la danse lumineuse n'est pas unifor-

mément vive, ni l'immobilité de la nuit uniformément épaisse et lourde. Et nul, pas même un dieu, ne dira le point précis ou la lumière devient pénombre, le point précis où la pénombre devient ténèbre.

Celui qui n'avait pas encore parlé remarqua :

— Ainsi vous ne pouvez ni l'un ni l'autre déterminer où commencent les ténèbres, où finit la lumière. Or ce qui ne peut se définir n'a pas de réalité. Et, quand vous dites « ténèbres » ou « lumière », vous prononcez de vaines paroles. Mais le devoir de l'homme sage est de se taire, à moins qu'il n'explique aux bavards inutiles le devoir de se taire.

Les deux autres rirent.

— Un rire, dit amèrement le sophiste, est une réponse à peu près comme les pas que tu fis, ô Diogène, quand mon maître Zénon te démontra l'impossibilité de tout mouvement. Ton rire d'aujourd'hui, ô Diogène, et ta marche de ce jour-là sont des agitations d'ignorant. Je les compare sans injustice à la bousculade ou au coup de poing dont un soldat croirait me réfuter.

— Le chaud diffère-t-il du froid ? interrogea le cynique.

Le disciple de Zénon ricana :

— Quand tu pourras, d'une ligne précise, me marquer leurs limites, je verrai entre eux une différence.

Or Diogène prit un doigt de cet homme et lentement l'approcha de la flamme. Le sophiste étonné laissait faire sans résistance. Un instant vint où, après une chaleur douce d'abord, puis

de plus en plus vive, le doigt sentit une douleur. Alors la main recula, fuyant la brûlure.

Et Diogène demanda avec un sourire aimable :

— Explique-nous le mouvement que tu viens de faire, ô négateur du mouvement et de la chaleur.

Puis, longuement, Diogène rit, pendant que l'autre disait des mots.

IV

Le Trésor.

Psychodore ayant dit, après les paroles ingénieuses des trois hommes autour de la lampe, le geste ingénieux de Diogène, un auditeur se leva. Nul ne le connaissait encore parmi les disciples, car il était arrivé depuis quelques heures à peine. Mais on sut plus tard qu'il s'appelait Théomane.

Théomane, s'irritant contre le vieux philosophe, dit :

— Je méprise tes paroles, moi qui en ai entendu de plus hautes et de plus riches. Mais je ne les puis répéter, parce qu'on m'a fait jurer le silence. O Psychodore, au lieu de répandre ton ignorance, poussière stérile, tu devrais te faire initier et ensemencer à Eleusis. O Psychodore, ton esprit est un flambeau peut-être noble; mais nul flambeau ne s'allumera par lui-même et Celui qui initie est le seul Prométhée qui détienne le feu des esprits.

Or Théomane ferma les yeux à demi et il avait sur les lèvres un sourire étrange. Car il revoyait, tremblant de nouveau, le geste de l'hiérophante qui écarte les voiles; et son âme répétait, écho ébloui, les formules que devant elle une voix de

certitude planta comme des torches dans l'or vide des fables.

— Je me méfie, dit négligemment Psychodore, des lumières qui se cachent. Hélios éclaire le sommet chauve des montagnes plus longtemps que les bois et les vallées, mais il n'entre pas aux cavernes où se terrent les brigands et les prêtres des cultes secrets.

— O méchant! les brigands s'assemblent pour faire le mal, mais les initiés s'assemblent pour faire le bien.

— De quel bien parles-tu?

— Tout ce que j'ai le droit de dire, c'est qu'on m'a promis, pour après la mort, des joies délicieuses, intenses et qui ne finiront point. Afin de mériter ce trésor merveilleux et inépuisable, je me conduis pieusement.

— Tu te conduis follement, toi qui, au lieu de te chercher, cherches ce qui peut-être n'existe point.

— Même si la promesse était un mensonge, s'écria l'initié, ô le noble mensonge qui me donne l'espérance...

— Espérance d'aujourd'hui, déception de demain.

— Et elle me tient debout, l'utile espérance; et seule elle me conduit vers le bien.

— Tu aimes un fantôme qui te vole le réel. Tu aimes un rêve qui t'empêche d'accomplir ton œuvre. Tu promènes ta charrue parmi les nuages, au lieu d'ensemencer ton champ et de te récolter.

— Tes paroles me sont obscures.

Mais Psychodore s'adressant à tous :

— Entendez une parabole :



Un vieillard qui allait mourir songea :

— Mes trois fils sont des hommes ordinaires. Je voudrais en faire des travailleurs vaillants et acharnés. Par quel moyen leur enseignerai je utilement que le travail est un trésor?

Il réfléchit un instant. Puis il sourit. Car il croyait avoir trouvé.

Ayant fait venir ses enfants, il leur parla d'un air de mystère.

— Ne répétez le secret à personne. Dans le champ que je vous laisse pour seul héritage est caché, profond mais énorme, un trésor. L'endroit, je ne le sais pas. Mais vous êtes assez forts pour fouiller partout.

Ayant dit ces paroles, le vieillard mourut tranquille. Il espérait que la terre, mieux remuée, donnerait à ses fils triple moisson.

Or le plus jeune des frères se croyait poète. Il passait les journées étendu dans le champ. Il se disait avec une émotion joyeuse : « Je suis, peut-être, sur le trésor! » Il rêvait aux voluptés que sa part lui donnerait et parfois, tirant des tablettes de son sein, il inscrivait une mauvaise épigramme en l'honneur d'Aphrodite ou de Dionysos.

Les deux aînés fouillaient la terre âprement. Quand ils arrivaient au coin où rêvait le faiseur de vers, ils lui criaient : « Lève-toi, bon à rien. Tu es, sans doute, sur le trésor. » Lui portait

plus loin son corps et la banalité éblouie de ses songes, et eux fouillaient l'endroit où s'enfonçait leur espérance.

Mais leur espérance était une racine sans tige, et qui fuit devant l'effort, et que la main ne saisira jamais. Ils la cherchaient toujours plus profond, et ils ne trouvaient rien.

Quand le temps des semailles fut venu, l'aîné dit:

— Pourquoi sémerions-nous? La valeur d'une récolte est un néant, si tu la compares au trésor que nous découvrirons demain.

Le second fut d'un autre avis :

— Semons toujours. J'aime les bénéfices qui s'additionnent. Tu ne jetteras pas une portion, même petite, du trésor. Pourquoi donc laisserions-nous perdre ce que nous pouvons gagner en plus?

Il sema par tout le champ. Mais, avec la même mauvaise humeur ou la même indifférence qu'il bousculait son jeune frère, il retournait le blé qui poussait quand, au lieu de croire le trésor à l'endroit pauvre où son frère rêvait, il l'imaginait à l'endroit riche où l'herbe s'efforçait.

La moisson enfin enrichit les autres et les trois frères ne récoltèrent rien. Leur pauvreté affolée retourna la terre avec des mains qui tremblent. Même le poète se mit à fouiller aussi avidement que ses aînés.

Mais bientôt des créanciers vinrent, qui s'emparèrent du champ. Le domaine étant trop petit pour payer toutes les dettes que s'étaient permises ces riches de demain, les chercheurs de trésor furent eux-mêmes vendus comme esclaves.

V

Le Gland généreux.

— Qu'est-il besoin de philosopher? dit Théomane. Toute la loi se résume d'un mot : Aimer

— Aimer qui? interrogea Eubule.

— Aimer tout. Aimer d'abord, par-dessus les êtres et les choses, le Dieu qui a créé les hommes; qui a bâti la terre pour leur servir de demeure; qui sur leur tête a déployé le ciel, tente glorieuse; qui fait mûrir les fruits pour les nourrir et, pour les rafraîchir, couler les eaux vives. Aimer ensuite ses créatures et particu lièrement les autres hommes en qui nous pouvons, — comme un frère ému croit au visage de son frère voir le sourire des parents absents et son propre sourire, — reconnaître les images du Créateur et nos images. Car il est permis de proclamer devant tous cet enseignement des mystères, que nous sommes faits à la ressemblance de Dieu.

Eubule souriait, séduit. Mais Théomane continuait :

— Il nous a tout donné! Et, comme il est tout, à chaque instant, par des myriades de présents offerts dans des myriades de mains lumi-

neuses, il se donne lui-même. Imitons-le. C'est la seule vertu et c'est le seul bonheur.

Théomane ne pouvait plus parler et, comme sous une joie trop forte, il bégayait :

— Se donner, oh! se donner...

— Maître, dit Eubule, Théomane est grand.

— Il n'y a d'autre grandeur humaine que la sagesse, objecta Psychodore. Et Théomane n'est pas sage, s'il ignore l'heure et la manière de se donner.

— Toujours, toujours, affirma le balbutiement de l'initié, c'est toujours qu'il faut se donner. Et c'est de toutes les manières...

Mais le vieux philosophe l'interrompit, disant :

— O mes fils impatients, entendez une parabole :



Un gland, tombé du chêne, chantait sur le sol un cantique éperdu :

— J'aime, j'aime, et je veux me donner.

— Enfant pauvre, dit le chêne, plus tard tu auras beaucoup à donner, pourvu que tu te refuses maintenant. Car le devoir du gland n'est pas de se donner, mais de se réaliser. Glisse-toi silencieusement vers une solitude. Le long de ton chemin, cache-toi sous les feuilles, dans les herbes et entre les cailloux, de peur que tu sois aperçu par une bête avide. Quand tu auras trouvé ton désert, enfonce-toi profondément dans le sol. Que tous ignorent longtemps ton œuvre sur toi-même et que tes racines glissent,

tels des serpents, cherchant, pour en faire de la vie, les sucs endormis dans la terre. Dresse-toi peu à peu, grandis et développe-toi. Ne t'inquiète pas de la solitude qui t'entoure et n'appelle pas ennemie cette protectrice de ta faiblesse. Plus tard, ta beauté sera l'appel puissant qui peuple un pays. Alors les doigts du vent feront frémir chacun de tes ramaux comme une corde mélodieuse et tu seras la vaste, lyre, carrefour de vie chantante. Tu seras l'abri et l'ombre. Comme les choreutes connaissent le coryphée et dansent en harmonie avec sa danse, les oiseaux te connaîtront, et leurs ailes et leurs gosiers vibreront sur le rythme de tes branches. Les jeunes gens dont l'amour est persécuté apprendront le chemin qui mène vers ton large tronc et ils s'appuieront contre toi pour échanger des baisers. Ainsi tu t'étaleras sous les cascades de la lumière, monde chargé de nids qui gazouillent et de pensées qui tremblent.

Mais le gland obstiné n'écoutait pas et il clamait toujours :

— Me donner, me donner !

Il restait non caché, offert en proie. Pourtant il fit un effort. Il voulait échapper aux conseils importuns ou, comme il pensait, aux radotages du vieillard. Il s'appliquait aussi à rouler vers la route voisine afin d'augmenter ses chances d'être aperçu et de se donner.

Il réussit.

Un troupeau de porcs vint à passer, parmi des grognements. Le gland généreux eut la joie qn'il appelait. Il fut broyé entre des dents écla-

tantes. Ainsi il devint un peu de fumier et un peu de viande qui se roule dans la boue.

*
**

O mes fils, conclut Psychodore, efforcez-vous d'être puissamment et harmonieusement. Par ce moyen vous vous donnerez et vous donnerez beaucoup. Mais l'impatient, qui veut se donner au lieu de se réaliser, commet un crime multiple : il se détruit, lui, vaste avenir d'ombre et de chansons, il donne peu, il donne mal et à qui vaut moins que lui.

VI

Les Reflets dans l'eau.

Un de ceux qui suivaient Psychodore par vaine curiosité s'adressa à Eubule :

— Depuis quelques jours, on ne comprend rien à ce qu'il dit. Allons-nous-en.

Eubule répondu :

— Certes, je ne comprends pas toutes ses paroles. Mais celles que je n'entends point, je les aime aussi. Il me semble qu'elles m'aident à devenir meilleur et plus capable de vérité.

Alors Excycle ricana :

— Comment ce que tu ne comprends pas produirait-il sur toi quelque effet ?

Mais Psychodore, qui passait, s'arrêta. Et il dit :

— Entendez une parabole :



Après la montée abrupte, on rencontrait un vaste plateau dont la plus grande part était occupée par un lac.

Dès qu'un étranger arrivait dans le pays, on le

conduisait sur la montagne, on le plaçait debout au bord de l'eau et on lui ordonnait :

— Parle.

Or, tandis que l'étranger parlait, les indigènes n'écoutaient point, mais ils regardaient.

Ils regardaient le lac. Il semblait que les paroles, prenant une forme, s'élançaient vers l'autre rive. Et l'on voyait, à la surface ou dans les profondeurs de l'eau, glisser d'étranges reflets.

Le plus souvent, c'étaient des ombres de serpents qui rampaient dans l'eau. Ou bien des ombres de crapauds bondissaient lourdement. Ou encore des laideurs, trop monstrueuses et grimaçantes pour avoir un nom, s'agitaient en gestes infâmes.

Alors le peuple, s'irritant, injuriait l'étranger, le bousculait, le chassait hors des frontières.

Mais un jour l'homme conduit sur la montagne se trouva être un sage. Et je crois bien que c'était mon maître Diogène. Quand il parla, on vit voler dans l'eau de rapides reflets d'hirondelles. Et des reflets de merles sautillaient comme des railleries. Et des reflets d'aigles planants semblaient immobiles dans le calme des profondeurs.

Les indigènes ne se lassaient point de regarder. Ils écoutaient aussi, ce jour-là, avec leurs oreilles. Et leur langue s'essayait à répéter les paroles entendues.

Quand ils répétaient avec une exactitude servile, le reflet bigarré d'une pie se moquait d'eux.

Mais, si leurs paroles étaient différentes et d'une beauté égale, ils faisaient voler eux aussi

des reflets d'hirondelles. Ou, quand ils bafouaient, d'un cœur délivré, les esclaves fous qui composent la multitude, des reflets de merles bondissaient, ouvrant le bec comme une joie qui siffle. Toutefois, malgré des efforts répétés, aucun ne put faire planer dans les profondeurs un reflet d'aigle large et comme immobile.



— Maître, dit Eubule, cette parabole est vraiment trop difficile. Je sens qu'elle me tourmenterait pendant de longs jours et de longues nuits. Je t'en prie, aime-moi assez pour me l'expliquer.

Sa voix était si douce, si affectueuse et si avide que Psychodore ne lui résista point.

— Peut être, dit-il, si l'étranger était mon maître, le lac était mon âme.

— Et ces habitants qui répétaient les paroles de Diogène ?...

— Peut-être mes pensées, sans comprendre encore les pensées du sage, imitaient du moins leur allure et la noblesse de leur vol.

— Pourquoi dis-tu : « Peut-être », ô Psychodore cher à mon cœur ? Y a-t-il dans tes paroles, comme il arrive souvent, de l'incertitude et un peu de raillerie ? Ou si tu parles aujourd'hui tout à fait sérieusement ?...

Mais la bouche de Psychodore sourit. Et ses yeux étaient deux sourires mouvants qui semblaient, tels des enfants qui jouent, se fuir et se poursuivre.

— Ce que tu demandes en ce moment, répondit-il, si je le savais, peut-être ne te le dirais-je pas.

VII

Les Conspirateurs,

— L'autre jour, dit Excycle, tu parlais contre l'esclavage. Or voici : un événement se produit qui fera déborder la joie de ton cœur. Les esclaves de la Sicile, s'étant révoltés, ont déclaré la guerre à leurs maîtres.

— Tu contes une nouvelle intéressante pour l'historien, indifférente au sage. Car je doute que les esclaves, s'ils triomphent, se montrent moins méchants que les maîtres.

— Ils ont commencé du moins par en surprendre quelques-uns qu'ils ont égorgés. Je me réjouis quand des bêtes féroces sont détruites...

— Par d'autres bêtes féroces, je le crains.

— Je croyais, dit Excycle, que tu nous persuaderais de secourir les soldats de la justice et que même peut-être tu viendrais avec nous.

— Si deux chiens se disputent un os, le sage ne prend point parti entre les deux chiens.

— Et, si un chien mord l'homme qui le frappe, pour qui prends-tu parti ?

— Ceci, dit Psychodore en riant, dépend des

raisons du chien. Mais j'ai connu peu de chiens qui fussent philosophes.

Il reprit :

— Entendez une parabole :



Dans un bosquet solitaire, à l'extrèmité du vaste domaine, trois esclaves parlaient.

Le premier était fort comme Héraklès et se nommait Simon. Il disait à demi-voix, et on entendait en quelque sorte son effort pour ne point hurler :

— Quelle chose ridicule, que moi, égal à dix hommes conjurés, je sois condamné à servir un maître de corps chétif. D'après les lois naturelles, c'est lui qui est mon esclave. J'espère bien que l'avenir, si vous me secondez, mettra les choses et les gens à leur place.

Mais Elaphe, habile et subtil comme Odysseus lui-même, portait dans une tête pointue, semblable à celle du renard, toute cette ruse que le vulgaire ou les poètes nomment sagesse.

— Les fous, affirma-t-il, sont nés pour obéir au sage. La nature a fait de moi un chef. Elle m'a donné, avec l'art des ruses soudaines qui surprennent la victoire comme un gibier, les lentes souplesses qui font durer la domination. Je méprise et je hais le maître d'esprit grossier et brutal. C'est pourquoi j'ai allié ma prudence avec ta force, ô Simon-Héraklès. Rien ne résistera à ces puissances unies. Et je t'assure que je

saurai faire des richesses conquises un autre usage que leur possesseur actuel. Car la volupté est une maîtresse qui ne se donne qu'aux plus ingénieux de ses adorateurs, à ceux qui se montrent fertiles tout ensemble en malices et en inventions aimables.

Or le troisième esclave restait silencieux. Il entendait les paroles de ses compagnons avec indifférence ou peut-être avec mépris.

Il se nommait Néoklès. Mais, à cause de sa taille courte, de son nez camus, de ses paroles hardies et fortes, on l'appelait souvent le Petit Socrate.

Celui dont l'esprit était subtil et avide l'interpella enfin :

— Plus d'une fois, ô Néoklès, je t'ai entendu dire du mal des maîtres. Et je te désapprouvais dans mon cœur, parce que tes paroles étaient dangereuses sans opportunité et sans utilité. Mais plusieurs t'écoutent avec respect et, voyant que tu es avec nous, ils sauront que la justice est avec nous. C'est pourquoi nous t'avons fait venir pour que tu deviennes notre frère dans le labeur et dans la gloire.

Néoklès secoua la tête et les épaules dans le geste qui dit : Non.

— Sans doute, reprit Elaphe, tu ne comprends pas ce que nous te proposons. Ou bien tu es brave en paroles, mais lâche dès qu'il faut agir. Nous te proposons de devenir un maître qui commande à des esclaves nombreux et à des voluptés nombreuses.

— Je m'indigne, dit le Petit Socrate, non

point parce que je suis esclave, mais parce qu'il y a des esclaves.

Ni Elaphe ni Simon ne répondirent. Ils écoutaient avec inquiétude un bruit qui se rapprochait. Bientôt, ils virent apparaître leur maître. Ils échangèrent un regard. Celui qui était subtil reconnut que celui qui était fort était prêt à tout. Andocide venait seul et, déjà, il les avait aperçus. Les trois hommes attendirent donc immobiles.

— Je suis heureux, dit le maître, de trouver réunis ceux de ma maison que j'aime particulièrement. Car j'aime et j'admire ta force, ô Simon égal à Héraklès. J'aime et j'admire la subtilité de ton esprit, ô Elaphe rival d'Odysseus. Quant à toi, Néoklès, ou, comme on te surnomme, Petit Socrate, je devrais te haïr puisque j'approuve les juges qui condamnèrent le vrai Socrate, ennemi des dieux et des lois. Pourtant, malgré moi et je ne saurais dire pourquoi, je t'aime aussi. Ou plutôt je voudrais, tout en te voyant rarement, que tu m'aimes et que tu me loues.

Le Petit Socrate avait sur les lèvres un sourire de malice. Les deux autres buvaient les paroles du maître comme on boit l'espérance.

— Voici donc, reprit-il, ce que j'ai résolu. Je me ferai trois amis, afin que tu sois, ô Héraklès, ma force ; et toi, Odysseus, mon esprit et ma ruse : et toi, Petit Socrate, la langue de malice qui pique mes ennemis.

— J'entends parler un fou, dit Néoklès.

Simon leva sur lui un poing qui aurait pu, d'un seul coup, assommer un taureau. Mais

celui qu'il menaçait mesura des yeux le vaste corps puis, hochant la tête :

— Toi, tu es une bête qui a beaucoup d'appétit.

Andocide arrêta le geste de Simon.

Je suis seul juge ici, dit-il, d'un ton ferme, et je te défends de frapper.

Je t'obéis, comme à Zeus lui-même, gronda l'être inepte et terrible. Mais j'aimerais mieux te faire plaisir en frappant qu'en ne frappant pas.

— Je vous affranchirai tous les trois, reprit le maître. En outre, je donnerai à chacun de vous un beau domaine avec trente esclaves pour le faire valoir.

Simon et Elaphe, oubliant le corps chétif et l'esprit grossier de cet homme, tombèrent à genoux devant lui. Et, les bras levés, ils proclamaient :

— O grand, ô magnifique, ô bienfaisant... En vérité, Andocide est le nom d'un dieu qui visite la terre.

Le Petit Socrate se taisait. Il regardait avec pitié l'abaissement des uns, le gonflement vaniteux de l'autre.

Mais toi, interrogea le maître, comment ne trouves-tu point les paroles qni conviennent à la circonstance? Je croyais la gratitude une vertu philosophique.

— Que te dirais-je, insensé qui donnes ce qui ne t'appartient pas?

— Je ne comprends point.

— Un homme n'appartient qu'à lui-même. Quiconque, sous un visage d'homme, porte une

nature assez bestiale et servile pour se croire maître ou pour se reconnaître esclave, je le méprise.

Elaphe tremblait qu'Andocide revînt sur sa décision ; il s'approcha de Néoklès et à demi-voix conseilla rapidement :

— Accepte et affranchis les trente qu'on te livrera. Ainsi tu auras fait du bien.

— Tout homme est libre malgré les apparences, s'il connaît la dignité humaine. Mais celui-là est vraiment esclave qui se proclame le maître. Je pouvais croire qu'il n'y avait ici qu'un esclave. Je vois qu'il y en a trois.

— Je te prouverai, cria Andocide, qu'il en reste un seul. Ce que j'ai promis, je le maintiens pour ceux-ci, que leur cœur reconnaissant rend dignes de la liberté. Quant à toi, ingrat, tu seras mis en croix.

Néoklès fut donc crucifié. Et les dix mille esclaves du domaine l'insultaient. Car on leur avait dit :

— Il pouvait d'un mot délivrer plusieurs de ses compagnons. Mais il a refusé cruellement. Et il s'est montré contre vous le pire des tyrans.

Cependant le maître fit faire silence et il déclara :

— Je suis bon comme un dieu. Pourvu qu'il reconnaisse ma puissance et ma bonté, je ferai détacher celui-ci de l'arbre ignominieuax. Mais, qu'il y prenne garde, l'eau et la fraîcheur de la miséricorde sont épuisées et voici que la clepsydre retournée va laisser couler l'heure brûlante de la justice et de la vengeance.

Le Petit Socrate regardait en haut et il ne daignait point savoir que ces gens étaient là. Au lieu de répondre, il commença de chanter. Et son chant disait :

— Toujours je suis resté debout comme un homme, sourd aux glapissements plaintifs ou aux abois menaçants de ceux dont l'âme marche sur quatre pattes. C'est pourquoi j'obtiens cette récompense de mourir plus haut que je n'ai vécu, tout élancé vers le ciel.

Le maître haussa les épaules et se retira.

Alors les esclaves, ramassant des pierres, commencèrent à les lancer sur le supplicié, parmi des rires et des huées.

Mais le subtil Elaphe remarqua :

— Il faut de l'ordre même dans les jeux.

Il fit ranger les esclaves. Ceux qui voulurent vinrent, chacun à son tour, se placer à la distance convenue pour lancer une pierre. Ainsi ce fut pour tous un jour de fête et de rire et il y eut des prix pour les plus adroits.

VIII

Les Sculpteurs de montagnes.

Des hommes partaient pour fonder une colonie. Ils rencontrèrent Psychodore et, l'entourant, écoutèrent ses paroles. Ils restèrent ainsi quelques jours avec lui et les disciples. Mais parfois ils parlaient entre eux secrètement. Enfin celui qui paraissait leur chef dit :

— O Psychodore, nous ne connaissons aucune sagesse qui égale ta sagesse. Viens donc avec nous. Et, quand nous aurons bâti notre ville, tu lui donneras des lois.

— Entendez une parabole, répondit Psychodore :



Un sculpteur dit à Alexandre :

— Donne-moi le mont Athos, afin que j'en fasse une statue à ta gloire. Elle portera dans sa main droite largement ouverte une ville, mais sa main gauche serrera l'urne d'où un fleuve s'épanche.

Quand Alexandre n'était pas ivre de vin comme un pauvre homme ou d'encens comme un imbécile qui se croit fils de Zeus, il avait cette sa-

gesse, commune d'ailleurs à beaucoup de fous, de reconnaître les folies étrangères. Il railla l'ambition de cet homme et lui refusa sa demande.



Le chef des colons remarqua :

— Cette fois, ô sage, tu n'as point parlé selon ta sagesse ; mais tu ne nous as rien appris. Nous connaissions l'histoire que tu viens de conter et elle ne répond pas à la demande que nous venions de te faire.

— Quelques-uns, dit Psychodore, voudraient réformer tous les hommes et sculpter selon leur rêve l'humanité. Ceux-là je les compare à l'ouvrier insensé qui s'efforcerait de faire, avec la terre que nous habitons, une immense statue de Déméter.

D'autres s'appliquent à modeler seulement une cité et ceux-là je les appelle proprement les sculpteurs de montagnes.

— Ainsi tu refuses un labeur et une gloire au-dessus de ton courage?

— Au-dessus du pouvoir d'un homme, ô homme ! Mais la certitude même de l'échec ne m'arrêterait pas d'entreprendre, si entreprendre, ici, n'était un crime.

Les colons éclatèrent de rire.

— Un crime ! s'exclama l'un d'eux. Et contre qui ?

— Contre la montagne et contre le sculpteur. La montagne et la foule ont je ne sais quelle beauté farouche. Mais la montagne sculptée ou

le peuple policé, quelles laideurs ridicules... O Lacédémone, caricature grinçante de Lycurgue. O gouvernement d'Athènes, grimace baveuse de Solon.... Pour moi, je ne me rendrai point coupable de tels enlaidissements. De quel droit, moi qui n'obéis à personne, commanderais-je à quelqu'un ? De quel droit, moi qui considère la contrainte comme le seul mal et qui méprise toute contrainte, contiendrais-je les autres? Mais c'est à peine si j'ose quelquefois, lorsqu'on me le demande, donner le conseil qui fait remuer les mains. Je ne suis pas ennemi de la tyrannie dans l'intention de devenir tyran. Je sais que le citoyen n'est plus que le cadavre d'un homme et le législateur, le cadavre d'un sage.

— Pourtant Platon...

— Je m'indigne contre Platon quand, aux livres des *Lois*, il conseille au magistrat d'assortir les mariages par des tricheries, des ruses et des mensonges. Je m'indigne chaque fois qu'il oublie la grande parole de Socrate : « Tout ordre qui s'appuie sur la contrainte et non sur la persuasion, je l'appelle tyrannie, je ne l'appelle pas loi. » Je m'indigne quand il entoure ses ordonnances de menaces, de châtiments, de juges et d'hommes armés. Ne le vois-tu donc pas? le seul rêve de sculpter la montagne est un air méphitique et, comme on sort fiévreux d'un pays de marécages, Platon sort de ses songes législatifs menteur et violent. Ainsi chaque fois que, même par la seule pensée, un philosophe devient roi ou magistrat, il y a un tyran de plus et un sage de moins.

Psychodore se tut un instant. Puis il reprit d'un accent plus ferme encore :

— Non, l'aventure de Platon n'est pas un accident singulier. Tu n'ignores pas en quelle bête féroce la tyrannie transforma le sage Périandre. Mais tu ne connais peut-être pas l'histoire de Niobé.

— Je l'ai entendu conter souvent.

— On la conte mal. Niobé, habile et forte comme Phidias, mais folle d'orgueil, voulut sculpter une montagne. La montagne fut plus forte qu'elle et c'est Niobé qui fut transformée en rocher. Ainsi Alexandre prit en ses mains fortes des peuplades barbares et s'efforça de les modeler en peuple grec. Mais c'est lui qui devint barbare par le vêtement, par les mœurs, par la folie capricieuse, par l'irritabilité, par l'impuissance à rester maître de soi et par toute son âme fuyante.

Psychodore ajouta d'un air de menace prophétique :

— Prends garde, ô homme. L'esprit du sculpteur est, pour une grande part, l'œuvre de ses statues. Je ne dis pas seulement l'œuvre de celles qu'il réalise. Celles aussi où il échoue, soit que son rêve s'écoule trop large et diffus, soit que ses mains s'appliquent à une matière trop immane et fuyante, fabriquent le sculpteur, pauvre statue douloureuse et si facile à déformer.

IX

Le Pilote.

Eubule, depuis longtemps, avait perdu son père.

La mort de sa mère le mit en possession d'un riche héritage. En secret, il prit conseil de Psychodore :

— Si je considérais les richesses comme des biens, je pleurerais amèrement de gagner à la perte de ma mère. Mais je sais, grâce à toi, que les richesses sont choses indifférentes ou plutôt nuisibles, et sous les doigts du statuaire Bonheur, la vie du riche est moins plastique que la vie du pauvre. Maintenant, dis-moi, que faut-il je fasse de ce que me donne la loi injuste?

— Je ne soulèverai pas tes jambes avec mes mains pour te faire marcher. C'est à toi d'agir selon ce que tu es et selon ce que tu peux.

— Tu ne m'as pas toujours refusé tes conseils. Faire une chose parce qu'elle est bien m'est une joie. Faire une chose parce que tu l'as ordonnée, toi que j'aime et que j'admire par-dessus tout, m'est la plus grande des joies. Pourquoi me refuses-tu, tandis que mon cœur déborde de deuil, ce qui me serait la plus précieuse consolation?

— Qu'une joie d'enfance et de docilité ne soit pour rien, ô mon fils, dans un geste qui doit être tout viril et tout libre. Pour moi, si je faisais ce que tu demandes, je dépasserais mes droits. Je puis quelquefois arrêter une main qui va semer le repentir. Je ne me permets jamais de pousser quelqu'un vers l'action. Certes, rien n'est plus beau que d'être pauvre, mais à condition qu'on aime sa pauvreté. Le pauvre volontaire, s'il éprouve un regret, devient inférieur à celui qui reste riche. Il ressemble à l'homme faible qui a voulu monter trop haut sur une montagne pénible. Il souffle, fatigué ; il regarde en bas ; son cœur se soulève du désir de la vallée et sa tête tourne de vertige ; enfin son pied mal assuré glisse sur une pierre qui glisse. Et le présomptueux tombe, meurtri, plus bas que les compagnons qui se sont assis à mi-côte. C'est à toi de savoir qui tu es, puis, sans te demander si d'autres ont la force d'aller plus loin ou s'arrêtent plus près, de marcher avec tes jambes ; connais-toi toi-même.

Eubule, ayant entendu ces paroles, courut à la ville, vendit son héritage et distribua l'argent aux pauvres. Toutefois il conserva, outre un âne et ses deux paniers, diverses monnaies qui ensemble valaient un talent.

Depuis lors, chaque fois qu'on traversait un bourg, Eubule entrait dans les boutiques et il chargeait l'âne de quelques provisions. Dans la campagne, ceux qui avaient faim venaient prendre du pain au panier de droite, des figues ou des olives au panier de gauche. Mais l'âne ne

portait jamais de boissons inutiles : Psychodore et ses disciples aimaient boire au creux des sources ou au bout de ces fontaines que les pâtres font avec un roseau semblable à une flûte et qui versent lentement la fraîcheur sonore de l'eau comme d'autres roseaux laissent tomber, goutte après goutte, un mince filet continu de musique.

Excycle, qui était avare, désapprouvait dans son cœur ce qu'avait fait Eubule. Il croyait que Psychodore avait conseillé ces choses et il se disait parfois en lui-même : « Combien ce vieillard est dangereuux pour ceux qui croient à sa parole... » Quand il parlait devant quelqu'un, il n'osait proclamer un blâme direct, mais il raillait Eubule sous le nom de Cratès et Psychodore sous le nom de Diogène.

— Cratès de Thèbes, le riche bossu, était fou : il se priva de ses richesses pour obéir à un homme qui ne pouvait même le débarrasser de sa bosse. Il ne sut pas voir que Diogène de Sinope, pauvre et jaloux, ressemblait au chien de la fable qui, attaché au râtelier, ne pouvait ni manger le foin ni souffrir que le cheval le mangeât. Mais le cheval, moins inepte que Cratès, ne s'inquiétait guère des aboiements envieux.

Excycle ajoutait :

— Pour moi, je crois qu'on peut philosopher à meilleur marché.

— Toi, dit Eubule, tu te charges de pierres inutiles dans l'espoir de monter plus légèrement sur les sommets.

Et Psychodore, souriant au disciple préféré :

— J'ai lu quelque part cette parabole :



Depuis deux jours la tempête secouait rageusement le vaisseau. Les passagers pleuraient et criaient. Seul le pilote restait calme.

Autour de cet homme comme autour d'un dieu des voix s'élevaient lamentables; des bras se tendaient telles des prières; des inquiétudes et des affolements s'agitaient. Or les bras, les attitudes, les mouvements, aussi bien que les paroles, tout criait :

— Sauve-nous! sauve-nous!

Le pilote dit :

— Le vaisseau est perdu. Que ceux qui veulent sauver leur vie se préparent, comme moi, au naufrage inévitable.

Il se dépouilla de ses vêtements et tous l'imitèrent.

Puis, non loin de la côte rocheuse et haute, une manœuvre habile jeta le vaisseau sur un banc de sable. La proue s'enfonça, tandis qu'une vague brusque emportait la poupe en fuyant comme un voleur.

Le pilote ordonna à ceux qui savaient nager de se jeter parmi les flots et de gagner le rivage. Il distribua aux autres des planches et divers débris qui les soutiendraient. A tous, il indiqua l'embouchure de rivière qui, cachée parmi les rocs, permettrait seule d'aborder.

Il descendit le dernier. Et il nageait vers les plus faibles, les soutenant et les dirigeant.

Lorsqu'il atteignit le rivage, il vit que la plupart des passagers pleuraient nus sous la bise et tournaient vers le navire des yeux de regret.

Or, à ce moment, le vaisseau s'abîma tout entier.

Alors ceux que venaient de sauver l'habileté et le dévouement du pilote commencèrent à l'injurier parce que, disaient-ils, il leur avait fait perdre les biens abondants que portait le navire.

Mais le pilote savait depuis longtemps la folie injuste des hommes et ses forces étaient épuisées. Il passa, sans un mot, au milieu de ceux qui criaient contre lui et, gagnant un creux du rocher à l'abri du vent, il s'étendit pour dormir.

X

Ceux qui marchent.

— O Psychodore, dit Excycle, j'ai réfléchi et rien n'est aussi vain que la sagesse. Ce que je ferai tout à l'heure dépend de ce que j'ai fait jusqu'ici et de ce que l'univers a fait jusqu'ici. Mon second geste a dépendu de mon premier geste qui ne dépendait pas de moi. Ainsi, dès avant ma naissance, mon chemin était tracé tout entier et je ne puis dévier d'une ligne. De sorte que mes connaissances restent inutiles à mes actions.

— Tu trouves indifférent d'avancer dans la lumière ou dans les ténèbres?...

— Il est heureux, d'ailleurs, que les choses marchent comme une armée où nul soldat ne quitte son rang. Autrement ce serait, dans ce qu'on regarde, désordre sans remède et éternel chaos; ce serait, dans celui qui regarde, ignorance dont rien ne triomphera, hébétude et affolement. Si les événements qui se succèdent ou qui se manifestent simultanés n'étaient liés par l'or inflexible et brillant de la Loi, nul ne pourrait rien savoir, non pas même les dieux. Savoir, c'est savoir la Loi. Celui qui dit la Loi

dit les faits. Il est la main qui tient les grains, parce qu'elle tient l'épi; qui tient la moisson, parce qu'elle tient la graine; qui tient la semence d'hier et l'arbre de demain dans le fruit d'aujourd'hui. Il y a des vents brûlants qui ouvrent les épis, dispersent les grains, rendent impossible la moisson. Il n'y a pas, ô joie! de fantaisie ou de caprice qui puisse dénouer la Loi et disperser les faits. Sinon, si la nature était impuissante comme la cité, si ses ordres pouvaient être éludés comme ceux du tyran, je pleurerais, général dont les soldats se mutinent; car le passé, l'avenir et aussi tout le vaste présent que mon œil ne voit pas échapperaient ricaneurs à mon esprit. Enfermé au silence désespéré du vaincu, je n'oserais même dire : « Le soleil se lèvera demain. »

Excycle se tut une minute. Puis il reprit, avec un rire victorieux :

— Ta pensée, ô orgueilleux Psychodore, n'est pas plus libre que le soleil. Ce que tu appelles superbement ta révolte est une obéissance à la Loi que tu ignores et un produit de la Loi. Ou, si tu ne veux point l'avouer, ose donc affirmer que quelque chose vient de rien, que le fils n'a point de père et l'effet point de cause.

Psychodore répliqua :

— Va dire au conducteur du char, quand il tourne la borne : « Epargne-toi tout effort et toute attention inutiles. Les événements antérieurs nécessitent la direction actuelle de tes chevaux et tu ne peux rien pour ton salut ou pour ton fracas. » Va dire au sculpteur : « Tu

crois en vain diriger ton ciseau vers le dégagement de la beauté. Chacun de tes gestes est déterminé par l'état de ton corps et par l'état de l'univers. » Ou plutôt dis-toi à toi-même, savant Excycle : « Pourquoi t'efforces-tu de dompter tes pensées, de les contenir dans l'étroit sentier de la logique et de les modifier légèrement pour qu'elles s'accordent entre elles et se soutiennent les unes les autres? Chacune de tes pensées, l'ignores-tu donc? est déterminée dans son moindre détail par l'ensemble des choses. Chacune de tes pensées et chacun de tes rêves, quelque effort que tu fasses, est un acteur qui existe de toute éternité, et il ne peut apparaître avant son heure ni manquer son entrée sur le théâtre passif que tu es. » Et dis-toi encore, ô Excycle : « Ne te préoccupe pas de regarder tel objet que tu veux examiner en physicien, car la direction même de tes regards ne dépend point de toi. »

— Mais...

— Ah! malgré les fatalités inéluctables qui t'entourent, malgré la Loi, tu t'appliques à voir ce qui peut t'instruire et tu t'efforces de donner à ton esprit une éducation scientifique. Dans une certaine mesure, tu fais triompher le déterminisme logique, qui est ta liberté intellectuelle, sur les déterminismes de la mécanique et de la vie qui sont tes servitudes. Et parfois, ton obéissance à la nature des choses est une domination sur les choses. Pourquoi ne veux-tu pas que je donne à mon caractère une éducation forte et que je fasse triompher, dans mes pensées et

dans mes actes, le déterminisme de sagesse, qui est ma liberté morale, sur les volontés des choses et de mon corps, qui sont mon esclavage? La connaissance des lois du monde te permet de dominer le monde en obéissant à ces lois. La connaissance de moi-même me permet d'utiliser les lois de ma nature pour dominer ma nature.

— Cependant...

— Tais-toi, Excycle. Car, puisque tu accordes au laboureur le pouvoir de semer l'avenir, au sculpteur le pouvoir de réaliser la beauté, au physicien le pouvoir de choisir l'objet de son étude, au dialecticien le pouvoir de diriger sa pensée; si ensuite tu refuses au sage la liberté de diriger sa propre conduite et de créer sa sagesse comme le savant crée sa science, tu parles avec injustice et tu ressembles au fou de la parabole :



Sur l'agora, avec des arguments habiles, Zénon l'Eléate niait le mouvement, comme tout à l'heure tu niais la liberté. Plusieurs étaient pris, naïfs, aux mailles serrées du réseau fragile. D'autres sentaient l'erreur, mais ils ne pouvaient découvrir d'où elle venait. Et ils restaient étonnés, comme le voyageur qui voudrait dévider, en commençant par le premier fil, la toile de l'araignée tendue à travers son chemin. Mais, qu'il ait vu ou non la toile légère, le lion passe et il en emporte des lambeaux, tandis que d'autres lambeaux pendent ridicules aux buissons. Tel

Diogène, homme de sagesse pratique, ne chercha pas des mots vains pour les opposer à la vanité des mots qui niaient le mouvement; mais il se mit à marcher.



Excycle dit :

— Tu as la manie, depuis quelques jours, de conter les histoires les plus banalement connues et tu risques d'avoir perdu toute puissance d'invention.

— Il y a, dit Psychodore en riant, des choses dont tu sais que tu les ignores. Il y en a d'autres que tu ignores au point de croire que tu les sais. Mais je t'ai annoncé tout à l'heure un fou dans la parabole. D'autres avant moi t'ont dit, sans que tu les entendes, ce que fit le sage Diogène. Quelqu'un t'a-t-il conté déjà ce que fit le fou?

— Non, avoua Excycle.

— Ecoute donc et, cette fois, si tu le peux, entends :



Diogène se dirigeait vers l'extrêmité droite de l'agora. Mais le fou dont je parle le saisit par le bras et il cria :

— Viens avec moi. Vers la gauche, vers la gauche, te dis-je. N'as-tu donc pas entendu celui-ci, Zénon, le diseur de vérités? N'as-tu donc pas entendu sa démonstration irréfutable et que, du côté où tu t'efforces, tout mouvement est impossible?

XI

Le brigand Terméros.

— O Psychodore, je t'ai entendu bien des fois proclamer l'universelle nécessité. Mais, tout à l'heure, tu affirmais que l'homme est libre.

— Il y a deux sagesses, ô Excycle. Une sagesse essaie de rêver les choses divines. Les hommes la désignent par des noms hésitants. Quelques-uns l'appellent « Celle qui vient après la physique ». Souvent c'est à elle que je pense quand je dis : philosophie. Mais il y a aussi une sagesse des actions humaines. Or ce qui concerne les choses divines ou les dernières profondeurs de la nature reste incertain ; et il convient d'en parler en souriant de joie et de doute, comme quand tu récites des vers d'Homère. Car cette sagesse est poésie ; mais la beauté qu'elle crée porte un nom singulier et glorieux : elle s'appelle Unité. Chaque système est un songe ou un poème. Et tous ceux qui noblement rêvent l'Unité, je les aime. Je n'ai pas besoin de savoir, et tu ne sauras pas plus que moi si Hélène était à Troie comme chante Homère ou en Egypte comme dit Euripide. Je ne me tourmente point de cette chose comme on

se tourmente d'une vérité. Si d'ordinaire je parle comme Homère c'est parce que l'*Iliade* est plus belle que la fable tragique. Ainsi Platon est meilleur philosophe qu'Aristote, parce que son rêve de l'Unité est plus harmonieux, plus souple et plus séduisant.

— Parle-nous de l'autre sagesse, pria Eubule.

— Tu t'intéresses, ô Eubule, à celle que Socrate et mon maître Diogène nommaient seule : sagesse. C'est elle qui dit : « Connais-toi toi-même »; et ensuite elle se tait, afin que tu puisses t'écouter. Quant à la rêveuse que tout à l'heure je louais avec du sourire, — ainsi on loue une femme aux paroles prometteuses et aux mouvements fuyants, — Socrate et Diogène la méprisaient comme inutile. Ils faisaient descendre la philosophie du ciel sur la terre. Ils n'affirmaient que le mouvement humain et, quand nous avons allumé le flambeau voisin du sol, la liberté de marcher derrière lui. Quand je marche, c'est aussi sur le sol résistant et, arrivé au bord de la falaise, je ne pose pas un pied téméraire sur le nuage qui semble la continuer. Mais je n'ose, avec Diogène, blâmer Platon de ce qu'il a des ailes. Seulement je n'oublie jamais que, dans les airs, l'oiseau, s'il ne veut tomber, doit agiter ses ailes; et, dans les pensées qui sont par delà la physique, le philosophe doit mouvoir continûment son esprit. Il faut que le sourire des lèvres et l'extase comme malicieuse du regard soulèvent les mots, annulant leur lourdeur de folie affirmatrice. Mais, pour ce qui est de la conduite humaine, je ne

cherche point ses règles dans le rêve, car je ne suis pas un somnambule.

— Ainsi, grommela Excycle, tantôt tu dis : « Oui » et tantôt tu dis : « Non ».

— Quelquefois je récite des vers sur les Barbares. Mais, si une cité fait la guerre aux Barbares, le stratège s'efforce de connaître l'ennemi autrement que par des vers, même harmonieux.

— Tu te donnes généreusement le droit de te contredire. Pourtant la contradiction est la marque du faux.

— Non, enfant. Mais la marque de la fausseté d'esprit, c'est l'esprit de contradiction.

— Tu joues ingénieusement sur les mots.

— Quant à la contradiction, elle est le signe que porte toute réalité. Et c'est pourquoi nulle réalité n'est éternelle. La nature devrait s'appeler Celle-qui-se-contredit.

— Que dis-tu?

— Ne connais-tu pas cette doctrine du vieil Empédocle que toutes choses sont filles d'Eros et de la Discorde?

— Je la connais, mais je ne sais si je l'approuve.

— Il faut l'approuver, puisqu'elle est belle, comme tu approuves une tragédie de Sophocle.

— Tu fais d'étranges comparaisons.

— Le philosophe qui passe sa vie répétant : « L'Être est; le Non-Être n'est pas » et qui n'ajoute rien de plus, ne se contredit peut-être point. Mais il risque de ne rien dire. Ou même, je le crains, il rabâche un mensonge.

— Un mensonge?...

— Car la nature emploie l'éternité à créer et à détruire, c'est-à-dire à affirmer que le Non-Être est et à nier que l'Être soit. Chaque naissance chuchote à Parménide : « Tu mens », et chaque mort lui crie : « Tu te trompes. »

— Pourtant...

— Le disciple de Parménide et de Xénophane, Zénon l'Eléate, montrait de la contradiction dans toutes les choses que saisissent nos mains et que voient nos yeux. Cet ambitieux prétendait pénétrer jusqu'à l'Etre qui ne se déchire point et ne se nie point lui-même; et toutes nos réalités, il les appelait de vaines apparences. Mais moi, je dis : Si tu parles de l'Un, de la Vérité et de l'Etre d'une façon lourde et en t'appuyant sur eux, tu tomberas avec ton appui brisé. Car c'est le Multiple qui nie l'Un; ce sont les réalités qui empêchent la vérité. Les apparences, bacchanale éternelle, déchirent l'Etre et emportent ses fragments comme les Ménades emportèrent les lambeaux sanglants d'Orphée.

— Il resta quelque chose d'Orphée.

— Oui, une voix et une harmonie... Zénon croyait le mouvement impossible. Or tout est mouvement. L'immobilité est un mensonge des yeux ou une conception de l'esprit. Le phénomène, de ses myriades de ricanements qui passent et qui recommencent, nie éternellement la substance.

— Tu me fais peur.

— Parfois, cependant, avide de beauté, je nomme Substance ce qu'il y a de commun à tous les phénomènes. Mais cela est inconnais-

sable. Et mon oreille qui écoute croit saisir des harmonies : c'est son attention obstinée et son impérieux désir qui les créent. Et j'appelle Immobilité l'équilibre de tous les mouvements. Et ce que je nomme Un, c'est la possibilité même du Plusieurs. Mais ces mots dont chacun semble un hymne, Etre, Immobilité, Unité, qui donc les chanterait et qui donc les entendrait, s'il n'y avait le chœur éternel des phénomènes, des mouvements et du multiple?...

— Mais...

— Et, croyez-moi, la vie, telle que nous pouvons la connaître, n'est pas condensée au centre et dans la thymélé ; elle est dispersée tout autour et elle appartient, fragmentée, à chaque choreute.

— Oh! combien tu dis des choses difficiles...

— Et, dès que j'essaie de parler par delà ce que nous pouvons voir, je consens joyeusement à la nécessité de me contredire. Car nul mot n'est un vase assez large et assez profond pour contenir toute la vérité. Je suis, avec les pensées qui germent en moi et les mots fleuris qui tentent d'agiter hors de moi mes parfums, non point le contenant mais une minuscule parcelle du contenu. Chaque idée et chaque parole sont des murmures qu'entourent et couvrent les cris négateurs de l'infini. O l'insensé qui parle de sa maison, et il croit dire la ville ; il parle de la ville, et il croit dire la terre ; il parle de la terre, et il croit dire notre univers ; il chuchote notre univers et il croit chanter puissamment le Tout. Mais celui qui, joyeusement et anxieusement,

serre entre ses mains et sa poitrine ce qu'il peut saisir du Tout, ah! comme il sent la faiblesse étroite de ses bras et comme il entend, autour de sa pensée, l'écroulement sonore de toute la Pensée. Avec l'or de la paille ou avec l'or d'une formule, on lie une poignée d'épis ou une large gerbe; mais quel fou voudrait entourer d'un lien unique tout le blé que Déméter donne aux hommes pendant que dure le mois hécatombéon, ou recueillir en une seule corbeille la pluie de fruits que métagitnion secoue de tous les arbres? C'est pourquoi, lorsque j'aborde certaines régions du rêve et du désir, je ne parle qu'en souriant, comme il convient à un mortel ou même à un dieu. Car les dieux, lorsqu'ils parlent, subissent le pouvoir des mots et, selon que l'exigent les paroles, ils séparent des choses qui se tiennent ou confondent des choses qui se distinguent. Et ils ne savent guère mieux que nous si toutes les choses se tiennent et comment elles se tiennent, puisque Phoïbos a la naïveté insolente de n'être pas Zeus et Zeus l'enfantillage de fuir Héra ou de l'épouser.

Les disciples écoutaient, quelques-uns debout, la plupart assis sur des pierres ou au rebord du fossé. Parmi ces derniers, se tenait Eubule, les coudes aux genoux, le visage entre les mains. Il releva la tête enfin, et il dit :

— Tes paroles sont belles et inquiétantes.

— Enrichis-en, mon fils, le vrai trésor de ta pensée, le trésor de tes inquiétudes. Mais, quand il s'agit de ces rêves qui flottent par delà la physique, n'imite jamais Excycle de Mégare ou Zé-

non l'Eléate. Sauf aux prêtres et aux autres impudents qui affirment sans sourire et qui entourent leurs affirmations non seulement de preuves puériles mais encore de menaces et de promesses, ne reproche à personne de se contredire. Car toi aussi, si un jour tu enfantes un fils, ton fils sera mortel. Mais l'éléate chercheur de contradictions était l'impuissant qui tue les enfants des autres. Et sa façon de dire « Non » à toutes les doctrines ressemblait à celle dont l'eunuque dit « Non » à toutes les femmes.

Psychodore se tut un instant. Puis il reprit :

— Entendez une parabole :



Le brigand Terméros avait la tête dure comme un roc. Et il tuait les passants en heurtant leur tête contre la sienne.



— Les petits enfants récitent cette histoire, interrompit Excycle. Et le peuple a même un dicton qui affirme de celui dont le crâne est fendu qu'il meurt du « mal termérien. »

— Dis-nous donc, ô Excycle, comment mourut Terméros.



— Un jour le passant — et il s'appelait Héraklés — eut la tête plus dure que le brigand. Et le brigand mourut de la mort de ses victimes...



Après un silence, Excycle ajouta :

— Voilà, du moins, ce qu'on raconte. Mais je ne vois aucun rapport entre cette fable et ce que nous disions touchant la contradiction.

— C'est que tu entends les fables avec tes oreilles. Et, comme tu as une langue, tu peux les répéter. Mais ton esprit n'a pas entendu.

— Maître, dit Eubule, celui qui tue par le mal termérien périra par le mal termérien. De même, si un jour Zénon avait dit quelque chose...

— Favorise-nous de ton silence, recommanda précipitamment Psychodore. Toi, ton esprit connaît cette histoire. Cependant ne parle pas davantage. Car les hommes auxquels on dit tout ne savent jamais rien.

XII

La Fumée d'encens.

Psychodore venait de parler longuement dans un de ces élans lyriques auxquels parfois il se livrait. Et il y avait autour de lui des spectateurs plutôt que des auditeurs. Les yeux le regardaient avec curiosité et les oreilles sans doute, recevaient charmées la musique vaillante qui s'envolait de ses lèvres. Mais l'esprit se désintéressait de sons qui lui restaient trop fermés et qu'il pouvait croire vides.

Enfin le philosophe se tut.

— Maître, dit Eubule, quand tu as pris la parole, il nous semblait que nous allions comprendre. Mais ton discours, où nous sentions une beauté frémissante et qui monte, nous devenait à chaque phrase moins clair et comme plus lointain.

— C'est peut-être, répondit Psychodore, que mon discours, parti de trop haut, n'a cessé de s'élever. Il ne vous est pas inutile cependant, malgré les apparences premières, s'il vous a fait regarder en haut.

Or Excycle fut blessé dans sa vanité. Et il ricana :

— Maître, ne pourrais-tu faire redescendre le discours envolé de sorte qu'il reste quelques instants à notre hauteur. L'aigle, malgré la puis-

sance de son vol, peut marcher sur la terre comme le chien.

— L'aigle, remarqua Eubule, qui marche dans la plaine ne pourra plus se renvoler ; mais il frappera la poudre du chemin d'une aile trop grande, et qui se blesse, et qui désespère.

— Entendez une parabole, dit Psychodore :

*
* *

Au sommet d'une vieille tour dont l'escalier était écroulé se trouvaient, je ne sais comment, quelques grains d'encens.

La foudre vint à mettre le feu à cet encens qui brûla lentement, faisant monter vers le ciel une fumée bleue et odorante.

Or des hommes regardaient d'en bas, et le plus petit d'entre eux dit :

— Que nous veut cette fumée qui tremble sur la tour immobile comme un panache sur le guerrier qui marche? Le feu du ciel a, sans doute, embrasé quelque ordure. Félicitons-nous d'être assez bas pour échapper à cette puanteur.

Cependant la fumée montait toujours, et elle se disait à elle-même :

— Les hommes ne sentiront pas mon odeur exquise; mais les dieux s'en réjouiront.

*
* *

— Cette fumée était théologienne! ricana Excycle.

Mais Psychodore, qui n'entendit pas :



Elle continuait :

— Peut-être le ciel est inhabité et je m'enfonce inutile dans les hauteurs vaines. Mais je ne suis pas une chose qui puisse descendre. Je suis une fumée légère et il faut que je monte.



Excycle s'éloigna, murmurant :

— Si quelqu'un, pour tenter la conquête de la fumée, se rompt les jambes dans l'escalier en ruine, ce ne sera pas moi.

Cependant Psychodore achevait la parabole :



Le plus petit des hommes s'écria :

— Qu'est-ce qu'une fumée pour que vous restiez ainsi dans l'attitude pénible qui regarde en haut? Tournez-vous plutôt vers moi. Je suis palpable, moi, et je ne donne point de torticolis à ceux qui veulent me voir.

Les autres hommes ne savaient même pas lequel d'entre eux faisait en bas un bruit importun; et ils ne voyaient point le petit compagnon s'agiter d'abord, s'éloigner bientôt. Mais, en une aspiration douloureuse comme une noblesse qui commence, ils continuaient de regarder la fumée qui continuait de monter.

XIII

Le Dormeur et les Dryades.

Excycle et Théomane se querellaient au sujet de la vie future. Le premier niait qu'il y eût une autre existence après celle-ci et il fallait, déclarait-il, être fou pour ne point voir dans la mort le dénouement de la fable tragique ou comique jouée par les hommes. Mais Théomane vantait la mort, porte qui, sous nos tâtonnements obscurs, ouvre un soudain éblouissement et l'entrée de joies inexprimables :

— O mort, ô seuil de la véritable vie, si les hommes étaient justes, ils t'appelleraient naissance. Mais ce qu'ils appellent vie, ils le nommeraient mort trop longue et tombe d'où l'on sort bien tardivement...

Puis, sans entendre les rires insultants d'Excycle, il décrivait les merveilles élyséennes dont l'hiérophante l'avait enivré.

Psychodore dit :

— Je n'ai point accoutumé, ô Excycle, de croire que l'horizon est la borne du monde. L'horizon est un mur à la faiblesse de mes yeux, mais qui, devant mes pas ou sous le vent de ma pensée, s'ouvre.

— Ta comparaison, ricana Excycle, est singulièrement mauvaise. L'horizon est un lâche qui recule quand tu avances. La mort, elle, t'attend. Nul coureur rapide n'a jamais atteint l'horizon. Mais l'homme le plus lent arrivera à la mort.

— A notre droite, répondit Psychodore, la vue est fermée par une montagne qui, si nous marchons vers elle, nous attendra. Crois-tu qu'il n'y ait rien de l'autre côté de la montagne? Dans quelques heures, que tu le veuilles ou non, tu seras arrivé à la nuit. Crois-tu qu'il n'y ait pas de jour de l'autre côté de la nuit?

— Je me souviens d'avoir traversé des montagnes et des nuits. Je ne me souviens pas d'avoir traversé la mort.

— Tu ne te rappelles pas non plus les premières choses qui ont suivi la traversée et tu ne saurais dire, à moins de répéter des récits entendus, ce que tu faisais quand tu avais quelques mois ou même quand tu avais un an. Je ne t'expliquerai pas, puisque je l'ignore, de quelles ténèbres est faite cette stupeur, de quelles ténèbres est fait cet oubli. Mais, tu es contraint de l'avouer, tu fus quelque temps stupide et sans mémoire et tu ne peux savoir combien dura cette période.

— Tu as raison noblement, approuva Théomane.

— Mais, reprit Psychodore en souriant, je ne crois pas comme toi, ô initié, qu'il y ait, au delà de l'horizon, des choses très différentes de celles que je vois ici. Les spectacles de mer-

veille, c'est toujours dans mes songes que je les ai rencontrés, jamais dans les réalités. Les réalités sont pauvres et monotones comme une forêt ou comme un coffre d'avare : la forêt produit beaucoup d'arbres, mais de peu d'espèces; le trésor contient beaucoup de monnaies, mais le nombre des métaux n'est pas grand. Sur les pays que peu de gens ont visités on conte des prodiges; vus de près, les prodiges s'évanouissent ou se réduisent à des choses simples. De l'autre côté de la montagne, luttent et s'harmonisent, je suppose, les mêmes éléments que de ce côté. Leur disposition seule varie, et leurs quantités relatives. Le fleuve se joue en des sinuosités un peu différentes, mais toujours entre des rives solides et ses étrangetés se limitent aux mêmes lois de la nature que les agitations que nous voyons.

Ne crains pas cependant que je t'imite, courageux Théomane, et que je dessine la carte de pays que je n'ai point vus, disant : « Ici coule une rivière, là se dresse une colline ; là, sous les doigts subtils du vent, chante une forêt. » Non, je ne dirai même point de telles paroles, loin que j'ose affirmer : « Cette rivière roule du lait et du miel; cette colline est une masse d'or plus grande et plus brillante que le soleil; ces arbres laissent pendre, en manière de fruits, des oiseaux tout préparés et qu'on a la seule peine de cueillir. »

Je ne parle pas volontiers avec précision des choses que j'ignore. Je me contente de dire : « Ce que je ne vois pas existe comme ce que je vois. Ce que je ne vois pas ressemble, sans

doute, dans une grande mesure, à ce que je vois ». Si j'ajoute quelques vagues probabilités, c'est en souriant et en me moquant un peu de moi-même.

Il se tut un instant. Puis :

— Quand il s'agit de choses inconnues, il me paraît convenable de jeter sur nos mensonges involontaires la pudeur d'un peu de brume et de ténèbres. Le soleil de demain nous précisera demain. En attendant, parlons de demain, si vous le voulez, par de tâtonnantes et incertaines paraboles :

* *
*

Dans une forêt où jamais personne n'était entré, un homme pénétra. Parmi l'émerveillement frémissant du peuple des dryades, longtemps il marcha. Puis, se sentant fatigué, il se coucha sur la terre et dormit.

Les nymphes se penchaient curieuses vers l'effarant spectacle et elles échangeaient des paroles et des inquiétudes.

— Hélas! disait l'une, cet être admirable, cet arbre qui marchait, ce dieu plutôt — car ainsi je me figure les dieux — voilà qu'il est tombé pour toujours. L'arbre qui s'étend sur le sol ne se relèvera point.

— Tu te trompes, répliquait la svelte habitante d'un cyprès. Regarde mieux cette forme tassée, forme de germe et non point d'arbre. La graine va s'enfoncer sous la terre. Bientôt la réalisation en sortira grandissante et elle deviendra une myriade de fois plus haute que

la promesse. En vérité, celui-ci resurgira supérieur à lui-même autant que le chêne est supérieur au gland.

Les dryades parlèrent pendant des heures Elles opposaient, ingénieuses et fécondes, des arguments aux arguments, aux comparaisons des comparaisons. Les unes dressaient l'avenir du dormeur comme un arbre de rêves. Mais la bouche des autres, soufflant le vent froid des négations, déchirait les rameaux faits de nuages et d'espérances ivres.

Enfin l'homme s'éveilla.

Elles le virent avec stupéfaction qui se levait tout semblable à lui-même et s'éloignait inchangé.

Les négatrices et les rêveuses restèrent longtemps sans paroles; et elles étaient attristées d'une égale déception.

XIV

Le Sculpteur et le Singe.

Excycle était sujet à des crises de zèle. Pendant trois jours et trois nuits, il se privait de boire et de manger. Ou bien, de l'aube au crépuscule, il restait immobile comme un être inanimé. Et il se croyait supérieur à tous les hommes.

Il se vantait, dans ces périodes, d'avoir atteint une insensibilité qu'il nommait divine et il méprisait comme des lâchetés les émotions les plus naturelles.

Excycle subissait précisément une de ces fièvres quand le tendre Eubule perdit sa mère. Or Excycle, ayant vu Eubule qui pleurait, l'accabla d'outrages. Comme un refrain parmi des iambes injurieux, ces paroles revenaient souvent sur ses lèvres sèches et dédaigneuses :

— O le mauvais philosophe...

— Eh! dit enfin Eubule, j'aimerais mieux ne jamais devenir philosophe que cesser d'être homme.

Mais Psychodore, qui vint à passer par là :

— Le philosophe, bien loin qu'il détruise ou

déforme son humanité, est le seul qui sache se sculpter en homme.

— Le philosophe, définit Excycle, c'est celui qui anéantit ses passions.

Psychodore secoua la tête dans le geste qui dit non.

— Il faut, précisa-t-il, supprimer l'excès et la bassesse des passions, tout ce qui forme, si je puis dire, leur animalité. La sagesse n'est point de ne plus jouir et de ne plus souffrir, de ne plus haïr et de ne plus aimer, mais de sentir toujours en homme, jamais en bête féroce ou lâche.

— De telles distinctions, se révolta Excycle, sont subtilités et faiblesses. Comment distingueras-tu de ce qui est humain ce qui est excessif ou ce qui est bas? La mesure ne changera-t-elle pas avec chacun? Il est plus simple de détruire tout, et c'est plus sûr, et c'est plus héroïque, et c'est plus philosophique.

— O singe de philosophie, mais non pas philosophe! s'écria Psychodore.

Et il ajouta :

— Entendez une parabole :

*
* *

Un sculpteur travaillait un marbre. Son ciseau dégageait, attentif, et lent, et prudent, une statue merveilleusement belle.

Non loin de lui, un singe, armé aussi du ciseau et du maillet, frappait sur une autre pierre. Ses coups étaient bien plus vigoureux que les coups

du sculpteur. Bientôt le bloc contre lequel s'acharnait le singe ne fut plus qu'un débris.

Or Excycle, ayant vu ces choses, reprocha au statuaire la mollesse de son effort.

— Prends exemple, dit-il, sur ce singe vaillant. Vois comme, en moins d'une heure, il a détruit toute la lourdeur de la pierre. Rougis donc, toi qui, depuis plusieurs jours, égratignes timidement le même marbre, comme si tu tremblais de lui faire du mal. Regarde et rougis, car il reste devant toi presque autant de matière qu'il y en eut avant que ta main lâche et qui hésite entreprît cette besogne.

Excycle continua longtemps son discours, louant le courage du singe, méprisant la paresse et la maladresse du sculpteur.



Psychodore se tut. Excycle dit, avec un rire amer :

— Je ne me souviens pas d'avoir passé aux lieux dont tu parles, d'avoir vu le spectacle que tu décris ni d'avoir prononcé les paroles que tu prétends répéter. Néanmoins, puisque tu te joues à cette fiction peu ingénieuse et à ce mensonge injurieux, réponds : Qu'est-ce que le sculpteur put répliquer aux discours absurdes mais embarrassants que tu me prêtes comme à un sophiste?



Le sculpteur, ayant entendu les paroles d'Ex-

cycle, hocha la tête et sourit. Puis il déclara aimablement :

— Ton jugement, ô jeune homme, n'a rien qui m'étonne. Même tu n'es pas seul de ton avis et mon âne t'approuve. Quand je t'écoute, j'entends d'avance ses plaintes le jour où il transportera la statue. « O dieux! s'écriera-t-il, que ne m'avez-vous donné pour maître le singe dont la vaillance aurait diminué, ou plutôt anéanti, ma charge... »

XV

L'Enfant et le Lézard.

— Entendez une parabole, dit Psychodore :

*
* *

J'étais couché au bord de la route. Un enfant passait, l'air hardi. Son épaule droite portait un de ces fers emmanchés à du bois qui servent à fouiller la terre et qui deviennent, au besoin, des armes redoutables.

L'enfant s'arrêta, leva sa pioche pour frapper et dit :

— Eloigne-toi, afin que je tue ce lézard qui allait te piquer.

Je me rapprochai du reptile pour le protéger. Mais il glissa, se perdit dans les herbes.

— Pourquoi, me reprocha l'enfant, as-tu sauvé cette mauvaise bête?

— Les lézards ne sont pas méchants.

L'enfant hocha la tête.

— Pas méchants? s'étonna-t-il. Pourtant, hier, j'en ai tué un...

*
* *

Comme Psychodore se taisait, Eubule interrogea :

— N'as-tu rien répondu à l'enfant?

*
* *

Il est bien inutile de répondre aux juges, remarqua Psychodore en souriant. Toutefois, je dis à celui-ci :

— Si le lézard t'avait tué, le lézard serait méchant. Puisque tu as tué le lézard, c'est toi qui es méchant.

*
* *

— Que répliqua l'enfant? demanda Excycle.

*
* *

L'enfant ne répondit point par des paroles. On avait négligé, je suppose, de lui apprendre ce qu'on a coutume de répondre en de telles occasions et le mot paradoxe était inconnu de ce petit paysan.

Mais il haussa les épaules. Et ce fut un geste naïf et sincère.

Ensuite il me regarda. Mon visage sérieux et mes yeux de blâme lui firent peur. Il songea que j'étais le plus fort et, voulant me faire plaisir, il rit très haut de ce que j'avais dit et qui était, à coup sûr, une bonne plaisanterie.

Puis, — car cet enfant était brave — sans

hâte apparente, il s'éloigna du fou dangereux que je pouvais être.



Une heure après, Psychodore entendait cette fin de conversation entre deux disciples :

— Je t'assure que ce Caryste est un homme méchant : les juges l'ont condamné plusieurs fois.

On ne sut jamais pourquoi Psychodore, qui, depuis une heure, marchait en silence, avait eu soudain un vaste éclat de rire.

XVI

Le Paradoxe.

Psychodore venait de dire une de ces vérités que leur simplicité même rend étonnantes et repoussantes aux esprits superficiels.

— O l'ingénieux paradoxe! s'écria Excycle.

Mais le vieux philosophe :

— Entendez une parabole :

*
* *

Je connais un pays dont les habitants sont toujours vêtus. Auprès de la femme en travail, le prêtre et le magistrat attendent et, dès que l'enfant paraît, se saisissant de lui, ils l'enferment tout entier, mains et visage compris, dans un tissu élastique qui dessine les courbes du corps et qui grandira avec lui. Peut-être, malgré son élasticité, la toile résiste, s'opposant à la croissance, car les hommes de ce pays restent singulièrement petits.

L'étrange vêtement a des ouvertures qui correspondent aux yeux, aux narines, à la bouche. Mais il se replie un peu, collé sur le rebord des pertuis naturels et nulle part on n'aperçoit la

peau, cette indécence. Même il est collé sur les paupières. Les cils, réunis par cet artifice, à peu près comme sont réunis les doigts des oiseaux qui nagent, donnent au regard je ne sais quelle expression de sottise et de bassesse.

Pendant la croissance de l'enfant ou même plus tard, à cause de l'usure ou de quelque accident, il arrive que le vêtement craque. Celui qui est victime d'un tel malheur réussit souvent à le dissimuler et à y remédier en secret. Dans le cas contraire, il reçoit cinquante coups de fouet puis il s'agenouille et, parmi des cérémonies et des prières, les prêtres et les magistrats collent sur la déchirure deux lambeaux superposés d'étoffe pudique.

Je passai dans ce pays à une époque où des hommes hostiles m'avaient dépouillé de mon manteau. Je marchais innocent et nu parmi ce peuple religieux.

Les femmes et les jeunes gens s'assemblèrent bientôt autour de moi. Le troupeau nombreux me suivait, louant la couleur de mon vêtement et sa finesse souple. Mais, après un peu de temps, des prêtres accoururent qui accusaient cette foule par des cris accompagnés de gestes qui maudissent. Puis des gens d'armes la dispersèrent à coups de bâton.

Et, s'étant saisis de moi, ils me conduisirent devant le magistrat suprême. Là, un accusateur se leva, qui dit :

— Cet homme est coupable de ne point porter le vêtement que la cité ordonne et d'introduire un costume extravagant. Il est coupable de cor-

rompre, par ce moyen, les femmes et les jeunes gens. Peine : la mort.

— Qu'as-tu à opposer pour ta défense? interrogea le juge.

Je répondis naïvement:

— Je suis étranger et j'ignore vos lois. Pourtant je suis certain de ne point porter des vêtements qu'elles condamnent, puisque je suis nu comme l'enfant qui sort du ventre de sa mère.

Or ces hommes affirmaient qu'ils aimaient l'urbanité, les finesses de l'esprit et les ingénieuses surprises de la parole. Ils se regardèrent donc en souriant des lèvres et des yeux. Et le juge proclama :

— Voici un étranger d'une intelligence trop aimablement paradoxale pour que j'aie le courage de le condamner.

L'assistance approuva. Et l'accusateur déclara :

— Je suis plus que tous admirateur de la grâce et du sel qu'on met dans les discours. C'est pourquoi je retire mon accusation contre cet homme. Il y a d'ailleurs un sens profond et un enseignement utile dans sa boutade. La connaissance des lois forme autour du citoyen un vêtement qui le réchauffe et une armure qui le protège. De sorte que cet homme, ignorant de nos lois, les seules naturelles et raisonnables, est, en effet, nu et pauvre comme un nouveau-né.

On applaudit beaucoup le petit homme dont le regard sous les cils unis brillait comme l'eau agitée sous les pattes d'un canard. Je sentis que

le désir de ces applaudissements avait contribué à mon salut et j'échangeai avec mon défenseur imprévu de longues félicitations.

Le juge me demanda si mon projet était de m'établir dans le pays ou seulement de le traverser. Je voulus savoir, avant de répondre, quel traitement j'éprouverais dans les deux cas. On loua ma prudence et on m'expliqua que, si je devais rester dans la contrée, on m'arracherait d'abord mon vêtement contre nature, après quoi on m'habillerait comme tout le monde. Mais, si je ne faisais que traverser, on supposerait que les habits paradoxaux dont j'étais couvert étaient légaux et nobles dans ma cité et on se contenterait, pour le temps de mon passage, d'en couvrir l'impiété locale sous une longue tunique semblable à celle dont on se défend, en hiver, contre le froid.

Tous les assistants m'entourèrent, exaltant leur pays, la plus douce des patries, et faisant pour m'y retenir des efforts qui certes me flattaient. Néanmoins je préférai protéger, par un prompt départ, l'intégrité de ce qu'ils appelaient mon paradoxal vêtement.

XVII

Les Bergères de la Nuit.

Excycle et Théomane se querellaient. Les autres disciples faisaient, autour des disputeurs, un cercle attentif.

Excycle lamentait la nécessité de fer qui pousse les hommes et qui, de chute en chute, les roule sur la pente jusqu'à l'abîme de la mort.

Mais Théomane chantait la nécessité d'or : elle entraîne les hommes vers l'immortalité qui se dégage et se révèle. D'une vie presque animale, elle les conduit à une vie divine.

Souvent l'un et l'autre prononçaient le mot Nécessité. Quelquefois cependant Excycle injuriait la Fatalité des choses et quelquefois Théomane louait la Providence des dieux.

Quand ils se turent, Psychodore exprima un doute :

— Peut-être, dit-il, vous n'avez point parlé de la même bergère.

Puis il reprit :

Entendez une parabole :

*
* *

Sur une route aride et qui dévalait comme un torrent de pierres, je rencontrai, innombrables,

des hommes aveugles. Leur cou était pris dans un carcan. Des chiens couraient sur les deux bords de la route et, parmi des abois, mordaient les aveugles qui chancelaient. Derrière le troupeau éperdu, une femme, armée d'un aiguillon, frappait ceux qui s'attardaient. Souvent quelqu'un tombait et d'autres chutes couvraient sa chute qui roule et se prolonge. Alors les chiens criaient plus haut, mordaient plus profond et l'aiguillon s'agitait plus actif. Les aveugles se relevaient, blessures et gémissements, pour reprendre la marche tâtonnante, peureuse, bousculée, qui bientôt tombera de nouveau. Parfois, d'un chant qui pleure monotone, ils détestaient, sous le nom de Nécessité, la Bergère qui les piquait de l'aiguillon, qui les faisait mordre par les chiens, qui les précipitait sur la pente rapide et sur les pierres qui blessent.

Au bout de la route que descendait l'innombrable troupeau, brusquement un abîme avalait les aveugles effarés. Mais, toujours, de nouvelles têtes sans lumière venaient remplir et même augmenter leur nombre.

Je m'enfuis, loin du spectacle affreux.

Sur un autre chemin à peine moins triste qu'ombrageaient çà et là quelques chênes bavards, je vis une seconde troupe d'aveugles. Semblable à une bacchante, une femme leur versait à boire dans des coupes et les entraînait de sa propre ivresse, de son chant fou et du bruit désordonné de sa danse. Ces aveugles louaient les dieux en un cantique qui puait la bassesse et le vin. Ils méprisaient la route et sa durée. Mais

ils vantaient la raideur implacable de la pente et ils souhaitaient le vorace abîme. Ils appelaient Nécessité cette pente; et la femme ivre qui les enivrait, ils la nommaient Religion ou Initiation. Ils l'aimaient, elle, son vin d'espérance et sa folie de promesses. Elle affirmait que la chute finale les jetterait, les yeux soudain ouverts, dans un bonheur sans fond. Pourtant, disait-elle, il ne fallait pas se tromper : il était nécessaire de tomber à droite du gouffre et non à gauche. Quand elle clamait le gouffre sinistre et ses horreurs infernales, des chiens bondissaient, vite grandissants, de sa tête entr'ouverte, de sa bouche hurlante, de ses seins agités, de sa ceinture qui semblait un cercle de feu. Ils s'élançaient sur les aveugles et les mordaient. Mais l'ivresse de ces hommes chantait les morsures comme des biens. Les maux d'aujourd'hui, disait leur chœur, sont des œufs bientôt éclos d'où sortiront des joies vivantes. Et, comme une paysanne avare glisse un œuf de plus sous la poule qui couve, ils frappaient leur corps avec des lanières ou ils s'ingéniaient à se créer d'autres souffrances pour enrichir le prochain trésor de leur immortalité.

Je regardai un instant ces fous et la folle qui les dirigeait. Puis je m'éloignai.

C'est le hasard qui m'avait conduit sur les deux routes rapides vers les deux troupeaux aveugles. Ma volonté et une lumière m'appelèrent vers une troisième région.

Les hommes qui y marchaient en une joie grave avaient les yeux ouverts. Mais sur eux et

autour d'eux stagnaient les ténèbres d'une forêt que ne coupait nul sentier. Chacun s'ouvrait laborieusement une voie qui monte. Une femme marchait en avant; elle se retournait fréquemment et le flambeau que portait sa main éclairait un sourire et un regard qui encouragent. On voyait sa lumière et son visage; on ne voyait pas hélas! le chemin qui conduisait à elle. Il semblait que, derrière la clarté et derrière ces hommes, des ronces hâtives poussaient, fermant les passages.

Le labeur, ici, était joyeux et chanteur gravement. Et le chant disait :

— O Nécessité, toi dont l'autre nom est Lumière. O Lumière, toi dont l'autre nom est Raison. O Raison, toi dont l'autre nom est Liberté.

Puis le chœur reprenait :

— O Nécessité-Liberté.

L'hymne disait encore :

— Nul n'est mauvais volontairement. Comment quelqu'un voudrait-il son propre mal? Mais celui qui tombe n'a pas vu l'obstacle où bute son pied et, hélas! presque tous les hommes sont aveugles.

— Où allez-vous, demandai-je, derrière le flambeau, à travers les obstacles?

— Nous marchons derrière notre pensée. Nous traversons la vie et, puisque nous sommes mortels, nous montons à la mort où tant d'autres descendent.

— Qu'importe le chemin et qu'importe de monter ou de descendre, si le but reste le même.

O insensé, s'écria l'un de ces hommes, le

sommeil pèsera tout à l'heure sur les paupières et pour toi les flambeaux allumés seront éteints. Est-ce une raison pour que, t'accroupissant dans la désespérance, tu fermes les yeux et tu refuses de voir, tandis que tu le peux, les merveilles qui t'entourent?... Tu manges aujourd'hui, et demain tu auras faim de nouveau. Cependant tu ne dis point : « A quoi me servirait-il de manger, puisque j'aurai faim de nouveau?...» Vois cette rose épanouie. Ce soir elle sera fanée. Cette prévision t'empêche-t-elle d'aimer sa couleur de maintenant et son parfum qui passe?...

Or ces hommes chantèrent un chœur. Chacun disait sur son rythme à lui des paroles à lui. Et cependant, comme mille lueurs font une grande lumière, je n'entendais qu'une vaste voix.

La strophe disait :

— O Lumière, c'est toi que je nomme Nécessité. Car je ne connais de nécessaire que ce qui est bien et ce qui est beau.

Mais l'antistrophe répondait :

— De toutes mes forces, je marche vers le bien que je sens, vers le beau que je vois. De toutes mes forces, je monte vers moi-même. Car tu es moi, noble flambeau qui montes. Et les pauvres lenteurs animales dont je suis chargé suivent ton effort joyeux.

Puis l'épode de douceur et de fermeté balança dans les airs, telle une danse suspendue, ces paroles :

— L'heure qui m'aspire est l'heure du repos apparent. Je ne sais quelle réalité se cache et s'agite sous la surface immobile Je suis au bord

de la mort inévitable, ignorant ce qu'est la mort. Mais les lumières parlent et tu m'as dit, ô flambeau, que la vie n'est ni un mal ni un bien. C'est pourquoi, moi qui t'ai entendu, je ne meurs pas lâchement. Car si mon sort est meilleur ou plus mauvais que celui des hommes qui vivent encore, je ne puis le dire et seuls les fous oseront en décider.

XVIII

Œdipe

— Je n'attaque personne. Mais, si mon ennemi porte la main sur moi, je porterai la main sur lui. Pourvu que ma force égale mon courage, l'agresseur pleurera son erreur et d'avoir pris pour un lâche esclave un homme libre et brave.

Ainsi parlait Excycle et il frappait sur sa poitrine sonore.

Cependant le doux Eubule secouait la tête en signe de désapprobation.

Mais Psychodore dit :

— Entendez une parabole :

*
* *

Un roi dont la femme était grosse envoya consulter l'orac e.

Or Phoïbos le Tortueux répondit :

— Celui que la reine porte dans son sein est marqué par les Moires pour tuer son père et pour épouser sa mère. Il sera le frère de ses fils...



— C'est l'histoire d'Œdipe que tu nous contes, remarqua dédaigneusement Excycle. T'imagines-tu que nous ignorions cette fable connue de tous les enfants?

— Tu la connais, en effet, comme un enfant. Et tu ne l'as pas comprise. Nul, d'ailleurs, ne l'a comprise, non point même l'harmonieux Sophocle.

— O jaloux! ô blasphémateur!

— Et — continua Psychodore comme s'il n'entendait point — il y a, dans ces aventures illustres, certaines choses ignorées de tous et que je désire vous apprendre. Que celui donc qui est capable d'entendre entende.



Etendu pour mourir sur le mont Kithéron, Laïos voyait, ses forces brisées, le meurtrier s'éloigner comme un triomphe. Alors deux femmes parurent devant lui. Et elles dirent l'une et l'autre :

— Celui-ci qui t'a frappé à mort c'est ton fils. Regarde-le marcher glorieusement vers la pompe des noces incestueuses et vers le reste de son destin.

Laïos, soulevant faiblement son corps et ses douleurs demanda :

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

Or le visage de l'une des deux femmes était rigide comme le fer. Mais elle se tordait les bras

comme l'impuissance. Et elle ne répondit rien à la question de l'agonisant.

L'autre était aussi belle qu'Athéné elle-même, et aussi grave et plus souverainement calme. Elle prit la parole.

— Celle que tu vois près de moi, dit-elle, se nomme Violence. Elle se tait à cette heure, parce que tu n'as plus de force pour les folies qu'elle conseille. Mais elle t'a parlé autrefois, et tu l'as écoutée. C'est pourquoi tu meurs misérablement. Regarde-la; tu la reconnaîtras.

— Je la reconnais, murmura Laïos. Mais elle a changé de nom. Jadis, je l'appelais quelquefois Prudence, quelquefois Justice.

L'apparition qui sur un visage semblable à celui d'Athéné portait un calme plus noble encore reprit :

— Pour moi, tu ne reconnais ni ma voix ni mes traits. Pourtant je ne me sépare jamais de cette mauvaise conseillère. Chaque fois qu'elle vint vers toi, je l'accompagnai. Mais tu n'avais d'oreilles et de regards que pour elle et, quand j'essayais de parler, tu me faisais taire ignominieusement.

Le vieillard interrogea :

— Dis-moi ton nom, toi qui oses m'accuser.

— Je m'appelle Abstention.

— C'est un nom d'esclave et j'étais roi.

— Les fous croient, en effet, quand on me nomme, qu'on parle d'une esclave qui tremble. Mais quelques sages n'ignorent pas que mon nom est plus haut que l'Olympe. Et je suis puis-

sante non seulement au-dessus de Zeus, mais encore au-dessus du destin qui courbe Zeus et le reste des vivants.

Or l'Abstention continua :

— Si tu m'avais écoutée, ton fils ne t'aurait point frappé. Il ne se hâterait point maintenant vers le lit maternel, source infâme d'où des maux peut-être intarissables couleront pour lui et pour d'autres. O homme, toute action a sa cause et produit son effet. Toute action est un anneau du cercle de folie et de fer que forgent les hommes aveugles et les Moires cruelles. Le mal que tu crains te fait commettre un mal d'où sortira précisément ce que tu crains. Toute violence est féconde et ses filles, qui portent le même nom qu'elle, sont des furies retournées contre celui qui épousa leur mère. Toute ruse est féconde, et ses filles se nomment duperies. Mais le sage qui se refuse à la violence et au mensonge, celui-là s'est affranchi du cercle de fer et, monté jusqu'au temple serein, il est plus haut que le destin et plus libre que Zeus. Si les sages étaient nombreux, beaucoup d'anneaux tomberaient et les Moires pleureraient, impuissantes à reforger la chaîne. Mais le destin ne craint pas de perdre un jour l'escabeau frémissant que forment sous ses pieds les têtes des hommes et ensemble les colliers et les jougs dont ils se chargent eux-mêmes. Car toujours les sages seront rares.

— Que m'importent ces choses, dit Laïos, à l'heure où je vais mourir?

— O présomptueux, gémit l'Abstention, tu parles comme si tu savais ce qu'est la mort



Excycle remarqua :

— L'Abstention n'aurait pu tenir de tels discours à Œdipe, car Œdipe subit un sort qu'il n'avait point créé.

Mais Psychodore :



L'Abstention fait entendre à tous les mourants des paroles analogues. Elle dit à Agamemnon sous le réseau fatal :

« Si tu n'avais pas sacrifié Iphianassa... »

Elle dit à Klytaimnestre sous le poignard de son fils : « Si tu avais épargné Agamemnon... » Elle dit à Oreste : « O honte ! il a fallu, pour que le cercle fût dénoué, que les dieux se montrent moins méchants que les hommes... »



— Je te demande ce qu'elle put dire à Œdipe, insista le disciple hostile.



Celle-là que les dieux nomment en tremblant Abstention et que le bégaiement des mortels appelle parfois Sagesse dit à Œdipe, quand il fut resté seul dans le bois de Kolonos :

— Si tu n'avais pas tué, tu n'aurais pas tué ton père.

Œdipe eut à chaque coin de sa bouche un pli

amer et il répliqua, violent comme avec Tirésias, âprement railleur comme avec Kréon :

— O diseuse de naïvetés inutiles...

Mais l'Abstention s'écria :

— C'est toi qui un jour fis un geste naïf et inutile : le jour où, saisissant les agrafes d'or des vêtements de Iocaste, tu te crevas les yeux. Combien naïf et inutile, ce geste! Car tu fus toujours un aveugle, toi qui ne savais pas voir un parent chez tout homme que tu rencontrais, toi qui ne reconnaissais pas un frère en tout Ephémère de ton âge, un fils en chaque enfant et en chaque vieillard un père.

XIX

Borée et Auster.

Excycle, parmi de grands cris, agitait désespérément ses bras. Et des larmes, roulant au long de ses joues, se suspendaient comme une rosée aux poils de sa barbe naissante.

Psychodore lui demanda :

— Est-ce pour une trahison de femme ou pour une piqûre de tarentule que tu danses à toi seul tout un chœur tragique?

— Hélas! hélas! hélas! répondit Excycle.

— Mais, reprit le philosophe, tu danses un chœur laid et désordonné. Tu aurais dû d'abord prendre ta lyre.

Le jeune homme trembla et frémit tout entier sous les frôlements et les piqûres de mille impatiences. Puis, d'une voix qui s'irrite déjà et qui pleure encore :

— Je n'ai besoin ni de lyre ni de conseils. Ceci n'est pas un jeu. Ceci est une agonie, une agonie sans remède. Ma douleur, plus forte que moi, plus forte que l'univers...

— Etre excessif et impuissant que le flot superficiel des choses ballotte toujours d'une folie à une folie! Aujourd'hui tu gémis comme l'en-

fant qui a cassé son jouet; demain, tu riras et tu bondiras comme l'enfant qui a gagné aux osselets. Cependant, si tu veux, entends une parabole.

— Je ne puis rien entendre. Ta voix arrive à moi insignifiante et vaine comme, parmi les fracas de l'orage, un chant d'oiseau inconscient. Mon cœur est une vaste mer tout entière soulevée par la plus noire des tempêtes.

Psychodore sourit. Et il approuva :

— O mon fils, combien tu avais raison de fermer tes oreilles à mon inutile parabole. Car voici que tes lèvres, avant mes lèvres, l'ont dite.

Mais Excycle, ému de curiosité :

— Je croyais n'avoir dit aucune parabole.

— Laisse-moi donc ouvrir devant toi la parole que tu m'as donnée touchant la plus noire des tempêtes. Peut-être ce coffret, qui te paraît banal, renferme un trésor imprévu :

*
* *

Borée dit un jour à Auster :

— Ta puissance est faible. Sous ton souffle, la mer change à peine de couleur : elle reste verdâtre ou d'un bleu foncé. Mais, si c'est moi qui la pénètre et la soulève, les ondes étonnées se cabrent, troupeau soudain de cavales noires.

— Il est vrai, répondit Auster. Mais les noires cavales que tu suscites, hennissantes, jusqu'aux nuages, dès que tu cesses de souffler, elles disparaissent comme une troupe menteuse de rêves

et, en un rien de temps, la surface de la mer, qui ne se souvient plus, s'étend et s'unit comme une glace. Mais moi, si mon impétuosité moins brusque a bouleversé l'océan, longtemps après que mes baisers et mes violences se sont endormis, regarde, tu aperçois toujours une fermentation dans les flots qui ne parviennent pas à m'oublier et un trouble qui ne s'apaise point.

Auster continua, glorieux et railleur :

— O Borée, semblable à un caprice d'amour ou à la douleur sauvage qui hurle et qu'une nuit calmera, je change moins que toi les apparences premières et mon choc paraît d'abord moins senti. Mais je suis pareil à l'amour qui durera. Ou, si tu préfères, cette douleur me ressemble qui s'enfonce, et qui se cache, et qui ronge le cœur avec des dents inaperçues et tenaces.



Dès que Psychodore se fut éloigné, Excycle recommença ses lamentations. Et il protestait que sa vie serait, après un tel événement, une coupe toujours débordante d'amertume.

Mais, une heure plus tard, parmi des compagnons nombreux, il parlait avec animation. Et son visage rayonnait d'un plaisir de fou. Et sa bouche, tout à l'heure tordue de douleur et de cris, était ouverte largement pour laisser passer le rire inharmonieux qui secoue tout le corps et qui éclate.

XX

La Mer.

Le tendre Eubule avait une fiancée. Elle vint aussi écouter Psychodore. Mais elle n'entendit aucune de ses paroles. Elle fut donc étonnée et jalouse de l'affection du jeune homme pour le philosophe.

Elle dit :

— Si tu m'aimes, comment oses-tu goûter des joies que je ne partage point?

Elle dit encore :

— Je veux tout entier le cœur qui m'aime. Je ne supporterai point que celui qui me parle d'amour écoute avec bonheur une voix qui n'est pas ma voix.

Elle dit enfin :

— Choisis entre moi et ce vieux fou.

— Hélas! gémit Eubule, c'est toi qui as choisi. Tu appelles folie ce que je nomme sagesse. Je ne puis associer mon sort au sort d'une étrangère qui ne comprend point ma langue et qui, au lieu d'essayer de monter par mon chemin, s'enorgueillissant de son inintelligence et de sa bassesse, raille les sommets où j'aspire.

— Puisque tu l'as voulu, s'écria la jeune fille, je pars pour toujours, et longtemps tu pleureras.

— Si je pleure, répliqua doucement Eubule, du moins tu ne le sauras pas.

Quand il fut seul, l'abandonné injuria d'abord celle qui était partie; mais bientôt, en effet, il pleura.

Plusieurs journées et plusieurs nuits passèrent incertaines. Tantôt le jeune homme lançait devant lui ces discours vaillants qui montent et qu'on essaie de suivre. Tantôt il se cachait de tous pour répandre des larmes. Ce qui le rendait plus malheureux que le reste, c'est qu'il rougissait de ses larmes et qu'il aurait voulu se les cacher à lui-même.

Enfin il vint demander des consolations à Psychodore. Il conta sa douleur et la cause de sa douleur. Il expliqua les combats qu'il soutenait, et ses défaites fréquentes, et comment il se relevait pour subir de nouveau la bataille, le déchirement et la chute.

— J'ai honte, soupira-t-il. Car, parmi des aspirations nobles et fragiles, ma souffrance s'agite en sentiments vils dont je ne me croyais plus capable. J'ai honte, car, par instants, je sens et je pense aussi bassement que le plus lâche des hommes.

— Le lâche, dit Psychodore, n'est pas celui qui tombe ; c'est celui qui ne se relève point.

Il reprit, en embrassant Eubule :

— O mon fils, entends cette parabole :



La mer se plaignait en ces termes :

— En vain je soulève mes vagues et je les lance vers le ciel inaccessible. Toujours, ô tristesse! elles retombent. Toujours, ô honte! elles retombent lourdes au niveau des mares les plus infectes.

Le vent répondit à la mer :

— Tu es chose terrestre. Tu portes ce joug universel, le poids, et il fait retomber vers la terre tout élan qui s'appuie sur elle. Mais tu es la plus forte, la plus grande et la plus vivifiante des choses terrestres. Ne fais point à tes ondes qui dansent l'injure de les comparer aux eaux lépreuses et stupides des marais. La mare ne soulève jamais l'orgueil magnifique des tempêtes et elle n'envoie pas à la terre une brise qui purifie. Réjouis-toi, mer profonde et robuste. Car tu es ce que je connais de plus beau : tu es une lutte qui ne cède point, un héroïsme qui se relève, une défaite qui, puisqu'elle recommence le combat, reste invaincue. Tu es, ô noble mer, une harmonie montante d'hymnes, d'efforts et d'aspirations.

XXI

L'Enfantement.

Les disciples vinrent auprès de Psychodore et lui dirent :

— Plusieurs parmi les paraboles que nous avons entendues de toi nous sont restées obscures. Ne veux-tu point nous découvrir leur sens secret?

— Non, répondit Psychodore.

— Pourquoi?

— Afin que vous conserviez quelque chance de les comprendre.

— Maintenant encore tu dis une énigme. Consentiras-tu, du moins, à nous en donner le mot?

— Soit, dit Psychodore. Mais ce sera par une parabole :



Dans les douleurs d'un premier enfantement, une jeune femme criait avec lâcheté. Parmi ses cris et ses sanglots, elle reprochait à l'homme qui allait devenir père :

— Puisque tu avais la fantaisie de voir un enfant dans ta maison, tu pouvais bien — au

lieu de m'imposer la longue gêne que j'ai traversée et la souffrance dont peut-être je sortirai par la mort — adopter un orphelin.

L'époux, quand elle pleurait ou criait, la consolait par de vagues exhortations. Mais, quand elle répétait le blâme, il ne répondait point. Même, une fois, elle s'irrita parce qu'elle croyait l'avoir vu sourire.

Quand l'enfant fut venu, les servantes emportèrent le petit corps pour le laver. Puis elles revinrent et le posèrent, criant et éclatant de vie, entre les bras maternels.

La jeune femme sortait de l'abattement qui avait suivi son agitation et ses cris. Elle regarda l'enfant, et son visage rayonna d'une grande joie.

Alors l'époux, rompant un long silence, demanda :

— Si j'avais amené dans la maison un enfant tout fait, l'aimerais-tu comme celui-ci et, comme celui-ci, l'adopterais-tu d'un élan heureux?...

Ce fut au tour de la jeune femme de ne point répondre et de sourire.

XXII

Le Couple.

Psychodore marchait pensif, tout occupé à entrelacer l'harmonie d'hier et d'aujourd'hui, la tresse du souvenir et de la pensée, le caducée de vie où joies et regrets se tordent au même rythme et s'accouplent.

Il prononçait à demi-voix, séparées par de longs intervalles, quelques paroles.

Eubule les recueillait dans la coupe émue de son esprit. Tel un pâtre reçoit patiemment dans ses mains, unies comme un baiser, l'eau d'une source qui hier coulait généreuse et qui aujourd'hui tombe goutte après goutte.

Or Psychodore, parmi de longs silences, se disait à lui-même :

— Toutes les pensées qui me visitent et toutes les joies auxquelles j'ouvre mon cœur portent encore le nom et le visage de la bien-aimée.

Ou, parfois, il s'écriait :

— O bien-aimée, disparue depuis si longtemps aux yeux naïfs qui ne voient que le dehors...

Et il s'interrogeait :

— Sais-tu, ô Psychodore, si Psychodore est

autre chose que la forme visible du souvenir d'Athénatime?

Il se disait aussi :

— Ma pensée, il me le semble du moins, s'élargit et se colore comme un fruit à l'automne. Mais le globe grossissant et chaque jour plus doré enserre le même noyau autour duquel sa jeunesse verte et légère se pressait frileusement.

Puis il se tut longtemps. Cependant Eubule admirait la lumière d'extase qui glissait frémissante sur tout son visage, la lumière d'extase qui, comme deux sources voisines, jaillissait de ses yeux.

Enfin le jeune homme ne put contenir son amour. Et il dit, dans le tremblement d'une émotion indéfinissable :

— O maître, toutes les sagesses que j'avais entendues bruire sur des lèvres ou que j'avais lues dans des livres offraient des défaillances. Et aussi toutes les joies que j'avais connues par mon cœur ou par les paroles des hommes. Mais toi, ton indéfectible sagesse et ton indéfectible joie...

— J'aime, dit Psychodore, et je suis aimé.

Excycle, qui s'était approché, avertit Eubule.

— C'est à lui qu'il parle, non à nous; les mots que tu lui as adressés ne sont point parvenus jusqu'à son esprit.

Psychodore regarda Excycle avec un sourire de malice, Eubule avec un sourire de tendresse. Et il dit :

— Entendez une parabole :



La tempête avait jeté dans l'île de Circé des hommes nombreux. Grâce à ses breuvages qui traduisaient en formes matérielles la stupidité des esprits ou la bassesse des cœurs, la magicienne avait augmenté ses troupeaux d'ânes et ses troupeaux de porcs.

Pourtant un homme et une femme restaient inchangés. Ils allaient se tenant par la main, rapprochant fréquemment leurs lèvres qui semblaient ensuite ne pouvoir se déprendre. Ils mordaient aux mêmes fruits et buvaient aux mêmes fontaines.

Circé leur présenta le plus énergique des philtres, un philtre assez puissant pour métamorphoser Phoïbos en paon, Hermès en renard ou Arès en tigre.

Eux prirent, sans savoir, la boisson offerte et à la coupe large ils burent ensemble. Tels deux becs de colombes plongent, après la pluie, au même creux du rocher.

Quand la coupe fut vide, ils la laissèrent tomber négligemment sur le gazon et ils s'éloignèrent.

Ils ne s'éloignèrent pas sous des formes rabaissées d'animaux. Ils marchaient toujours droits et sveltes, le regard dans le regard. Ils s'arrêtaient parfois, lèvre collée à la lèvre. Ils marchaient et s'arrêtaient, toujours homme, toujours femme.

Circé, furieuse et sournoise, les suivait. Et elle se demandait :

— Quoi donc a pu détruire la force redoutable du philtre?

Les deux amis ne savaient point que quelqu'un était derrière eux ni la question dont la magicienne se déchirait avec rage. Mais Circé pleura bientôt son impuissance irrémédiable. Car un léger trouble intérieur avait fait parler les amants.

Or le bien-aimé avait dit à la bien-aimée :

— J'ai une raison d'être homme, ô vie de ma vie, puisque tu es femme.

La bien-aimée avait dit au bien-aimé :

— Puisque tu es homme, ô cœur de mon cœur, il faut bien que je sois femme.

*
* *

Les autres disciples marchaient dans une lumière de songe. Et ils se sentaient chargés, comme après un repas réconfortant, d'un joyeux poids intérieur.

Mais Excycle ricana :

— Depuis longtemps Athénatime est morte; et maintenant, ô Psychodore, voilà que tu es seul.

Le vieux philosophe regarda Excycle comme on regarde un fou.

— Est-tu bien sûr, demanda-t-il, qu'on soit seul quand on aime et qu'on soit mort quand on est aimé?...

Personne ne répondit et Psychodore se tut longtemps.

XXIII

Le Lien conjugal.

— Le mariage, proclamait Théomane, est chose sacrée. Quand la religion a uni un homme et une femme, je trouve criminel qu'ils s'éloignent l'un de l'autre et se séparent.

— Lorsqu'une sottise, remarqua Psychodore, est trop absurde et tyrannique pour que les hommes l'avouent, ils en font chose sacrée ; et c'est à cela que servent les dieux. Les folies dont la Loi, cette éhontée pourtant, n'ose se reconnaître responsable, elle les rejette sur sa sœur, la Religion.

— Toi qui, tant d'années après la mort d'Athénatime, portes, ceinture tissée d'or et de pourpre, ta fidélité indénouée, nieras-tu la noblesse de l'union unique et du lien que rien ne résout?

— Nul lien étranger ne nous attachait l'un à l'autre. Nulle sottise de magistrat n'était entre nous et nul mensonge de prêtre. Mais entendez plutôt une parabole :



Sur l'agora de je ne sais quelle ville, un chien et une chienne s'épuisaient en efforts pour se séparer. Des enfants riaient de leurs mouve-

ments grotesques et vains. Même les plus méchants leur jetaient des pierres.

Les bêtes — c'est du chien que je parle et de la chienne — semblaient s'irriter de plus en plus l'une contre l'autre. Depuis longtemps leur désir était satisfait. Depuis longtemps il s'était mué en dégoût. Maintenant c'était entre les enchaînés comme une folie de haine. Et cette haine s'exaspérait encore de ce qu'elle n'osait, devant les spectateurs et sous les pierres, hurler et mordre.

Un physicien me frappa sur l'épaule et dit :

— Les pauvres animaux! Combien la nature est cruelle envers eux. En vérité, le mécanisme de leur plaisir est le mécanisme d'un piège. Figure-toi. Le membre du chien contient un os creux qui laisse passage au canal de l'avenir. Mais, autour de cet os, dorment des chairs que le désir éveille et que terriblement la volupté durcit et accroît. L'extrémité joyeuse du chien devient, pendant le sacrifice à Aphrodite, énorme comme une tyrannie qui triomphe. Le sacrifice achevé, le pauvre prêtre grossi reste au dedans de la porte resserrée, attaché à l'autel. Rappelle-toi l'enfant de la fable : il avait pris des noisettes dans une urne d'entrée étroite, et il ne pouvait retirer sa main pleine et fermée. Mais il dépendait de l'enfant, pourvu qu'il y songeât ou qu'on l'avertît, d'ouvrir la main et de s'en aller. Le chien est obligé d'attendre longtemps et ses efforts avant l'heure l'enlisent davantage.

Le physicien reprit :

— Remercions la Nature : elle n'a pas fait l'homme sur le modèle du chien, et elle nous permet de fuir au moment où la volupté s'attristerait.

Mais une femme était derrière nous, qui murmura :

— Hélas! quand elle a oublié une cruauté, comme la Religion et la Cité savent suppléer la Nature!

Je me retournai et je vis, dans les yeux de celle qui parlait, des larmes.

Quoique le physicien fût du pays et parût connaître cette femme, je ne crus pas nécessaire de lui demander si elle était mariée.

XXIV

L'Arbre.

— Seule, dit Excycle, la logique produit la vérité.

Mais Théomane, d'un accent méprisant :

— La logique est celle que proprement j'appelle la Stérile ou même, les jours où je ne suis pas généreux pour mes ennemis, l'Apprauvrisseuse. Un syllogisme ne te rend dans sa conclusion qu'une portion de ce que tu lui as donné par les prémisses. Si la fin de ton discours est plus riche que le commencement, tu as été illogique. Or tu es sorti du cercle étroit et désert pour aller vers le vrai ou vers le faux, selon que tu t'es dirigé du côté de l'Un, qui est l'Être, ou du côté du Multiple, qui est l'Apparence.

— Où trouverai-je donc, selon toi, la mère féconde qui enfante les vérités?

— Je ne sais si elle a un nom chez les philosophes. Mais moi je l'appelle Extase. Car elle me fait sortir de moi et me perd, goutte ivre, dans l'océan divin.

— Que rapportes-tu de tels voyages?

— La vérité, te dis-je. Mais elle n'est pas pensée et parole. Elle est sentiment et émotion.

Quand ma folie amoureuse et qui bégaie tente de la nommer, je l'appelle en tremblant Celle-Qui-N'a-Point-De-Nom. O Ineffable...

Théomane tremblait, en effet, et ses yeux semblaient regarder un éblouissement que nul ne voyait.

— Le voici ivre comme un bacchant! remarqua Excycle.

De ses deux mains il secoua l'initié comme on réveille un dormeur.

— Veux-tu, demanda-t-il, que nous prenions l'avis de Psychodore?

Vague et lasse, la voix de Théomane fut celle du plongeur qui remonte, sans haleine, des profondeurs de l'eau ou du sommeil.

— Psychodore — dit-il avec le geste fatigué qui repousse à demi — me charme et me désole. Ce sage me montre le néant de la sagesse, la faiblesse d'Antée quand il ne s'appuie plus sur sa mère Gaia, la faiblesse de l'homme quand il refuse de s'appuyer sur Dieu.

Le philosophe passait, une main sur l'épaule d'Eubule. Les disciples qui écoutaient la querelle l'appelèrent. Et, parlant plusieurs à la fois, ils exposaient confusément le sujet de la dispute.

— La logique, déclara Psychodore, est un besoin de l'esprit. La réduction du multiple à l'unité est un autre besoin humain. Les satisfactions que l'intelligence se donne, ici comme là, viennent d'elle, non des choses ou de l'être. Or, entre le plein des choses et l'avidité de la pen-

sée y a t-il concordance, et l'eau qui nous remplit avait-elle, avant d'entrer dans le vase, la forme du vase? Voilà une question que je laisserai toujours sans réponse, pauvre aveugle, qui n'ai que mes yeux pour voir mes yeux et, pour juger mon esprit, que mon esprit.

— L'aveuglement dont tu parles, remarqua Théomane, les dieux le subiraient aussi bien que les hommes. Les dieux eux-mêmes, — s'il ne fallait rejeter ta parole comme une impiété et un désespoir, — ne pourraient affirmer qu'ils savent la réalité des choses.

Psychodore secoua la tête en souriant :

— Euclide peut dire la vérité sur le cercle, parce que sa pensée a créé le cercle. Et il n'est pas assez naïf pour s'inquiéter de savoir s'il y a, en dehors de sa pensée, des cercles parfaits et des rayons égaux. Peut-être la pensée des dieux crée les choses comme la pensée d'Euclide invente les figures. Peut-être aussi je suis un dieu et j'ai créé mon univers. Mais, si tu regardes l'esprit des dieux comme une réceptivité qui connait un monde composé, en dehors d'eux, de je ne sais quelles réalités, alors ils sont aussi ignorants que l'homme qui, au lieu de projeter hardiment son univers, veut devenir, timide et servile, la science de je ne sais quel univers étranger. Alors tu crois qu'ils sont de grands miroirs, mais toi tu es un petit miroir. Et ce n'est pas d'être grande qui permettra à la glace de savoir si elle déforme les objets. Et même quel miroir étrange et actif il faut que tu sois déjà si tu sais que tu ne sais rien, si tu t'aperçois, en un sursaut, qu'une

seule chose est certaine, à savoir que l'image n'est pas l'objet.

Le philosophe se tut un instant. Puis il reprit doucement :

— Cependant la querelle de Théomane et d'Excycle agitait peut-être tout à l'heure d'autres pensées. Entendez donc, concernant l'unité, une parabole :

*
* *

Dans un de mes voyages ou dans un mes songes — qu'importe? — je vis un arbre grand et touffu à lui seul comme toute une forêt. Il était peuplé par une multitude innombrable d'hommes très petits. Ils avaient exactement notre forme, mais leur taille était celle de ces fourmis à tête rouge qui sont brutales et folles comme des soldats, qui font la guerre aux autres fourmis et qui ont des esclaves. Les occupations des êtres minuscules qui demeuraient sur l'arbre ressemblaient à celles des Grecs et à celles des Barbares. Les habitants d'une branche livraient des combats à ceux des autres branches. Ils contractaient des alliances comme, pour une expédition dangereuse et difficile, se réunissent deux bandes de brigands ou deux peuples. Ils consentaient des trêves ou écrivaient des traités de paix sur des débris de feuilles qu'ils déchiraient dès qu'ils se croyaient les plus forts. Vers le milieu de chaque branche une feuille s'étalait qu'on appelait agora. A des heures peut-être régulièrement fixées, on s'y réunissait pour parler, tantôt avec emphase tantôt parmi des cris

discords, de certains riens désignés sous le nom pompeux d'affaires publiques. Ces petits hommes se faisaient des procès, prononçaient des plaidoyers, portaient des jugements pour décider si la troisième nervure de la cinquième feuille du septième rameau de droite appartenait au propriétaire de la seconde nervure ou revenait à celui de la quatrième.

Parmi l'agitation de ces pauvres êtres, on remarquait l'allure grave de certains personnages. Ceux-ci portaient au menton quatre poils qu'ils appelaient barbe philosophique et leur bouche s'ouvrait volontiers pour injurier la folie des autres. Mais souvent ils n'étaient pas moins fous que les autres.

Quelques-uns des petits philosophes voyageaient de branche en branche ou, comme disait leur murmure, de patrie en patrie. L'un deux, pendant que je le regardais, descendit jusqu'au tronc. Il en fit le tour trois fois, à diverses hauteurs, s'étonnant et se réjouissant de ne plus trouver la multiplicité des branches. Cependant l'odeur des herbes mouillées montait jusqu'à lui et grisait son petit cerveau. Bientôt il se mit à chanter sur un rythme lent et religieux. Et voici ce que disait son hymne : « O Unité, ô Toi qui crées et qui supportes les branches et le multiple... O Unité, rien n'est plus profond que toi... »

Il remonta dans les pays habités. Et il allait clamant partout sa découverte; mais les autres fils des branches, occupés à se battre, à plaider, à juger, à négocier des débris de feuilles mortes, ne l'écoutaient point.

Or une bête, venue pendant la nuit, avait gratté au pied de l'arbre. Je vis que sur les racines vivaient aussi de petits hommes de la même espèce. J'en remarquai un qui avait la barbe philosophique. Il cherchait je ne sais quoi, dans une espérance qui tâtonne, qui doute et qui s'inquiète. Un hasard heureux ou une sage conduite le guida sur le tronc. Quand il l'eut bien reconnu, il redescendit précipitamment. Tout en protégeant, avec ses petites mains, ses petits yeux que blessait trop de clarté, il chantait, cet ignorant des branches, à peu près comme avait chanté l'ignorant des racines. « O Unité, disait son ode enthousiaste, ô Toi qui domines le multiple. Rien ne s'élève au-dessus de toi, Altitude. Rien, non, rien ne se dresse plus haut dans les cataractes éblouissantes de la lumière. »

XXV

La Taupe.

Plusieurs disciples parlaient avec animation. Ils se dirigèrent enfin vers Psychodore. Et Eubule dit :

— Maître, nous avons fait des efforts sincères pour comprendre ton attitude concernant les choses divines et les dernières profondeurs humaines. Mais toutes ces pensées qui sont par delà la physique, il nous semble que tantôt tu les méprises et les détestes comme des gênes pour l'action, et tantôt tu les aimes comme des biens rares et précieux.

— Si tu peux, appuya Excycle, explique-nous la contradiction qu'Eubule vient de mettre en lumière.

Mais Eubule protesta :

— Tu exagères et tu déformes ma pensée, ô malveillant : ce qui est une inquiétude d'amoureux, tu en fais une accusation d'ennemi. Même, Psychodore, je crois parfois, en une lueur d'éclair ou de songe, apercevoir l'unité de ta pensée concernant ces choses. Mais je ne parviens pas à la saisir assez fortement pour l'enfermer dans les mots étroits qui la rendraient sensible

à ceux-ci et qui me permettraient de conserver, bonheur amoindri peut-être mais durable, cette joie large et qui fuit.

— Entendez une parabole, dit Psychodore :

*
* *

Les taupes, aujourd'hui, sont aveugles. Si quelqu'un les examine superficiellement, il croira que jamais tête de taupe ne connut la lumière. Pourtant, en soulevant les poils serrés comme un tissu, on aperçoit, rapetissés, et sans regard, tristes tels des rois dépossédés, les yeux. Et l'on songe que cette tête n'est pas dénuée par le vouloir de la nature, mais par le crime lentement obstiné de l'habitude ancestrale.

Voici donc, ô mes fils, le rêve pythagoricien que je fis un jour de mélancolie, en regardant une de ces têtes appauvries.

Il y a une myriade d'années, je vivais au corps d'une taupe. Semblables en tout le reste aux taupes d'aujourd'hui, nous jouissions encore de la lumière. Beaucoup parmi nous allaient prêchant : « N'ouvrez jamais les yeux. L'œil n'est pas un organe, c'est un piège qui reçoit dans le travail les poussières et la douleur. » Le peuple écoutait cette sagesse lâche. Celles qui d'abord la repoussaient avec une indignation généreuse finissaient, après avoir souffert plusieurs fois dans leurs yeux, par se soumettre à la nécessité. Quelques-unes pourtant s'obstinaient, proclamaient avec mépris la folie de leur génération et gardaient courageusement les yeux ouverts

Hélas! la terre, qui blessait à chaque instant leurs prunelles pleureuses, les aveuglait plus vite que les autres.

Instruit par leur malheur, je m'étais fait une règle de conduite et je l'expliquais à quiconque voulait m'écouter. Mais on la blâmait d'être subtile, inégale et difficile à comprendre. Vous la trouverez facile, vous, mes fils, par toute la partie de votre esprit qui ne ressemble pas à l'esprit de la taupe.

Tandis que, à la recherche tâtonnante de la nourriture, je creusais mes galeries souterraines, je gardais fermés mes yeux inutiles et douloureux. Mais je donnais le moins de temps possible au travail fouisseur. Et tous mes loisirs je les occupais, remonté sur le sol, à boire, de mes regards épanouis, la joie et la lumière.

XXVI

Les Dimensions.

— La géométrie, affirma Excycle, est un système de certitudes qui s'impose aux dieux comme aux mortels. Je défie quiconque a une connaissance de l'espace de le concevoir autrement qu'avec ses trois dimensions.

— Même quand il s'agit de géométrie, remarqua Psychodore, je crois dangereux de se montrer dogmatique et intolérant. Mais écoutez, à ce sujet, un souvenir de voyage. Il renferme peut-être, pour celui qui sait entendre, une parabole :

*
* *

J'étais arrivé à une grande île, de l'autre côté de la vaste Asie. Les habitants, petits, de couleur jaune, au visage soucieux, aux yeux bridés et qui, descendant de la racine du nez vers les pommettes, ressembleraient, s'ils n'étaient trop étroits, aux ouvertures de certains masques tragiques, me parurent d'abord des êtres intermédiaires entre l'enfant et le singe. Quand je sus leur langue, je fus frappé de quelques-unes de leurs pensées et je connus ce

que j'aurais dû deviner, à savoir que leurs yeux, différents de nos yeux, ne voient pas tout ce que nous voyons, mais voient plusieurs choses que nous ne voyons pas.

Je restai dans leur pays, essayant de m'enrichir de l'univers de leurs yeux.

Je devins l'ami d'un vieux sage que suivaient un grand nombre de disciples. J'écoutais, me cachant dans cette foule attentive. Mais, lorsque le vieux sage avait assez parlé, il me cherchait du regard et il ordonnait :

— Parle à ton tour, ô Psychodore.

J'aurais voulu rester silencieux, tout occupé à classer avec un soin jaloux mes richesses nouvelles.

Mais lui :

— Tu es trop riche et trop juste pour recevoir sans donner. En échange de ma monnaie, verse-nous des drachmes et des mines de ton pays.

— Notre monnaie ne vaut pas mieux que la vôtre.

— Donne toujours. Afin que ceux-ci connaissent qu'elle est différente et égale. Donne afin qu'ils fassent un progrès vers la connaissance de la seule valeur universelle.

Et, si un disciple demandait :

— Quelle est la valeur universelle?

— C'est peut-être, répondait le vieux sage aux yeux bridés, le mépris de toutes les valeurs locales.

Un jour que nous étions dans sa maison, il tira de diverses cages dix ou douze petites

bêtes assez semblables à nos souris. Dès qu'elles furent libres, elles formèrent un cercle ridicule, chacune mettant le nez sous la queue de la précédente. Et voici que, dans cet ordre singulier, elles commencèrent à tourner une ronde folle et rapide.

Cependant que nous considérions l'effarant spectacle, le maître dit :

— Une de mes souris étant morte cette nuit, je vais vous montrer quelque chose.

Il ouvrit donc la tête de la morte. Derrière la portion intérieure de l'oreille, il nous fit remarquer deux minuscules conduits osseux qu'il appela, à cause de leur forme, les canaux demi-circulaires.

Puis il expliqua :

— C'est cette partie de l'animal qui connaît les dimensions de l'espace. L'homme — je vous le montrerai dès que je pourrai me procurer un cadavre de supplicié — a trois paires de ces canaux, et c'est pourquoi l'espace de l'homme a trois dimensions. La souris de notre pays n'en a que deux paires et elle manifeste, par sa façon de courir, que son espace est réduit à deux dimensions.

Il ajouta :

— Le poisson de forme allongée qu'on appelle lamproie a une seule paire de canaux demi-circulaires, et aussi son espace n'a qu'une dimension. Mais c'est un animal calme, et il ne manifeste pas ses opinions de façon aussi tumultueuse que nos souris.

Quelqu'un demanda :

— Si un enfant — car les dieux parfois se jouent à produire des monstres — naissait avec quatre paires de canaux demi-circulaires?..

— Il discernerait dans l'espace quatre dimensions, affirma sans hésiter le sage aux yeux bridés.

Puis il dit, et il semblait d'abord se parler à lui-même :

— Quel organe nous donne la connaissance du temps? Je ne sais. Mais il est pauvre chez nous comme chez les lamproies l'organe de l'espace. Chez les dieux inférieurs il est, sans doute, double ou triple; de sorte que leur chronologie ne s'allonge pas seulement comme notre chronologie gueuse et linéaire, mais elle s'étale en largeur, et elle s'élève, et elle s'enfonce comme notre géométrie. Quelques-uns d'entre eux sont lâchés dans l'abîme du temps comme nos oiseaux dans l'abîme de l'air : ils ouvrent, pour le parcourir ou pour y planer, de vastes ailes. Ah! les merveilleux voyages où ils se jouent. Sois jaloux, ô voyageur Psychodore! A travers ce qui est le passé pour notre ignorance et pour notre lourdeur, ils remontent, quand ils veulent, jusqu'à la naissance des mondes. Mais, s'ils désirent des spectacles tragiques, ils s'élancent vers les écroulements d'univers, futurs et cachés à notre immobilité. Parfois aussi leur vol traverse ces ruines pour atteindre les renaissances, si lointaines et indécises que notre pensée les nomme dans un vertige.

Mes lèvres souriaient pendant ce discours enthousiaste. Le sage aperçut mon sourire.

— Tu ne crois pas possibles les dieux que je dis? interrogea-t-il avec étonnement.

— J'ignore les limites du possible. Mais je te trouve hardi, parce que tu affirmes.

— C'est que, dit-il, je sais l'art d'affirmer une chose sans nier les autres choses. La sagesse, quand elle s'occupe de telles questions, est une femme audacieuse qui détruit les limites d'abord aperçues; et ensuite elle court partout, cherchant des bornes à arracher et des barrières à renverser. Crois-moi, ô Psychodore, le monde n'est pas plus petit que toi. Tous les êtres que tu peux imaginer existent, et tous ceux que peuvent imaginer ces êtres. Va aussi loin que tes forces dans ces cercles élargis. Ici toutes les hardiesses restent des timidités et toutes les prodigalités sont pauvres. Le monde est des myriades de fois plus riche que la pensée des dieux devant qui s'inclinent en tremblant les dieux que tu honores.

— Tu dis beaucoup, ô mon hôte généreux.

— Non, mais je dis peu, ou plutôt je ne dis rien. Puisque j'essaie, balbutiement d'impuissance, de terreur et d'amour, de dire tout.

XXVII

Les Fils de la centaure.

Eubule dit, sur un ton de plainte :

— Malgré mes efforts, je n'arrive pas à l'unité. Je sens germer et frémir en moi des idées nobles et qui veulent monter. Mais des idées lourdes et qui tombent, et qui m'entraînent presque derrière elles, sortent aussi de moi. C'est comme si je pensais non seulement avec ma tête, mais encore avec mon ventre.

— Frappe les pensées de ton ventre, ordonna Excycle, jusqu'à ce qu'elles meurent.

— Elles ne veulent point mourir. Et parfois il me semble que peu de chose suffirait à en faire des pensées de la tête. De sorte que j'hésite à les frapper, à les chasser au loin ou même à ne pas les aimer.

— Allège-les, dit Psychodore, et soutiens-les, afin qu'elles montent à la dignité des autres.

— Comment ferai-je?

— Ne te nourris que d'humanité et de désirs d'en haut. Ainsi tu n'auras rien de lourd à donner à tes filles.

— Il me semble que je te comprends presque. Cependant...

Mais Psychodore, étendant la main :

— Entendez une parabole :

*
* *

Une centaure veuve avait deux fils. On la voyait souvent couchée sur l'herbe, sa croupe étendue par terre, son buste relevé à demi et appuyé sur le coude. Elle allongeait ses pieds de derrière, mais troussait ceux de devant, recourbant l'un et pinçant de l'autre la terre comme un cheval qui va se redresser. Elle se penchait un peu sur le côté, pour donner son lait à ses petits. L'un, porté entre ses bras, s'abreuvait à ses seins de femme; l'autre traînait dans la prairie pendu à ses mamelles de cavale. C'était une centaure admirable par la jeunesse, par la force et par une double beauté. Elle avait la moitié du corps de ces fringantes juments de Thessalie qui n'ont point encore été domptées, et l'autre moitié de la plus belle femme du monde, sauf que ses oreilles étaient droites et pointues comme on les peint aux satyres. Tous ceux qui la voyaient la croyaient heureuse. Mais un chagrin déchirait son cœur.

Elle vint consulter l'oracle, disant :

— O Apollon-Loxias, l'un de mes fils, tu le sais, est pour moi une prairie où ne pousse que la joie. Mais l'autre est un champ de pierres et de douleurs. Il frappe son frère avec brutalité et ses dents qui percent mordent mes mamelles si je remue ou même si je frissonne au vent. Enseigne-moi comment je ferai cesser sa méchanceté et ma souffrance.

— Il te suffira, dit l'oracle, de le frapper de tes sabots pour le tuer.

— Hélas! lamenta la centaure, je l'aime, je l'aime autant que l'autre.

— Nourris-le aussi de ton lait humain.

— J'ai essayé. Il le refuse.

— Fais tarir tes mamelles animales.

— Par quel moyen?

— Ne mange plus, même lorsque personne ne te voit, que des nourritures humaines et dédaigne, comme s'il n'y avait pas une demi-cavale au-dessous de ton buste, les herbes crues de la prairie.

La centaure fit d'autres questions, mais le dieu ne répondit plus.

XXVIII

Le Peuple aveugle.

Eubule, sortant de longues réflexions, demanda :

— La vois-tu, dans toute son étonnante richesse, la fable que tu nous as contée hier?

Psychodore exprima un doute :

— Peut-être tu l'enrichis de quelque pauvreté à quoi je n'ai point pensé. Parle donc, afin que nous sachions.

Eubule, parmi des gestes enthousiastes que rendait étranges une marche soudain chancelante, s'écria — et sa voix sonnait comme la voix d'un homme qui a bu d'un vin trop fort :

— J'irai vers ma ville. Je dirai aux citoyens frémissants la parabole de la centaure et de ses fils. Ma patrie, ayant compris, deviendra noble et bonne; ce qui rendra nobles et bons ceux de ses enfants dont elle se plaint.

Or Psychodore secoua la tête :

— Je parle, dit-il, aux hommes que je rencontre ou qui viennent vers moi, parce qu'il arrive qu'un homme ait des oreilles. Mais une patrie, ô mon fils, n'a jamais d'oreilles, même droites et pointues. Et elle n'est point faite pour

entendre des paraboles, mais pour bafouer comme un fou celui qui essaie de lui en dire et, s'il tente de les expliquer, pour l'exiler ou le tuer.

Eubule s'arrêta, et il gémit :

— Je crois entendre Anaxagore, je crois entendre Socrate et tout un chœur de sages chanter que tu as raison. Et moi je m'attriste et je ne comprends point. Pourquoi les hommes traitent-ils en ennemis les meilleurs d'entre eux, ceux qui, écoutés, leurs apporteraient bonheur et justice? Pourquoi se privent-ils des paroles qui guériraient leurs maux? Pourquoi exilent-ils les orateurs de ces paroles dans les pays barbares ou jusqu'aux régions de la mort? Ce problème me semble désespérant non seulement pour l'être bienveillant qui ne se sentirait heureux que dans le bonheur de tous, mais aussi pour l'être moins ambitieux qui voudrait seulement comprendre. Que dirait ici un Euclide appliqué, non à connaître les propriétés des triangles et des cercles, mais à distinguer la nature des hommes?

Psychodore répondit :

— Entendez une parabole :



Dans ce pays, la lumière est plus douce qu'en Grèce même. Le climat en est si égal qu'on n'y a besoin ni de vêtements ni de maisons. Les baies sauvages y poussent abondantes et plus savoureuses que les mieux cultivés de nos fruits. Une plante orne d'elle-même le bord de tous les chemins, grosse dix fois comme notre blé

et qui porte, au lieu d'épis, des pains délicieux.

Mais les grands et les prêtres sont d'un naturel jaloux : les biens perdent tout prix pour eux, qui ne sont point privilèges et supériorités. Ils ont organisé la cité de façon à jouir seuls librement des avantages du pays. Ils défendent aux autres hommes de cueillir les pains et les fruits, et laissent pourrir une énorme quantité de nourriture. Ils distribuent aux pauvres des vivres insuffisants. Pour eux, ils ont l'art de se faire vomir et de manger aussitôt après. Ils sont d'ailleurs malheureux, toujours alourdis et douloureux d'indigestion, toujours inquiets à l'idée que, sans doute, dans quelque coin mal surveillé de l'immense pays, on leur vole un peu de ce qui, affirment-ils, est à eux.

Ils ont trouvé cependant, depuis quelques siècles, un moyen de se rassurer à demi :

Dès qu'un enfant du peuple vient au monde, on lui colle les paupières avec une pâte que savent faire les prêtres et certains serviteurs des riches appelés savants. Ainsi les grands, les prêtres et les savants jouissent seuls de la lumière. Souvent ils frappent les autres hommes qui, connaissant leur infériorité, courbent la tête. Mais les pauvres sont entre eux d'une effroyable brutalité.

L'or semble inutile en un tel pays. Il y est cependant très estimé. Quelquefois les mains tâtonnantes et fouilleuses d'un aveugle trouvent un trésor. Alors les magistrats s'assemblent. Ils examinent quelques-unes des circonstances qui ont précédé ou accompagné la découverte.

Ces circonstances paraissent futiles et indifférentes à quiconque n'a pas étudié leurs lois. Mais les magistrats y découvrent ce qu'ils appellent la justice et ils proclament que l'inventeur du trésor doit être mis à mort ou qu'il faut le faire monter à la classe des voyants. Alors, avec une eau dont les prêtres gardent le secret, on lui décolle les paupières.

Cependant les grands, les prêtres et les savants enseignent au peuple que le pays est épouvantable à voir et que, sans leur sage administration, la famine y serait un fléau continuel. Ils se désolent, à voix haute, d'être obligés de conserver leurs yeux pour conduire à travers les horreurs de la région leurs frères plus heureux. Le peuple chante avec eux leur dévouement et la douceur de vivre les yeux fermés sans avoir la peine de se conduire. D'ailleurs, la mort, affirme-t-on, ouvre les yeux des pauvres sur une contrée belle et aimable comme un baiser qui ne finirait point.

Les riches, les prêtres et les savants ont, parmi toutes leurs inquiétudes, une angoisse terrible. Quelquefois, en effet, un homme du peuple sent ses yeux s'ouvrir. Même l'accident arrive de deux façons. Tantôt, pendant tout un jour, un misérable échappe aux jalouses surveillances et, à travers ses paupières closes, il essaie de voir un même objet. Les paupières peu à peu semblent s'amincir transparentes et l'objet lentement devient distinct. A l'heure où le crépuscule incendie le ciel, l'objet patiemment observé prend enfin des lignes précises, et les yeux

s'ouvrent. L'homme, qui jouit soudain de l'ensemble des choses, s'agite dans un bonheur trop violent et pousse des cris émerveillés.

Quelquefois aussi un pauvre dit :

— Moi, j'accepte ma condition, puisque j'ai la force de la porter. Mais pourquoi les dieux chargent-ils ce fardeau trop lourd sur tant d'êtres faibles que j'entends gémir et tomber?

Si cette pitié est assez forte pour faire couler des larmes, voici que le miséricordieux sent ses paupières se soulever libres et il voit, en un tremblement où se mêlent l'amour et la désolation, les choses et les êtres s'agiter autour de lui.

Or, si les nouveaux voyants se taisent devant le peuple ou s'ils consentent à vanter la condition des aveugles, on les supporte. Souvent même on les fait entrer dans un collège de prêtres ou de savants.

Si l'un d'eux a l'imprudence de louer publiquement la lumière, on ferme sa bouche d'un bâillon et on le traîne en exil. Mais s'il pousse la haine de sa patrie et de l'organisation sociale jusqu'à vouloir expliquer par quel moyen les yeux peuvent s'ouvrir, alors les grands, les prêtres et les savants couvrent sa voix de leurs cris. Ils l'accusent de tromper le peuple et ils ont la consolation de voir la foule, d'un élan magnifiquement unanime, se jeter sur le menteur et le tuer.

XXIX

La Sagesse d'Héraklès.

Psychodore disait, au sujet des puissants, des mépris et des railleries. Excycle l'interrompit en ces termes :

— Pardonne si je parle avant que tu aies achevé ton discours. Mais des inconnus sont parmi nous, arrivés d'aujourd'hui, dont les oreilles et les langues ne sont peut-être pas sûres.

— Leurs oreilles ne dépendent pas de moi, ni leurs langues.

— Ce qui dépend de toi, c'est que leurs oreilles n'entendent point des paroles que leurs langues répéteraient pour ton malheur. La méfiance, ô Psychodore, fait partie de la sagesse.

— Je connais même des poltrons pour qui elle est la sagesse tout entière. Quant à moi, j'appelle sagesse celle qui rend la méfiance inutile. Car j'ai lu quelque part cette parabole :

*
* *

Le vaste Héraklès marchait dans la campagne et son fils Hyllos courait pour le suivre. Un ruisseau se rencontra, qu'Héraklès traversa d'une

enjambée. Puis, assis sur l'autre rive, il attendait et il regardait son fils en souriant. Sur ses lèvres et dans ses yeux il y avait une malice et en quelque sorte cette question : « Comment t'en tireras-tu? » Mais il y avait aussi une fierté et comme cette affirmation : « Certes, tu t'en tireras, étant fils d'Héraklès. »

Hyllos, s'aidant d'une pierre coupante, détacha d'un buisson une grosse branche. Puis il prit son élan et, appuyant l'extrémité de la branche sur le bord du ruisseau, il sauta, soulevé par son effort et par le bâton.

Or, sous son poids, la branche cassa. Un centaure qui était dans le voisinage accourut au bruit de sa chute.

L'enfant, tombé dans l'eau, ne s'effraya point et, sans étonnement, il nagea avec vigueur. Quand le centaure arriva, Hyllos, tout ruisselant, montait vers son père.

Sur l'autre rive, la tête baissée vers les deux morceaux de bois, le monstre reniflait. Il se redressa bientôt et dit :

— O père, il fallait enseigner à ton fils à regarder le dedans des êtres et des choses. Il aurait vu que ce bois est du sureau et que son intérieur sans fermeté contient une moelle molle et lâche. O père, que cet accident t'avertisse et que désormais tu apprennes à ton fils et, si je l'ose dire, à toi-même, la sagesse dont le nom familier est méfiance.

D'une voix qui retentissait comme un tonnerre et ensemble comme un rire, Héraklès répliqua :

— Si pour toi la sagesse s'appelle méfiance,

moi je la nomme force. L'enseignement que je me suis donné à moi-même et que je donne à mon fils, c'est de nous mettre au-dessus de la crainte. Je lui apprends à regarder le dedans, non point des choses et des autres hommes, mais de lui-même. Ce n'est pas sur les circonstances ni sur les êtres qu'il comptera; c'est sur lui seul, sur son énergie, sur son pouvoir de n'avoir jamais peur, sur son esprit qui ne s'étonne jamais et qui ne l'abandonne point même quand son corps fait une chute imprévue.

Le centaure hennit vers le soleil couchant. Et il dit, comme en une ivresse prophétique :

— O Héraklès, si fier de ta force, bientôt tu seras un crépuscule de flamme, de sang et de cris. Et tu mourras parce que tu auras eu confiance.

Mais Héraklès secouant la tête :

— As-tu donc vu, ô centaure, que le soleil d'hiver, caché lâchement derrière l'épaisseur des nuages, ait une journée plus longue que celui qui, hardi, vogue l'été dans le ciel comme un navire héroïque?...

Et il dit encore :

— Tu te trompes, ô demi-bête, quand tu dis que je mourrai parce que j'aurai eu confiance. Mais je mourrai et tu mourras parce que nous sommes mortels.

XXX

La Défaite des dieux.

— Les hommes et les dieux, proclamait Psychodore, sont également impuissants contre le sage.

— Les hommes, peut-être, consentit Théomane. Mais les dieux...

Et plusieurs secouaient la tête, disant en eux-mêmes que, par orgueil, le philosophe blasphémait.

— Entendez une parabole, dit Psychodore :

*
* *

Dans la campagne de Laconie, le vieux Pantlas habitait une maison isolée, presque croulante. Il était très pauvre. Il lui arrivait de rester deux ou trois jours sans aucune nourriture. Néanmoins nul jamais ne l'avait entendu se plaindre; mais les paroles qui sortaient de lui étaient calmes et joyeuses comme la lumière.

Or des soldats athéniens vinrent qui brûlèrent la masure de Pantlas et qui enlevèrent le vieillard parmi d'autres prisonniers.

Sur l'agora on les vendit pour être esclaves.

Ses compagnons gémissaient, criaient et s'agitaient. Lui restait immobile. Aux yeux ordinaires, il était comme une marchandise. Mais pour un sage il se dressait, tel un chef-d'œuvre de Phidias, drapé dans du silence, dans de la noblesse et dans de la liberté. Si mon maître Diogène avait passé par là, il n'eût pas eu besoin d'allumer sa lanterne pour se savoir en présence de ce spectacle rare, un homme.

Un paysan acheta Pantlas en échange de quelques oboles. Et il le frappa de son bâton, disant :

— Tâche de marcher aussi vite que mon âne, ô vieillard!

Le laconien regarda vers le ciel et il murmura :

— Je remercie les dieux, qui m'ont toujours protégé de tout mal et de toute servitude.

L'attique ricana :

— Je crois que j'ai acheté un fou. Ta maison est brûlée ; tu es esclave d'un maître qui, je te le promets, sera dur; tu viens de sentir le poids de ma main et de mon bâton. Comment oses-tu donc te prétendre exempt de tout mal et de toute servitude?

Le vieillard se taisait.

Mais son maître, s'irritant, le frappa de nouveau et cria :

— Je t'ordonne de répondre. Qu'est-ce que tu appelles mal ou servitude?

— J'appellerais mal et servitude, dit doucement Pantlas, si je me mettais en colère ou si je frappais quelqu'un.

Zeus, à ce moment, regardait vers Athènes. Il

fut étonné de cette force d'âme. Il appela Hermès et ordonna :

— Va délivrer cet homme. Mais fais-lui confesser, si tu peux, la puissance des dieux.

Hermès vint donc, qui enleva Pantlas dans les airs. Fier de sa force et de son vol, il se vanta :

— Les hommes sont impuissants contre toi. Mais les dieux, s'ils voulaient, te feraient du mal et te feraient confesser ton esclavage.

Pantlas déclara :

— On ne peut faire de mal qu'à soi-même et on n'obéit jamais qu'à des tyrans intérieurs.

— Cependant, gronda Hermès, je t'emporte vers le Tartare et vers de longues souffrances.

Le sage, ayant affaire à un dieu, lui fit l'honneur de plaisanter :

— Je te remercie de me porter quand tu pourrais me traîner.

Hermès, d'une chute d'aigle, se laissa tomber sur un sol rocheux et inégal. Il saisit le vieillard par les deux pieds, et il le traînait tout sanglant parmi les pierres.

— O impie — demanda-t-il d'un accent de triomphe rageur — faut-il encore quelque chose pour que tu t'avoues malheureux?

— Il faudrait autre chose en effet, dit Pantlas.

— Quoi donc? s'étonna Hermès.

— Il faudrait encore que je te supporte sans patience. Mais ceci, j'en suis certain, ne dépend d'aucun autre dieu que moi.

Hermès eut honte de ce qu'il faisait. Et, laissant Pantlas se relever comme il pourrait, il s'enfuit sans se retourner, la tête enfoncée entre

les épaules, semblable au méchant vaincu qui a commis un crime inutile.

*
* *

Excycle dit :

— Ton Hermès est un combattant peu obstiné et peu ingénieux. A sa place, j'aurais rendu fou mon ennemi.

— Il pouvait aussi le tuer, remarqua doucement Psychodore. Et c'étaient deux façons un peu plus honteuses de confesser la défaite des dieux.

XXXI

Le Choix de Phryné.

Eubule déclara :

— Cette doctrine des choses indifférentes est haute et escarpée comme la pensée d'un dieu. Mais en certains sentiments des hommes une beauté plus douce m'appelle et me charme. Que ma santé me devienne indifférente, ou la grâce de mon sourire, de mon visage et de mon corps, voilà qui paraît déjà rude et orgueilleuse attitude d'athlète plutôt qu'allure simple et naturelle d'homme qui marche. Mais, si tu veux aussi que je compte pour rien la vie de ceux que j'aime et leur affection ; si tu exiges, ô Psychodore, que je sois prêt à ne point pleurer le jour où tu cesserais de m'aimer ou le jour où tu cesserais de vivre : non, je ne me sens point cette force inhumaine. Et même mon cœur, rien qu'à t'entendre parler ainsi, déborde d'amertume.

— O mon fils, plusieurs entendent mal la doctrine dont tu parles. Et ils la répètent, comme à travers un masque tragique, en grossissant leur voix et en levant des poings fermés vers le ciel où nul orage ne s'amoncelle. Je t'aime, toi, et ton amour, et ta confiance. Et j'aime pardessus toutes les choses étrangères, — telles

ma santé, ma beauté extérieure et ma vie, — Athénatime. Pourtant je ne voudrais point avoir quand elle mourut, hurlé les cris d'une bête blessée ou fait quelque geste inharmonieux, indigne d'elle et de moi. Même au choc de la douleur, mes mains n'ont point mérité la raillerie du sage sur ceux qui croient la pelade remède contre le deuil et la mort. Si j'étais parti avant elle, je lui aurais dit, comme paroles dernières : « Ne l'oublie pas, ô bien-aimée, la douleur qu'on porte mal devient une honte. Mais la douleur de celle que j'aime restera vaillante et ne se roulera point sur le sol comme une colique lâche. » Ou plutôt je n'aurais dit ni ces paroles ni d'autres semblables, sachant qu'elles n'étaient pas nécessaires. Et Athénatime ne m'a pas fait ces recommandations injurieuses. Mais j'entendais dans son silence, je sentais dans l'étreinte de sa main, et au sourire de ses lèvres et de ses yeux je lisais la joie de les savoir inutiles.

La voix de Psychodore était émue mais restait vaillante.

— Socrate, continuait-elle, parce qu'il mourut avec fermeté, tu ne t'imagines pas qu'il aimait ses enfants moins que celui qui pleure : « Que vont devenir après moi mes enfants? » Il avait pour eux une affection égale et plus belle : il les aimait en homme; mais celui qui gémit les aime comme la chienne aime ses petits.

Un instant se tut la voix vaillante et émue. Puis elle reprit :

— Entendez une parabole :

*
* *

Praxitèle désirait Phryné éperdument. Celle-ci, en échange d'une nuit, exigea une statue. Le sculpteur, consentant, lui dit :

— Tu la choisiras toi-même.

Or Phryné hésita entre trop d'œuvres qui toutes lui semblaient belles. Et elle n'eut pas confiance en ses propres yeux. Mais elle inventa une ruse.

Tandis que le voluptueux tremblait et brûlait aux bras froids de la courtisane, un esclave, secrètement gagné par elle, vint, l'air désespéré, annoncer que l'atelier était en feu et que déjà beaucoup de statues...

Praxitèle ne le laissa pas achever. Oubliant celle qui était là, et le baiser acheté, et tout ce qui n'était point ses ouvrages les plus parfaits, il se lève, il court demi-nu, et il crie :

— Sauvons Eros et le Satyre. Pour le reste, je me consolerai.

En comparaison de ses deux chefs-d'œuvre, les autres statues, à l'heure du danger, devenaient indifférentes à Praxitèle comme, à l'heure de crise qui va pencher vers la victoire ou la défaite, est indifférente au général frémissant la mort de tel soldat obscur.

*
* *

Et Psychodore dit :

— O mes fils, quand la haine des hommes ou l'injustice des dieux met le feu à l'atelier qui est en chacun de nous, sauvons toujours Eros et le Satyre.

XXXII

La Musique.

— Depuis plusieurs jours, le soleil ne s'est montré. Les nuages pèsent sur nos têtes en entassement de voiles funèbres. La terre froide est triste ainsi qu'une veuve. Chacun de nous entend au fond de son cœur quelqu'un qui pleure. Mais, si nous te regardons, ô Psychodore, nous te voyons toujours les couleurs et les attitudes de la joie...

— O mes fils, entendez une parabole :

⁂

Un peintre très savant voulut faire le portrait de la joie. Il choisit pour modèle une jeune femme d'une beauté grave et sereine de qui tout le visage chantait comme le sourire penché d'une mère quand elle regarde son enfant.

Or ce peintre travaillait lentement, en une application heureuse; mais il avait soin, de peur que son modèle ne s'ennuyât, de faire jouer autour d'elle des airs flottants comme la lumière. Quand les musiciens se taisaient, il prononçait quelques-unes de ces paroles dont le vent caresse et réjouit.

Un jour, je ne sais pourquoi, les musiciens négligèrent de venir. Mais le peintre parlait tout en travaillant, et la jeune femme ne s'apercevait point de leur absence.

Quand le parleur ingénieux se leva pour partir, elle tourna les yeux de tous côtés et elle s'étonna :

— C'est étrange, il n'y avait point de musiciens.

— Ils n'ont pu venir. Demain, s'ils sont encore empêchés, j'en aurai d'autres.

— Mais — dit la femme, de plus en plus stupéfaite — ils ne nous ont point manqué.

Le peintre répliqua, en un mensonge aimable :

— N'es-tu pas toi-même la plus douce des musiques?

*
* *

— Qu'aurait dit le peintre, s'il n'avait menti? interrogea Excycle.

— Je ne répondrai pas à ta question. Sache seulement ceci : je n'ai pas besoin de la lumière du soleil et de la chanson que la terre chante quand le manteau magnifique l'enveloppe de chaleur et de caresse. Mais, en toi ou en moi, je trouve toujours assez de lumière et de musique.

XXXIII

Le Jardin et la Citadelle.

Eubule dit, devant plusieurs disciples :

— Maître, j'essaie parfois, suivant tes conseils, de m'enfermer au centre de moi-même. Hélas! j'y trouve bientôt la tristesse et l'ennui. Jadis, je me dispersais en jouissances nombreuses. Aucun de mes plaisirs n'était coupable. Pourtant ils m'enveloppaient de malheur et d'inquiétude; ils me rendaient semblable à une bête embarrassée dans un buisson fleuri et qui craint de ne pouvoir fuir si le chasseur survient.

Psychodore répondit :

— Entendez une parabole :

*
* *

Un homme avait bâti une citadelle imprenable et il y restait enfermé craintivement. Or jamais nul ennemi n'approcha des murs hautains, mais leur habitant mourut d'ennui.

Un autre homme vivait dans un jardin d'innocentes délices. Mais l'ennemi vint, qui le tua.

Un troisième, ayant vu ces choses, dressa au milieu de son jardin aimable une citadelle sûre.

Il jouissait et travaillait à l'ombre de ses arbres, à la chanson fraîche de son ruisseau. Si l'ennemi paraissait, il se retirait dans sa citadelle où il riait, invincible. Mais le jardin envahissait les murs mêmes de la forteresse. Ils se dressaient tout verdis de lierre, tout colorés de fleurs rustiques et de pensées vaillantes, tout vivants par les ailes des papillons, des oiseaux et des rêves. Ceux qui passaient dans la plaine prenaient de loin le refuge pour un arbre immense où siégeait le printemps. Et, aux heures de paix, celui qui vivait dans le jardin se demandait parfois :

— Ma citadelle est-elle faite de pierres ou de fleurs? Est-elle bâtie avec de la force ou avec du sourire?

XXXIV

La Corinthienne.

Un jeune homme vint pour écouter Psychodore. Il était pâle et défait. Il semblait épuisé par une longue route, par des privations et par des débauches.

— Fais-moi connaître ton nom, si tu veux, interrogea le philosophe, et pourquoi tu portes cet air triste, et quelle fatigue t'accable.

— Je m'appelle Cléobis et je viens de loin.

— Il arrive, sans doute, de Corinthe, dit le malicieux Excycle.

— C'est à Corinthe, en effet, que j'habitais. Le proverbe nie qu'il soit donné à tous d'aborder à son port. Le proverbe serait meilleur, s'il avertissait de fuir cette ville.

Cléobis ajouta :

— J'ai aimé une courtisane.

— Tu ignores ce que c'est qu'aimer, — dit Psychodore, qui haussa les épaules.

Mais le Corinthien lamenta :

— J'étais riche; je suis ruiné. J'avais la force d'un pentathle et l'orgueil d'un vainqueur; me voici faible, traînant et humilié comme l'athlète

vaincu dont le sang coule par des blessures nombreuses. Le peuple me proclamait éloquent et mes amis récitaient mes vers; je suis aujourd'hui incapable d'une pensée ingénieuse ou d'une phrase qui marche selon le rythme de beauté. C'est pourquoi je suis venu ici dans l'espoir vengeur d'entendre le noble Psychodore dire beaucoup de mal des femmes.

— Tu n'obtiendras pas de moi les paroles que tu souhaites. La femme est l'égale de l'homme. Mais tu n'as jamais vu de femme, pauvre habitant des déserts. Apprends-le, la femme et l'homme sont des êtres rares, et la lanterne de Diogène parcourut Corinthe sans en découvrir un, sans en découvrir une.

Le jeune homme éclata de rire.

— Ces philosophes, s'écria-t-il, sont admirables. Tu as raison, ô Psychodore, et Corinthe manque de femmes comme la mer manque d'eau.

— O naïf Cléobis, tu as voulu apaiser ta soif à l'eau de la mer et à ce que Corinthe appelle l'amour. Et tu t'étonnes d'être plus altéré qu'avant de boire...

D'une voix soudain grave, Psychodore reprit :

— Le sage n'accuse personne, puisqu'il n'y a plus de mal pour lui. Celui qui monte vers la sagesse n'accuse que lui-même, puisqu'il comprend qu'il est le seul auteur de ses maux. Tu me parais incapable du moindre commencement d'intelligence. Injurie donc le dehors, si tu veux. Mais ne pousse pas l'absurdité insolente jusqu'à injurier la femme : elle est trop au-

dessus de toi. Injurie, si tu y trouves quelque plaisir, la femelle.

— Quelle différence fais-tu?

— J'appelle homme et j'appelle femme des réalisations nobles que tu ne peux connaître. Mais je vous regarde tous deux aux lueurs de la lanterne de Diogène, et je refuse, ô Cléobis, de t'appeler homme, et je refuse d'appeler femme celle dont tu te plains. Je t'appellerai, s'il faut absolument te donner un nom, mâle ou priape. Et elle je la nomme femelle.

— Quel mal dirai-je de la femelle?

— Tu diras, si tu veux : « Le priape est une folie de prodigalité; la femelle, une folie d'avidité. Le priape, c'est du présent qui se dépense. La femelle, c'est de l'avenir qui dévore le présent; c'est du fumier qui pourrit ce qu'on lui offre, pour mieux nourrir la graine possible ».

O Cléobis, j'ai observé longtemps les mœurs des insectes. Car je regarde volontiers les animaux pour connaître, avec moins d'humiliation, ceux qui osent s'appeler hommes. Chez les insectes, la femelle est ordinairement plus forte que le mâle. N'en est-il pas de même chez les esclaves de l'instinct et de la ruse? Je serai donc peut-être, en vous disant des vérités de physicien, un philosophe qui conte une ou plusieurs paraboles.

Mais Psychodore, ayant, par hasard, regardé dans l'herbe, sourit.

— Aphrodite veut récompenser Cléobis des nombreux sacrifices qu'il lui a offerts. Elle va

nous montrer, je crois, une des paraboles que je voulais dire.

Appliquez-vous, mes amis, à regarder attentivement, patiemment et discrètement :



Voyez cet insecte tout entier d'un vert tendre, dont le ventre toutefois se rapproche du blanc. Son corps s'allonge, d'une beauté qui semble noble. La plupart des insectes ont cette laideur et cette gêne, que leur tête se joint au thorax immédiatement. Mais celui-ci, admirez son cou gracieux et qui se manifeste flexible dans toutes les directions.

La bête fine se tient debout, tel un homme, et elle porte en avant, plus haut que les deux longues aigrettes qui s'agitent sur sa tête, deux pattes repliées qui se joignent presque.



— C'est une mante, dit Eubule.

Psychodore continua :



A cause de ce geste pieux et solennel qui semble promettre des paroles venues de plus haut que la tête, les Grecs l'appellent, en effet, mante, c'est-à-dire Celle-Qui-Prophétise. Et je sais un peuple barbare qui la nomme Celle-Qui-Prie-Parmi-les-Herbes.

Nos enfants la menacent en lui disant : « Prophétise, ô Prophétesse ». Mais les enfants du

pays barbare lui disent avec des menaces : « Prie les dieux pour nous ».

Or les enfants se trompent ici comme là, et le peuple avec eux. L'attitude qu'ils remarquent n'est pas de prière ou de prophétie. Elle est de méfiance et de guerre. Observez mieux la partie repliée des pattes : c'est une puissante faux dentelée, toute prête à s'ouvrir d'une détente brusque et à frapper.

Maintenant voyez, à un demi-pas derrière cette grande mante, cette petite mante. La grande est la femelle, la petite est le mâle. Il approche tout enivré d'Aphrodite. Regardez bien ce qui va se passer.



Psychodore se tut. Les disciples observèrent en silence, immobiles et émus, à l'affût d'un secret de la nature :



Le mâle avançait lentement vers la femelle qui attendait. Quand il fut à une distance heureuse, d'un bond il se jeta sur elle et la pénétra. Elle regarda en arrière, examina une seconde l'assaillant; puis un coup brusque de la petite faux dentelée lui trancha la tête. Le mâle se calait, se déployait, faisait l'amour comme s'il était encore un être complet.



— C'est singulier, dit Cléobis.

— Est-ce que, toi, tu avais besoin de ta tête? interrogea Psychodore.

*
* *

Cependant la femelle, ayant dévoré la tête, se retournait à demi et mangeait à même le mâle. Lui, continuait son office sans se déconcerter, jusqu'à ce qu'enfin, le ventre étant attaqué, ce qu'il restait de l'amoureux se détacha, tomba.

*
* *

Cléobis saisit une pierre. Il voulait écraser la femelle qui, sereine, continuait le repas nuptial. Psychodore arrêta sa main.

— Épargne-toi, dit-il, l'ombre et le symbole d'un geste inutile. Il faut tuer en soi la folie et non frapper au dehors une occasion de folie. Car tout est occasion pour le fou.

Puis Psychodore et ses disciples marchèrent lentement sur la route qui se tordait comme un fleuve de poussière et de soleil. Des rochers la bordaient à droite, et à gauche des herbes blanches de sécheresse. Des sauterelles s'élançaient nombreuses sous les pas des marcheurs. Elles ouvraient les ailes grises qui font confondre leur repos avec celui des rocs, de la poussière et des plantes desséchées et elles montraient, sous leur costume prudent, la beauté soudaine d'ailes de soie bleue ou d'ailes de soie rouge. Elles fuyaient au hasard. Plusieurs se réfugiaient bondissantes dans la barbe de Psychodore qui leur semblait une touffe d'herbes brûlées.

Cléobis, les yeux de l'esprit en arrière, dirigeait des injures vers la mante du chemin et vers la courtisane de Corinthe. Il plaignait le mâle dévoré et il admirait la persistance héroïque de son amour.

Cependant Psychodore exposait :



Ce que vous avez vu n'est pas un cas singulier. Beaucoup d'insectes ont des mœurs analogues. Les araignées, par exemple, dévorent volontiers leur mâle. Certainement, vous connaissez de vue l'espèce que les physiciens appellent épeire. Des pattes laidement velues supportent un large corps rougeâtre; mais le dos s'orne d'une croix blanche renversée qui me semble jolie.

Parmi les araignées de cette espèce, il y en a de grosses, et ce sont les femelles; il y en a de beaucoup plus petites, qui sont les mâles. Mâles et femelles accrochent leurs toiles aux buissons et vivent longtemps sans se connaître. Une heure vient où l'instinct parle à l'inepte Cléobis, comme l'éperon parle au cheval. Cléobis s'inquiète et la succulence des moucherons ne suffit plus aux besoins de son cœur. Il part. Il abandonne la demeure qu'il a construite. La reverra-t-il, la chère tente qui est tout ensemble l'abri et la pourvoyeuse? L'amante dont il va chercher les faveurs est une ogresse. Plus prévoyant que le nôtre, ce Cléobis se prépare une retraite. De la toile de la femelle à une branche

voisine, il tend un fil, pont qui peut-être permettra le retour. Il arrive, l'air effaré.

La bien-aimée l'attendait. Elle espérait ses caresses d'abord, sa chair ensuite. Ménagère peu nourrie et partagée entre des soins multiples, elle ne donnait pas toute sa pensée à la bagatelle. Elle attendait cette visite, mais elle guettait aussi la proie ordinaire, celle qui n'est que nourriture. Et elle sait qu'il faut bondir sur les occasions, si promptes parfois à déchirer la toile et à s'enfuir. La toile a tressailli, annonçant une présence. La grosse épeire s'élance gloutonnement, pique, enlace, dévore. Au milieu du repas, elle voit ce qu'elle a fait et elle regrette de n'avoir pas tiré de la circonstance tout ce que la circonstance contenait.

Elle se console. Car un second mâle se présente. Reconnu, celui-ci. La femelle monstrueusement plus forte et plus grosse, fuit devant le petit visiteur, se laisse glisser coquette le long d'un fil. O le charme de ces premiers jeux : souviens-toi, Cléobis. Le mâle, la poursuivant, descend derrière elle ; elle remonte, et il remonte. Enfin, elle se laisse atteindre. Les deux amoureux se tâtent, se palpent. Souris, Cléobis, à la joie de ces préludes. Mais ils ne sauraient te suffire. Aphrodite t'ordonne d'achever le sacrifice. Tu obéis. Pariade rapide, inquiète. Le mâle reste aux aguets, prêt à fuir au moindre mouvement de l'ennemie. L'ennemie, plus calme, savoure la volupté. Satisfaite, elle se retourne, bondissante, et dévore l'amant sur le lieu même des amours.

Il arrive pourtant que le mâle réussit à fuir. Vite comme la foudre le long d'un arbre, il glisse le long de son fil, disparaît. Mais il reviendra et, avant ou après la nouvelle caresse, il sera une proie exquise.



Excycle avait aux lèvres un sourire cruel. Plusieurs sentaient autour d'eux une atmosphère de folie et d'orage, une horreur comme religieuse Tous marchaient en silence.

Mais bientôt Psychodore dit d'autres insectes et leurs habitudes conjugales :



L'araignée argyronète construit sa demeure au fond des eaux. Là encore la femelle croque volontiers le mâle. Mais le mâle ingénieux bâtit sa maison contre le logis de celle qu'il désire. Il guette le moment propice, crève le mur mitoyen, entre avec une brusquerie souvent victorieuse. Avant que la femelle soit revenue de sa surprise, le mâle, rapide et âpre, a cueilli sa joie, s'est enfui.



Psychodore achevait à peine ce dernier récit, quand il s'écria :

— Décidément, Aphrodite nous favorise aujourd'hui.

Il fit observer à ses disciples la pariade d'une sauterelle, celle que les classificateurs devaient appeler plus tard analote :

*
* *

Le petit mâle était renversé sur le dos. L'énorme femelle, le couvrant, recevait sa caresse. Elle immobilisait, prévoyante, le haut de son corps, pour qu'il ne réussisse pas à fuir tout à l'heure. La caresse finie, elle le maintenait de ses griffes. Or un autre mâle s'offrait, qu'elle acceptait sans retard. Et, pendant le second baiser, elle rongeait, à petites bouchées joyeuses, le premier amant.

*
* *

— Cette fois, dit Cléobis, je la reconnais.

Il demanda :

— Les physiciens ont-ils donné un nom à cette espèce de sauterelle?

— Je ne crois pas, déclara Psychodore.

— Tant mieux, conclut Cléobis dans un rire âcre, car désormais je l'appellerai *la Corinthienne.*

XXXV

Les deux Frères.

— Aristote, dit Excycle, avait raison qui, pour composer le bonheur, associait la vertu et la volupté.

Mais Psychodore :

— Qui donc m'a conté cette parabole?

*
* *

Deux frères marchaient dans la direction d'une haute montagne. Atteignant le sommet vers la fin de la nuit, ils voulaient voir, avant la gloire du soleil qui monte, l'aube, sourire de pâleur, entrebâiller les ténèbres.

L'aîné avait vingt ans. Ses paroles étaient, comme la lumière, simples, joyeuses et graves. Sa marche était égale et jamais lasse; mais son frère parfois le gourmandait pour sa lenteur.

Le cadet avait dix-huit ans. Il criait à pleine voix quelques mots d'une chanson, puis fredonnait quelques rythmes d'une ode. Souvent, il courait, il sautait, il dansait. A d'autres instants, ses pas s'attardaient traînants, ou bien il demandait qu'on s'arrêtât et qu'on s'assît sur l'herbe.

Ainsi ils allaient traversant le plat pays, et ils arrivèrent le soir au pied de la montagne.

L'aîné prit dans sa besace un morceau de pain et il but de l'eau à une source qui était là. Puis il se coucha dans son manteau et dormit,

Le second ne s'était point embarrassé d'une besace. Il refusa les provisions que son frère lui offrait.

— J'irai, dit-il, à l'hôtellerie que tu aperçois là-bas. J'y mangerai à mon aise. Je dormirai quelques heures. Et je serai auprès de toi, homme de lenteur, bien avant que tu t'éveilles.

Or, comme il mangeait dans la grande salle de l'hôtellerie, des bruits d'instruments vinrent d'une autre partie de la maison. Il courut voir ce que c'était. Des éphèbes et des courtisanes commençaient à danser, à rire, à boire et à chanter. Il resta avec eux, fit comme eux, et voici qu'il s'enivra. Le milieu de la nuit était passé quand il fallut le porter sur un lit.

Son frère, s'étant éveillé, vint à l'hôtellerie, et il l'appela. Mais l'autre, ouvrant des yeux stupides, gémissait :

— Je suis malade. Laisse-moi dormir.

C'est pourquoi l'aîné monta seul sur la montagne. Seul il vit la beauté douce de l'aurore, la beauté terrible d'Hélios luttant en bas contre le serpent de brume, la beauté splendide et pacifiée du soleil enfin maître des espaces. Il vit aussi une vaste étendue de pays, jolie comme une enfance et une promesse dans les lueurs du prime matin qui tremble et qui hésite, noble comme une vie de certitude et de courage dans

le ruissellement et le vertige heureux de la lumière.

Il redescendit avec des yeux joyeux et riches. Il sentait en lui se lever et s'élargir l'aube philosophique. Il sentait que le soleil de sagesse monterait bientôt triomphal et illuminerait le paysage immense et calme de son âme.

Quand il fut de retour à l'hôtellerie, son frère, la tête appuyée sur les deux mains, les yeux appesantis, la bouche nerveuse et tordue, se plaignait de douleurs par tout le corps. L'aîné dit doucement :

— Repose-toi, mon frère. Je resterai assis auprès de toi. Et demain nous monterons ensemble vers un spectacle dont on ne se rassasie point.

L'autre ricana :

— Je suis plus philosophe que toi. Je sais me contenter des spectacles qui ne coûtent nul effort.

Il ajouta :

— Je veux revenir chez nous.

L'aîné lui donna donc le bras, soutenant les hésitations molles de sa marche. Mais il se détournait pour ne point voir son visage et son accablement presque tombant. Et il s'enfermait en des pensées et en des souvenirs. Car il s'efforçait de ne point entendre le débauché qui gémissait, qui affirmait : « Moi aussi, j'ai ma philosophie », qui lamentait la condition des hommes et qui louait les plaisirs du ventre comme la seule consolation des malheureux mortels.

XXXVI

La Lyre d'Orphée.

— Aristippe employait souvent les mêmes mots que son maître Socrate.

— Oui, mais il faisait payer ses paroles. Oui, mais, si le tyran ne l'entendait point parce qu'il parlait debout, lui se jetait à genoux comme devant un dieu. Oui, mais, quand la tempête secouait son vaisseau, il pâlissait de terreur. Aristippe dit les mots de Socrate, et cependant je ris comme si je voyais Thersite se traîner écrasé par les armes d'Achille. Quand les maximes ne sont pas harmonieuses à la vie, le philosophe mérite d'être moqué comme le musicien quand la voix n'est pas d'accord avec la lyre. Etalées sur une conduite honteuse, les belles sentences ressemblent aux armes éclatantes sur le lâche qui fuit : elles rendent éclatante la honte. Ou peut-être tu crois, Excycle, que la victoire appartient à la beauté des armes, non au courage du combattant; et que l'art est dans l'outil, non dans la main de l'ouvrier. Denys acheta à grand prix les tablettes qui avaient servi au poète Eschyle et il y écrivit à son tour. Sans doute Excycle l'approuve et il admire les

vers du tyran syracusain autant que le *Prométhée délivré.*

Comme Psychodore se taisait, Excycle dit en riant :

— Tu ne trouves pas de parabole sur ce sujet?

— Une parabole? reprit le vieux philosophe. C'est toi, mon Excycle, qui la diras. Mais peut-être tu ne l'entendras point... Veux-tu nous conter ce que tu sais touchant la lyre d'Orphée?

— Je sais la fable que personne n'ignore.

— Dis-la, et nous t'aimerons.

*
* *

— Quand les femmes de Thrace eurent déchiré le chanteur qui, par fidélité à une morte, méprisait les vivantes, on prétend que sa tête, jetée dans l'Hèbre, flotta en faisant entendre des harmonies de deuil et de gloire. La lyre surnageait aussi et, touchée par la main subtile des vents, elle accompagnait la merveilleuse thrénodie. Elles descendirent ainsi à l'embouchure du fleuve et traversèrent la mer jusqu'à l'île de Lesbos. Les habitants de Méthymne enfermèrent la tête dans un sépulcre, à l'endroit où est bâti maintenant le temple de Dionysos. Mais ils suspendirent la lyre dans le temple d'Apollon.

*
* *

Voilà, du moins, conclut Excycle, ce qu'on m'a conté dans mon enfance et ce que les nourrices répètent encore à tous les enfants.

— N'as-tu rien appris de plus au sujet de la lyre, ou crois-tu qu'elle dort toujours dans le temple d'Apollon?



— Elle n'y est plus. Et voici comment, d'après le conte populaire, elle en disparut. Le fils de Pittacos, ayant entendu dire qu'elle jouait seule et qu'elle avait charmé les arbres et les rochers, la désira avec l'ardeur que d'autres mettent à désirer une courtisane. Il donna plusieurs talents d'argent à un employé du temple qui, une nuit, la lui remit en secret. Il s'enfuit, heureux et tremblant comme celui qui enlève une belle esclave : il songe à la douceur prochaine du baiser, mais il craint d'être découvert par le maître et d'être traîné devant les juges. Dès que le voleur se crut assez loin, il défit de l'enveloppe où il le tenait caché le trésor mélodieux et, dans une attente émerveillée, il toucha du doigt les cordes. Mais ce qui bondit de l'instrument indigné, c'est un charivari tel que les chiens accoururent et déchirèrent l'impudent.



Le jeune homme se tut. Psychodore n'ajouta nul commentaire. Et Excycle fut quelque temps à comprendre pourquoi les autres disciples le regardaient avec des sourires de malice.

XXXVII

Le Jardinier.

Psychodore s'arrêta et les disciples avec lui. Alors se tournant vers Eubule, il l'interrogea par ces paroles :

— Qu'y a-t-il sur toi; ô mon fils? Depuis plusieurs jours, tu traînes, fardeau mal défini, capricieux et qui accroche les obstacles du chemin, je ne sais quelle langueur. Et, en ce moment, ton visage est pâle.

Or la pâleur d'Eubule rougit comme une jeune fille et, d'une voix qu'il voulait vaillante, le disciple répondit :

— Je n'ai rien, maître, que d'insignifiantes misères physiques. De la souffrance banale, et qui ne vaut point qu'on parle d'elle.

Le vieux philosophe sourit. Et il dit, d'un accent qui caresse :

— Tu m'en parleras cependant, non point comme à un sage et à un maître, mais comme à un père qui t'aime.

Il y avait sur Eubule, pendant qu'il répondait, la palpitation d'une lumière de joie, la palpitation d'une ombre de honte.

— Ecoute donc, disait-il, ô tyran puissant sur mon cœur. Depuis cinq jours, une douleur

s'agite, comme une bête ou comme une armée, sur la moitié de mon visage. Des griffes tremblent et s'enfoncent autour de mon œil gauche et des dents nombreuses rongent ma tempe, rongent mon oreille, rongent le bord de mes mâchoires.

— Comment as-tu accueilli cette visiteuse?

— Virilement, je crois, puisque je n'en parlais à personne.

— Je te félicite de ta pudeur... Mais que te disais-tu à toi-même et que disais-tu à ta souffrance?

— Je lui ai déclaré d'abord : « Tu n'es pas un mal. » Et d'abord je me suis déclaré : « Elle n'est pas un mal ».

— Pourquoi dis-tu : d'abord?

— Ensuite j'ai douté, avoua Eubule qui eut, dans un visage soudain plus rose, un sourire soudain plus pâle.

— Explique-nous ton doute.

— J'ai dit souvent à la bête méchante : « Je ne te reproche point de ronger ma chair. Mais je trouve injuste que tu ronges mon esprit. » Car, maître, et ceci me semble un mal, je ne peux plus penser, je ne peux plus lire. Parfois même — comment ne m'irriterais-je point contre elle? — tu parles, ô Psychodore, et la douleur s'oppose à ce que j'écoute et à ce que je comprenne.

— O mon fils, ta douleur est donc une femme jalouse et qui veut que tu lui appartiennes tout entier? Remercie-la de t'embrasser d'un si fervent amour et cède à ses exigences.

— Tu te moques, sans doute. Car il me semble que tu conseilles une lâcheté.

— Qu'importe, mon fils, à quoi tu penses, pourvu que reste noble et personnel le rythme de ta pensée? Nous ne sommes pas de ces pauvres fous qui, ayant un but extérieur à eux-mêmes, risquent de rencontrer, au dehors ou au dedans, des obstacles. L'autre jour, tu t'en souviens, une troupe de marchands semblait faire le même chemin que nous. Parfois ils adressaient comme nous à la campagne ou à leur âme des paroles rieuses. Mais une montagne a barré la route commune. Alors ils maudirent la montagne, ils réclamèrent fiévreusement aux gens du pays la voie vers un défilé et ils s'agitèrent, fourmis dont on a bouché le trou. Nous cependant nous marchions devant nous; nous montions, parmi la lumière accrue, dans de la beauté nouvelle. Ainsi fait le sage. Il dit toujours à l'imprévu : « Salut, toi qui te crois peut-être l'obstacle, toi en qui je reconnais mon chemin et ma joyeuse nécessité. »

— Tu conseilles donc que je pense à ma douleur?

— Oui. Mais je veux que ce soit toujours toi qui penses et que, caressant un objet clair ou sombre, ta lumière reste toujours vive et dansante. Occupe-toi de ta douleur, mon Eubule, cause avec elle comme avec l'étrangère dont la visite se prolonge. Interroge-la pour apprendre ce qu'elle sait. Interroge-la aussi, — entends-tu, mon fils? — pour te distraire d'elle.

— Voici que tu me deviens obscur.

— J'aime les torches dont la flamme rit dans l'ironie de la fumée et du vent. Regardez bien, mes fils, car j'allume une parabole :



Philopardès fut jardinier comme Sophocle fut poète. Des fleurs qui étonnaient le premier regard, nouvelles et étranges comme des folies, mais qui bientôt retenaient l'œil et l'esprit satisfaits, belles et harmonieuses comme des nécessités qui se dévoilent, faisaient à sa maison une ceinture multicolore où jouaient — tels deux enfants tantôt courent, tantôt s'attardent charmés — l'ombre et le soleil. Mais plus que ses fleurs, plus que la fraîcheur de l'ombre remuée et de l'eau qui coule, plus que la fécondité du soleil père des fleurs, des fruits, des nuages, des sources et des ombres, Philopardès aimait sa fille, d'un amour de père et d'un amour de veuf.

Or cette enfant mourut. Et le père orphelin fut semblable à un fou. Il s'enfermait au silence ténébreux de sa demeure. Ou bien, sans distinguer le jour de la nuit, il restait sur la tombe, immobile comme l'arbre desséché qui ne sent plus les vents. D'un geste il refusait les nourritures qu'on lui offrait. Et il ne s'inquiétait point de la langueur, de l'agonie, de la mort de son jardin.

Ses amis disaient :

— Il est perdu : il ne regarde plus les fleurs.

Mais l'un deux saisit Philopardès par le bras et lui adressa des reproches véhéments.

— Pourquoi, demanda-t-il, la tombe de ta fille ressemble-t-elle à toutes les tombes? Comment n'as-tu point honte de sa pauvreté banale?... Si j'étais Philopardès, ah! quelles merveilleuses parures vivantes broderaient la robe de terre de la morte que j'aimerais.

Philopardès entendit ces paroles avec ses oreilles et avec son cœur. Il commença de planter et de semer sur le tombeau. Lui qui jusque-là se taisait farouchement, bientôt il pleura et il gémit. Et il prit de la nourriture pour avoir la force de soigner les fleurs de la morte.

Parce que le jardinier était resté jardinier dans sa douleur, Philopardès fut sauvé. Il vécut de longues années, faisant fleurir sur la terre et dans son âme des mélancolies aux nobles tiges, aux formes parfaites, aux couleurs douces...

Si donc tu es jardinier, que les tombes que tu portes en toi deviennent des jardins.



Psychodore ayant cessé de parler, Eubule s'assit à l'écart. Il tira des tablettes de son sein et commença à écrire. Tout le temps que dura sa souffrance, il composa chaque jour un dialogue où un sage conversait avec la douleur. Il lisait au maître ce qu'il venait d'écrire. Psychodore, approuvait certaines paroles, deman-

dait que d'autres fussent corrigées. Ainsi Eubule, qui se croyait tout entier à sa douleur, appartenait en réalité à l'harmonie de sa pensée, au choix des mots que son hésitation faisait miroiter et sourire dans la lumière, au rythme des phrases qui tombent comme des soldats blessés, se redressent tels des orgueils vainqueurs, ou comme des canéphores marchent souples et graves. Il était l'artiste qui modèle l'argile : ses yeux regardent la terre travaillée par ses mains, mais, aiguisés qu'ils sont de désir ou de bonheur, ils voient moins la matière vile que la forme belle ; moins ce que la nature donne à tous que ce que l'ouvrier va en faire ou vient d'en faire.

XXXVIII

Les orties.

— Ordinairement, dit Excycle, je sens en moi une méchanceté joyeuse, plus joyeuse peut-être et plus jeune que méchante : mon cœur, mes lèvres et mes yeux sourient si ma parole pique comme l'ortie ou si, comme la ronce, elle accroche par de nombreuses épines et, dans l'imprévu de ses entrelacs, embarrasse. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, ma pensée, qui me semble pourtant plus forte et plus riche que jamais, n'a point de méchanceté, point de piquants, nul désir de tourmenter ou de faire tomber.

— C'est peut-être, dit Psychodore, que ta pensée est en fleurs.

Il ajouta :

— Entendez une parabole :

*
* *

Un père et son fils se promenaient dans la campagne. Ils portaient le manteau court et leurs pieds et leurs jambes étaient nus.

Il y eut un endroit où ils quittèrent le chemin torride pour marcher dans la fraîcheur des

herbes. Mais bientôt s'opposa devant eux un passage hérissé d'orties. Or le père marchait en avant, et il ne paraissait point remarquer les hostilités sournoises qui l'attendaient. Le fils l'avertit :

— Prends garde, père; ce sont des orties.

Mais le père, sans se retourner ni répondre, continuait sa marche. Et il allait du même pas que tout à l'heure.

Le fils toucha timidement une plante. Il la toucha du bout du doigt, puis du creux de la main, ensuite du revers. Et il s'étonnait de n'éprouver aucune douleur.

Enfin il entra lui aussi parmi cette paix effarante. Il courut à son père. Et, quand il l'eut atteint :

— Ces orties, il y a peu de jours, couvrirent mes jambes de boutons soudains et de piqûres. Aujourd'hui elles ondulent sous le vent en sourires innocents et nous les traversons sans subir nulle offense. Si tu le peux, mon père, explique-moi ce mystère.

— Ne vois-tu pas, mon fils, qu'aujourd'hui elles sont en fleurs? Toutes frémissantes de joie et d'amour généreux, elles oublient de haïr. Elles se dressent, belles et heureuses, pour donner des parfums de miel, et elles songent aux graines dont elles ensemenceront l'avenir, jardin sans bornes. Elles n'ont aujourd'hui nulle jalousie à apaiser par des gestes hargneux ou par de la douleur qu'elles créent.

XXXIX

La Statue brisée.

— Pourquoi n'écris-tu pas tes pensées?

— C'est peut-être pour être plus sûr de continuer à penser.

— Que signifient ces paroles?

Mais, au lieu de répondre, Psychodore se demandait :

— Où donc ai-je lu cette parabole?



Un élève de Phidias avait fait une statue d'Aphrodite que le maître trouva digne de louange. A partir de ce jour le jeune homme cessa d'étudier, et il passait son temps à regarder son œuvre et à la vanter.

Quand son maître lui disait :

— Travaille, ô mon fils...

— Je ne sais, répondait l'élève, de quoi les autres sont capables. Pour moi, quand j'examine mon Aphrodite, je ne lui trouve nul défaut, et je ne me sens pas en état de faire mieux. Or pourquoi consentirais-je à faire moins bien ou même aussi bien?

Phidias ne répondait point.

Mais, un matin, comme le jeune sculpteur

venait, selon sa coutume, faire le sacrifice de son temps à la déesse, ou plutôt à sa propre vanité, il trouva que son chef-d'œuvre était brisé.

— Quel jaloux, s'écria-t-il, a commis un tel crime contre moi? Quel impie a insulté ainsi une grande déesse? Quel barbare a eu le courage de détruire une beauté aussi parfaite? O Aphrodite, toi qui le connais, frappe-le dans ses yeux, plus coupables encore que ses mains; et, puisqu'il est déjà aveugle comme une bête, rends-le aveugle comme un aveugle.

Phidias dit doucement :

— Tu as prononcé des imprécations contre ton maître. Heureusement les seuls dieux auxquels je crois sont ceux qui sortent de mes mains, et ces fils majestueux mais immobiles respecteront leur père.

— Que dis-tu? balbutia le jeune homme étranglé par l'étonnement. Ce serait toi?...

— Je veux que tu fasses mieux que tu n'as fait. Reprends ton ciseau, mon fils, et surpasse-toi. Se surpasser est la loi de l'homme. Mais, si aujourd'hui ne peut surpasser hier, que du moins il le renouvelle librement.

— Faut-il donc détruire ce qui a été fait de beau? ricana l'élève. Et m'ordonnes-tu d'aller briser ton Zeus ou ton Athéné?

— Ton geste serait inutile. Car j'ai brisé ces œuvres dans mon esprit; je veux dire que je les ai oubliées afin de pouvoir en faire de nouvelles avec une intelligence aussi libre que mes mains.

Phidias continua :

—

— Tu ne travailles pas en tenant dans tes mains une statue déjà faite. Or l'esprit du sculpteur est semblable à sa main : il ne peut à la fois caresser hier et travailler aujourd'hui ; mais beaucoup de sculpteurs ne savent point ces choses.

XL

La Peste.

— Certes, dit Eubule, il y a quelque chose d'enfantin à aimer la gloire pour elle-même; mais, parfois, la gloire peut être utile à autrui. Tes paroles, par exemple, si elles se répandaient et si elles duraient, ne sens-tu pas, ô Psychodore, qu'elles feraient du bien aux hommes d'aujourd'hui et à ceux qui viendront pendant les siècles¿

— Le blé que produisit le pauvre et le fer qu'il arracha à la terre sont volés par les puissants. Le métal que le mineur rêvait transformé en charrue, ils en forgent des armes; et la pacifique nourriture, ils s'en servent pour fortifier le soldat cruel. Les paroles aussi sont volées par les échos ineptes ou rusés, et elles deviennent des bruits vides ou des bruits nuisibles. J'ai entendu déformer en conseils de servitude et de civisme les mots les plus libres de Socrate.

Psychodore songea un instant. Puis il reprit :

— Entendez une parabole :

*
* *

Un médecin habile vint dans un pays que désolait la peste. La plupart des malades qu'il

soignait, il les guérissait. Il sauva ainsi l'homme le plus riche de la contrée. Or le fils de cet homme, déçu dans son espoir de devenir bientôt maître de grands biens, s'irrita secrètement contre le médecin et, l'ayant attendu la nuit dans un lieu désert, il le tua.

Sur le lieu du crime, le peuple éleva un sanctuaire rustique. On étendit le cadavre sur un lit de pourpre. On venait s'agenouiller devant lui et on disait:

— Continue tes bienfaits, ô Bienfaiteur. Guéris-moi, ô Guérisseur. Sauve-moi, ô Sauveur.

Même des hommes qui ne souffraient point dans leur corps apportaient, pour la continuation de leur santé ou pour le salut de malades qu'ils aimaient, des offrandes et des prières.

Mais, sur le lit somptueux, le dieu que tous imploraient pourrissait. Et, autour de lui, à travers les nuages de l'encens, il répandait les germes de la peste.

Le peuple s'étonnait que, malgré sa grande piété et ses agenouillements devant le Médecin, le mal fût comme un lion dont la fureur grandit et s'exaspère.

*
* *

Et Psychodore, ayant achevé la parabole, s'écria :

— O mes fils, défendez-vous contre l'être malfaisant que la mort fera de moi. Jetez en hâte sur mon corps un peu de terre et sur mes paroles beaucoup d'oubli.

XLI

Les Couronnes.

— Hélas! — disait Excycle parmi les approbations — nous vivons dans le plus triste et le plus inglorieux des siècles...

Eubule cependant remarquait :

— Mon aïeul avait coutume de lamenter l'infériorité du temps où il vécut. Et j'ai lu de telles plaintes aux livres de toutes les époques.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— La gloire est peut-être faite d'éloignement. Excycle, qui aime les définitions et les formules, pourrait s'écrier: « O gloire, toi qui es un effet de perspective... »

Mais Psychodore :

— Entendez une parabole :



Il y a dans un jardin des femmes couronnées. Chacune d'elles dit jalousement :

— Mes sœurs portent de nobles couronnes. Mais moi je suis sans gloire.

Car, comme nota Momus un jour qu'il passait par là, aucune n'a les yeux placés de façon à voir le haut de sa tête.

*
* *

— Tu crois donc, demanda Excycle, toutes les époques égales ?...

— Ai-je dit que les femmes fussent de la même taille ou les couronnes du même prix ?... Cependant entendez la fin de la parabole.

*
* *

L'or des couronnes est lourd, et il s'enfonce dans le front meurtri. Ce qui est bas est toujours blessé par ce qui est haut.

Et chaque femme gémit :

— Hélas ! hélas ! non seulement je suis privée de la couronne brillante qui honore mes sœurs. Mais les Moires ont chargé ma tête de je ne sais quel fardeau et de je ne sais quelle blessure.

De doigts acharnés les femmes stupides s'efforcent d'arracher le fardeau et de le jeter sur le sol. La plupart réussissent, et elles frappent la couronne tombée avec des pieds furieux qui la brisent. Leur piétinement transforme la terre en une boue qui bientôt entoure l'or et le cache.

Mais quelques-unes ne parviennent point à arracher l'or tenacement vivant. Celles-là restent, malgré leur folie, glorieuses et enviées.

XLII

La Rainette.

— Le sage dit, selon les temps : Vive le Roi, vive la Ville ; vive Philippe, vive Démosthène.

— Non, mon fils. Mais le sage méprise en tout temps la Ville et le Roi, ces deux tyrannies ; Philippe et Démosthène, ces deux folies. Diogène se moquait de l'agitation des Corinthiens assiégés ; et il raillait Alexandre quand Alexandre croyait pouvoir quelque chose pour Diogène comme pour un Aristote.

— Cependant...

— O mon fils, tu appelleras donc toujours sagesse la ruse qui vers les choses indifférentes se tord et se penche comme sur un feu pauvre une vieille femme? Tu vanteras donc toujours la souplesse inquiète d'Odysseus et ses déguisements lâches, ou ceux du caméléon, ou encore ceux de la rainette dont on n'a point crevé les yeux.

— Quelle rainette?

— Celle dont je parle comme un physicien, et à la fois comme un homme qui dit une parabole facile à entendre :



Cette rainette change de couleur suivant l'endroit où elle se trouve. Ordinairement elle est verte; mais aussi elle habite ordinairement parmi les feuilles des arbres. Si elle descend sur le tronc, elle devient brune comme l'écorce. Tel, Alcibiade devenait dans la molle Asie plus voluptueux qu'un satrape et se montrait à Sparte plus sobre et tempérant qu'un citoyen lacédémonien.

Mais si, saisissant une rainette de l'espèce que je dis, tu lui arraches les deux yeux, désormais elle restera toujours verte, comme Socrate et Diogène restaient toujours eux-mêmes.



— Ainsi, c'est toi qui le dis, la sagesse de Socrate et de Diogène était faite d'aveuglement.

— Je connais, ô mon fils, un heureux aveuglement qui est le compagnon noble du dédain. Tu ne t'inquiètes pas de ce que regarde une troupe de femmes bavardes mais tu passes sans voir ce qui les émeut. Tu n'aperçois ni la charogne vers quoi vole le corbeau, ni même l'osselet qui fait courir l'enfant ému. Mais peut-être il y a en toi des choses que tu vois déjà un peu et que l'enfant ignore.

Et Psychodore ajouta :

— Quand donc, ô mon Excycle, étrangleras-

tu le singe qui t'habite, pour créer l'homme qui sera toi? Quand crèveras-tu en toi les yeux poltrons et dociles de la rainette pour ouvrir enfin, sur le spectacle que chaque regard embellit, des yeux humains, des yeux sages et heureux?...

XLIII

L'Aveugle.

Excycle avait mis une grosse pierre sur le passage de Psychodore. Quand ils approchèrent du danger, il fit une question difficile. Ainsi le vieux philosophe ne prit point garde à l'obstacle, mais il le heurta du pied et fut sur le point de tomber. Or Excycle avait soin de lui donner le bras, et il le soutint avec force.

Puis il éclata de rire, et il dit :

— En vérité, c'est moi qui guide mon guide. Je crains d'avoir pris pour me conduire un aveugle et pour m'empêcher de tomber quelqu'un que ne soutiennent point ses jambes.

— O mes amis, s'écria Psychodore, écoutez avec quelle grâce le philosophe Excycle raille la philosophie. Il me parle comme la vieille femme de Thrace parlait au sage Thalès. Car il aime la prudence des vieilles femmes courbées et qui tâtonnent ; et il croit que la sagesse, c'est de toujours regarder en bas.

— Les pierres sont en bas, et aussi les puits.

— Va donc annoncer la vérité à ceux-là qui en sont dignes. Ta vérité me semble intéressante pour les loups, les renards et les autres bêtes

auxquelles bergers et laboureurs tendent des pièges. Mais tes yeux de loup, de renard, de lynx peut-être, restent aveugles aux choses humaines. Quiconque regarde uniquement ce qui est là regarde avec des yeux de bête, non avec des yeux d'homme.

— Que veux-tu dire.

— Ce qui est là est chose particulière et sans intérêt. Mais l'homme aime à voir le général et l'universel qui, eux, ne sont point là pour l'œil attentif aux proies ou aux pièges. Voilà peut-être ce que je veux dire. Je veux peut-être dire d'autres choses encore. Mais entendez plutôt une parabole :



Un aveugle, assis au milieu de la plaine, sentait joyeusement ruisseler sur son visage le soleil. Prenant sa lyre, il s'encourageait ainsi à demi-voix ;

— Chantons la lumière et sa beauté.

Mais une vieille femme qui passait l'entendit. Et je ne vous apprendrai pas si cette vieille était thrace de nation ni si c'était une aïeule du clairvoyant Excycle, car, en vérité, je n'en sais rien. Elle se moqua de l'aveugle, disant :

— Chante, si tu veux, les voix des hommes assemblés, ou le bruit du vent dans les forêts, ou la tempête qui gronde sur la mer. Chante les choses qui se voient, si je puis dire, avec les oreilles. Quant à la lumière, vraiment, si quelqu'un doit la célébrer, ce n'est pas toi.

— Celui-là seul, affirma l'aveugle, voit réelle-

ment qui, ayant regardé hier au dehors, regarde aujourd'hui au dedans de lui-même. Mais je soupçonne, ô femme, que tes yeux ouverts restent pauvres sous l'opulence mouvante de la clarté.

Il reprit :

— Comment t'appelles-tu?

— Que t'importe? Tu n'es pas de ce pays, et tu ne connais point mon nom.

— Je ne suis pas de ce pays. Mais tu connais peut-être le nom qu'on me donne dans ma patrie et dans quelques autres patries. Je m'appelle Homère.

L'aveugle n'ajouta pas, avec la voix qui parle, un seul mot. Mais s'accompagnant sur la lyre, il loua, avec la voix qui chante, la lumière et sa beauté.

Quand il se tut, la femme s'écria :

— O Homère, je ne sais quoi m'a engagé à fermer les yeux pendant que vibraient tes accents et ta lyre. Et voici : cette merveille s'est accomplie en moi que, paupières closes, pour la première fois j'ai commencé de voir la lumière.

XLIV

L'Inconstance des arbres.

Cléobis dit injurieux :

— Depuis une semaine, je te suis et j'écoute. Le premier jour, quand, en parlant des femelles des insectes, tu me faisais songer aux femmes de Corinthe, tu m'as intéressé. Ensuite, je n'ai plus entendu que choses ennuyeuses. Et souvent ce que j'entends m'irrite parce que ta pensée se manifeste fuyante, changeante et infidèle comme une courtisane.

— La pensée, répondit Psychodore, est une vie ou un monde. Son unité féconde produit mille enfants et présente mille aspects. Si le visage qui était sérieux ce matin sourit au soleil de midi, tes yeux refuseront-ils de le reconnaître ? Mais je sais des esprits plus naïfs que des yeux d'enfant, plus injustes que des yeux de rival. A ceux-là il n'est pas donné d'apercevoir l'unité dans la richesse et, dans ce qui se meut, la continuité. Cependant entendez une parabole :



Quelque part dans les pays barbares, s'élève une cité singulière, bâtie, en pleine mer, sur

d'étroites langues de terre et sur des îles minuscules. Ses rues sont des canaux et ses chars sont des barques. Le sol est occupé tout entier par des maisons, par des portiques et par de rares passages pavés, de sorte qu'on n'y rencontre pas un seul jardin. Plusieurs parmi les habitants meurent sans avoir jamais aperçu un arbre

Un esclave qui n'était jamais sorti de la ville étrange, fut maltraité par son maitre et s'enfuit. En abandonnant la barque qui l'avait porté au rivage, il s'enfonça au hasard dans une campagne où tout l'étonnait. Comme il craignait d'être poursuivi, il se cacha aux profondeurs d'une forêt.

C'était en hiver. Le solitaire mangeait des racines qu'il déterrait et des bêtes qu'il tuait à coups de pierres ou qu'il prenait dans des pièges ingénieux. Il regardait les arbres avec stupéfaction. Mais peu à peu il apprit à les aimer. La vigoureuse unité du tronc le frappait d'un respect comme religieux. La multiplicité divergente des branches amusait son regard et son esprit, et plus encore la forme riche des rameaux et des ramilles. Les pousses nouvelles, jaunes ou roses, l'émouvaient comme des sourires jeunes.

Bientôt sur toutes les branches, sur tous les rameaux, sur toutes les ramilles, sur toutes les pousses, il y eut une poussière blonde de bourgeons et de feuilles qui veulent sortir.

— Mes chers arbres deviennent malades, soupira l'esclave.

Cette poussière s'étendait, se transformait,

devenait une frondaison de plus en plus puissante, assombrissait de ténèbres vertes la retraite du fugitif, le couvrait d'un toit frémissant dont chaque tuile semblait vivre. Lui, secouait la tête, mais il ne disait plus rien.

Il quitta l'inquiétant refuge, erra quelques jours dans la campagne. Comme tous le regardaient d'un air soupçonneux, il prit peur et revint dans la forêt.

Les arbres étaient encore changés. Gemmes inattendues enchassées d'un métal vert, ils étalaient partout, parmi les feuilles, les couleurs ivres des fleurs.

L'esclave songeait en tremblant à la puissance mauvaise des dieux.

Il vit tomber des calices et des pétales. Chaque chute lui semblait une menace divine dirigée vers lui. Il s'agenouillait et dressait des bras désespérés.

Puis des fruits se balancèrent que chaque jour alourdissait.

Une nuit, la tempête secoua la forêt et l'esclave s'enfuit poursuivi par la chute furieuse des glands, des faînes, de toutes sortes de grains durs et de fruits qui s'écrasent.

Il rentra chez son maître, implorant sa grâce.

— Qu'est-ce qui t'a fait connaître ton crime? interrogea le maître avec condescendance.

— Je m'étais, — expliqua l'esclave tout frémissant encore, — réfugié parmi des arbres. Dès que je m'habituais à leur aspect, les dieux implacables les enlevaient et les remplaçaient par d'autres tout à fait différents. J'ai fini par

comprendre la volonté du ciel, et je suis revenu.

Ceux auxquels l'esclave conta son aventure confuse crurent comme lui que les dieux avaient multiplié les prodiges autour de sa révolte. Le maître, qui était pieux et reconnaissant, éleva un petit temple au milieu de la forêt.

XLV

Les Cothurnes.

— Quel dommage, dit Eubule, que tu n'aies pas entendu Excycle. Il a parlé magnifiquement, deux heures peut-être, touchant l'égalité d'âme et la modération du sage.

— Le sujet qu'il avait choisi, sourit Psychodore, aurait pu l'engager à un peu plus de discrétion.

— Depuis quelques jours, remarqua Théomane, Excycle se précipite, pour les motifs les plus futiles, aux colères les plus violentes. Mais, après le fracas et le bouillonnement de sa fureur, — tel un fleuve après une cascade, — il se répand et s'étale en discours sur la douceur et en vastes éloges du calme. De sorte que je m'étonne...

— Tu as toujours été facile à étonner, ô Théomane... Cependant, mes fils, entendez une parabole :



Je connais un satrape du grand roi extraordinairement vaniteux, même pour un satrape. Or, dans une expédition militaire, il dut marcher

longtemps sur la neige et il arriva qu'il eut les pieds gelés.

Depuis, lui qui auparavant restait volontiers dans son palais étendu sur des coussins, on le rencontre tout le jour qui, par les rues de la ville, appuyé sur deux esclaves robustes, fait semblant de marcher. Ses pieds morts, poids inutile, sont alourdis encore et entravés de cothurnes magnifiques. Faites d'une étoffe d'or et ornées de perles et de gemmes, ces chaussures dont les semelles sont de la plus belle pourpre mise en plusieurs doubles, forment la partie la plus riche de son riche costume. Jadis sa longue robe tombante cachait ses pieds. Maintenant, relevée par une ceinture et par des agrafes, elle laisse voir comme deux gloires les cothurnes éclatants.

XLVI

Le Macédonien.

— Tant que tu es attaché à une chose étrangère et que tu l'appelles ton bien, tu restes exilé de toi-même.

— Je suis distrait de moi, avoua Excycle, jusqu'à ce que j'aie conquis la richesse. Lorsque je posséderai enfin de quoi satisfaire à toutes mes fantaisies, alors je me sentirai le plus libre des hommes et je pourrai, sans inquiétude, m'occuper uniquement de moi et de la philosophie. Alors, ô Psychodore, — si tu es sincère, tu le confesseras — je jouirai de ton bonheur et tout ensemble des voluptés, des honneurs et de l'indépendance du riche. Tu secoues la tête, ô cynique, pour dire, sans doute, que les biens dont je parle sont peu de chose. Je te l'accorde. Mais suis, je te prie, mon raisonnement et incline-toi devant son exactitude. Si à beaucoup j'ajoute encore un peu, je deviens nécessairement plus riche. Une myriade qui s'accroît d'une unité devient plus grande que la myriade qui ne change point.

— Le jour où tu saisiras l'objet de ton désir, tu seras le macédonien qui a rejoint le macédonien. Mais cela ne lui permit point de revenir chez lui.

— Que dis-tu ?

— Une courte histoire où tu entendras, si tu veux, une parabole :



Aux batailles, Philippe était prodigue de sang. Pendant la paix il lui arrivait de s'en montrer avare.

Un jour, il jugeait deux hommes qui, d'après la loi, méritaient la mort. Mais le roi, n'étant pas ivre ce jour-là, fut moins fou que la loi. Il se contenta d'exiler le premier des accusés. Quand vint le tour du second — ton tour, mon pauvre Excycle — Philippe dit en riant :

— Toi, je te défends de revenir en Macédoine, si tu ne ramènes celui que je viens de condamner.



Excycle ayant réfléchi un instant, déclara :

— Plus ingénieux que le roi, j'aurais tué l'exilé et je serais revenu portant sur mes épaules le cadavre.

— Agis donc, dit Psychodore, selon le conseil que tu te donnes.

— Je ne croyais pas, objecta Excycle étourdiment, que ta pensée pût approuver le meurtre.

Le vieux philosophe secoua la tête en riant. Et Eubule dit :

— N'as-tu donc pas compris, ô chicaneur, quel macédonien Psychodore te persuade de tuer?

Excycle ne répondit pas, mais son visage se couvrit de rougeur.

XLVII

Les Hermaphrodites.

Quelques disciples égayaient leur marche en faisant des souhaits.

Eubule avait dit tout rougissant :

— Si les Moires me donnaient à choisir entre les lots humains, je prendrais, afin de connaître l'amour de Psychodore, un sort de femme ; je prendrais le sort d'Athénatime.

Excycle, ayant ri très fort, avait déclaré :

— Mon rêve est plus philosophique. Mérite rare, il serait approuvé par Platon et aussi par Diogène. Je voudrais être celui qui se suffit réellement à lui-même, celui qui n'a rien à désirer et à aimer en dehors de soi. Je voudrais, groupant en moi les puissances, les joies et les vertiges, devenir l'être complet. Oh ! d'âme, d'esprit et de corps, être double, homme et femme tout ensemble, selon ce qu'on raconte du fils d'Hermès et d'Aphrodite.

— Ton souhait est mon souhait, soupira Cléobis.

Or Psychodore arrivait. Il entendit la fin du discours d'Excycle et il entendit l'approbation de Cléobis.

—Enfants, s'écria-t-il, le jeu que vous jouez n'est pas exempt de laideur.

— Comment cela?

— Gardez-vous de croire qu'un souhait soit un rêve ordinaire. Il est semblable à un œuf qui finira par briser sa coquille d'impossibilité. Et il en sortira, serpent qui rampe et qui mord le cœur, le désir.

Excycle protesta :

— Je disais des paroles peu originales. Et quand tu crois me blâmer, c'est peut-être Platon que tu blâmes. Car le mythe qu'il chante dans *Le Banquet* ne me semble pas très éloigné de murmurer un souhait ou, si tu le préfères, de pleurer un regret.

— Souhait ou regret, remarqua Théomane, ne diffèrent point pour Platon. Puisqu'il sait qu'apprendre, c'est se souvenir.

Psychodore eut un sourire comme lointain. Puis il dit :

— Entendez une parabole :

*
* *

Ai-je jamais connu le nom de l'étrange pays où j'appris la mort de Platon? Dans un paysage morne et comme malade, un passant vêtu du manteau court, armé du bâton et chargé de la besace me dit la nouvelle.

Je revois à ma droite une mer sans profondeur, pâle, lasse, mourante. Des barques plates et aiguës, alourdies d'une abondante pêche d'huîtres, déchirent, comme des charrues, un peu d'eau et un peu de boue.

De l'autre côté du chemin, dans la mélancolie stagnante d'un marais, un homme marche nu. Pour les verser dans une amphore qu'il porte sous son bras, sa main cueille le long de ses jambes des sangsues qui le piquent.

Entre ces eaux presque également tristes et mortes, sur la terre grise et aride, des escargots glaireux se traînent et s'accolent.

La parole du cynique rencontré fut pour mes membres comme un coup funeste et qui brise. Je m'assis sur le sol brûlant entre le marais et la mer fangeuse. Bientôt un mauvais sommeil pesa sur moi. Et il m'apporta un songe, qui fut tel :

Hermès marchait suivi par une ombre et, s'adressant à l'ombre, il disait :

— O Platon, tu injurias Zeus et moi-même, nous accusant d'avoir brisé, par jalousie, la joie et la force des anciens hommes qui, d'après ce que chantait ta folie, possédèrent les deux sexes. Or nous n'avons rien fait de semblable. Mais, si ma main avait délivré les hommes d'une telle laideur, avec quelle gratitude tu devrais, toi, amoureux du Beau, me louer et me glorifier.

« O Platon, j'ai eu d'Aphrodite un fils conformé comme ton rêve. Et depuis je sais l'écœurement des gestes androgynes.

« Regarde, d'ailleurs, et tu verras. »

Et voici. Sur le rivage boueux, des huîtres ouvrirent leurs écailles. Mais Platon, ayant vu ce qui se passait dans les huîtres ouvertes, se détournait avec dégoût.

— C'est devant ton rêve, dit Hermès, que tu recules. Le sophiste du *Banquet* ne devrait pas

mépriser, il devrait jalouser ces animaux, qui sont des hermaphrodites. Du mois métagitnion au mois munychion, dans la période où vous les trouvez bonnes à manger, les huîtres ont les organes mâles et elles élaborent, en une jouissance que tu connais, la liqueur mâle. Mais de thargélion à hécatombéon, quand vous vous abstenez de leur chair malsaine, elles sont femelles, elles sont des ovaires qui fermentent, bourgeonnent, se peuplent d'œufs nombreux ; et ces œufs deviennent blanchâtres à mesure qu'ils mûrissent. Des huîtres d'hécatombéon sont ouvertes sous tes yeux. Comment peux-tu te détourner du mystère de leur fécondation ? Regarde donc avec des regards ivres, ô chanteur de l'amour androgyne : toute la vie fervente qui s'est formée pendant la période mâle assiège maintenant les œufs, les pénètre. Chacune de ces huîtres est un grouillement de joies, une vaste fête, une ville maritime où des matelots nombreux saisissent des femmes nombreuses et les fécondent.

Hermès continua longtemps, implacable, l'ironique et nauséeuse strophe. Puis il ajouta :

— D'autres hermaphrodites réalisent peut-être mieux ton désir d'amour et d'unité. Regarde si ce marais heureux ne serait pas la patrie de ton idéal.

Dans le marais toujours ignoble et verdâtre mais transparent à mes yeux, des sangsues s'accouplaient. Chez chacune d'elles, d'un creux situé près de la bouche surgissait l'organe mâle ; mais l'organe femelle s'enfonçait au-dessus de

l'anus. Le double baiser formait un tête-à-queue qui mêlait, en je ne sais quel frôlement infâme, les baves de la bouche et les baves de l'anus.

Les regards de Platon et les miens se détournaient de la vision écœurante.

Hermès ricana :

— Ceci ne te satisfait pas? Tu es difficile. Mais je puis te montrer mieux encore.

Le songe avait dépouillé mon corps de mon manteau. Il m'avait couvert d'escargots qui, dans des glaires abondamment fluentes, s'accouplaient. Je voulus me secouer, rejeter loin de moi ces nausées. Le cauchemar m'immobilisait, tout effaré, me contraignait à subir la vue et le contact. Et ce que, malgré moi, je regardais sur moi, le voici :

Au bord d'une sorte de creux ou de vestibule d'abord entr'ouvert puis de plus en plus large, venaient affleurer les organes. Ah! l'infâme richesse.. Outre l'instrument de la volupté active et celui de la volupté passive, mes yeux saturés d'horreur voyaient un troisième organe, sans analogue chez les autres animaux. Je compris bientôt que c'était un organe d'excitation, quelque chose comme un doigt qui chatouille ou comme une langue dardée de courtisane. Ou plutôt on eût dit une épée sale qui hésitante sort à moitié d'un fourreau visqueux et y rentre pour en ressortir encore. Les ignobles préludes duraient, interminables, des journées entières. Je crois encore voir et sentir gluer sur moi l'ignominie des frôlements sans fin, des pressions visqueuses. Enfin les amants se décidaient. Les épées sor-

taient nettement du fourreau, s'enfonçaient dans les chairs émues et coulantes. Alors les organes mâles, couronnés d'une écume grise, surgissaient comme deux triomphes et, dans une inondation glaireuse, la double union s'accomplissait.

Quand le rêve me permit de regarder Platon, il fermait les yeux désespérément. Mais des larmes, soulevant la lourdeur voulue de ses paupières, tombaient le long de ses joues.

XLVIII

Les Dipsades.

— Qu'est-ce qu'un plaisir? disait Excycle. Le sentiment d'un besoin qu'on satisfait. Si donc je multiplie ingénieusement mes besoins, par là-même j'élargis ma capacité de plaisirs.

— Cherche une tarentule, dit Psychodore en riant. Elle t'enrichira du besoin de danser. Ou, puisque nous sommes au bord d'un fleuve, fais-toi piquer par une dipsade.

— Qu'est-ce qu'une dipsade? demanda Eubule.

— Je crois, ricana Excycle, que, sans nous prévenir, Psychodore commence une parabole.

— Une parabole? Si vous voulez. Elle est facile. Mais peut-être Excycle sera assez ingénieux pour ne pas l'entendre.

*
* *

Comme j'allais de la Lybie en Egypte, tandis que je traversais les rochers qu'on nomme la grande Syrte, je rencontrai un tombeau battu des flots de la mer. Et je regardai avec étonnement les statues qui le surmontaient.

Au centre du groupe, un homme allongé sur le ventre. A son pied s'entortillait un serpent de la taille d'une vipère. L'homme semblait boire avidement et des femmes l'environnaient qui versaient de l'eau sur lui.

L'épitaphe expliquait l'étrange composition. Elle disait : « Passant, prends garde à la dipsade des sables. Une dipsade piqua celui-ci : tandis qu'il boit haletant et que les nymphes de sept fleuves versent sur lui toute la fraîcheur de leurs urnes, il meurt de soif et de chaleur. »

Et je sus par un indigène que la dipsade est un serpent qui vit dans les déserts de la Lybie méridionale. Celui qui en est piqué sent d'abord une soif qui n'est pas désagréable. Mais, à mesure qu'il boit, sa soif grandit et s'exaspère. Chaque gorgée fait couler dans sa bouche, dans son gosier, dans sa poitrine, dans ses entrailles, un grand feu ardent. Il se baigne et, comme l'huile nourrit un incendie, l'eau le brûle avec une violence à chaque instant plus intolérable. Le malheureux meurt enfin comme dans les flammes d'un bûcher.

Autrefois, ajouta le lybien, on obéissait aux demandes, murmurées d'abord, bientôt rugies, du malade. On lui donnait à boire et, comme sur une maison qui brûle, on versait sur son corps des eaux abondantes. Parfois même on le plongeait dans un fleuve. Aujourd'hui, instruits par l'expérience, les médecins l'enferment pendant neuf jours et on refuse à ses prières et à ses cris toute boisson. Ceux qui n'ont rien bu entre le moment où ils furent piqués et le moment où ils furent enfermés, on les guérit. Mais celui à qui son infortune a fait rencontrer la moindre goutte d'eau, celui-là meurt dans les plus effroyables tortures.

XLIX

Les deux Rossignols.

— Aristippe, affirma Excycle, avait plus d'esprit et de grâce que Diogène.

— Les tyrans et les esclaves, remarqua Psychodore, appellent grâces de l'esprit je ne sais quelles souplesses sinueuses et qui rampent. Pour moi, je méprise Aristippe et j'admire Diogène; car ce que je nomme grâces et surprises de l'esprit, ce sont les coups d'aile imprévus.

Mais entendez plutôt une parabole :



Un habitant de la campagne vint à Syracuse, et il entra dans le palais du tyran. Il y avait un oiseau dans une cage dorée. Le paysan l'écouta et dit :

— Pauvre bête... Son chant douloureux et qui s'efforce impuissant d'imiter la joie, crispe les nerfs. Pourtant, il semble que, libre, elle aurait une assez belle voix.

Il ajouta avec un sourire plus vif et heureux :

— Mais, cette nuit, j'ai entendu le rossignol...

Les courtisans éclatèrent de rire.

— O rustre, demanda l'un d'eux, est-ce que tu

serais sourd et aveugle? Ne vois-tu pas, même si tu es incapable d'entendre, que celui que tu écoutes est un rossignol?

Le paysan fit un grand geste d'étonnement. Il s'approcha, considéra longtemps l'oiseau en silence. Puis il déclara :

— Je vois, en effet, la forme et le plumage d'un rossignol. Mais j'entends la voix d'un oiseau en cage.

— Ils chantent mieux, sans doute, auprès de ta chaumière!

Les yeux du paysan semblèrent, extatiques, regarder un paysage absent et son oreille écoutait la mélodie d'hier.

— Ah! s'écria-t-il, le rossignol, mon voisin, son chant est une pluie de bonheur qui vous pénètre. Car il est fait d'amour et de liberté.

Il s'éloigna sans se retourner, poursuivi par les railleries des courtisans et des esclaves. Les esclaves et les courtisans croient qu'on chante mieux dans un palais qu'à la campagne et que rien, pour rendre la voix belle, ne vaut une cage dorée.

L

La Pente.

— Oh! gémit Excycle, l'horreur de descendre inéluctablement vers la mort, l'horreur de ne pouvoir s'arrêter à l'abri d'une joie ou, lorsque la pente de la vie nous a roulés plus bas, de ne pouvoir remonter à cette fraîcheur et à cette suavité...

Mais Psychodore :

— Entends, ô mon fils, le facile mystère de la joie et de la douleur. Il y a dans chacune de nos émotions des éléments qui dépendent de l'espace et tu peux les renouveler; mais il y en a que le temps apporte et emporte, et ceux-là, heureusement, échappent à la volonté.

Hier, tandis que tu mangeais quelques olives et que tu devisais avec Théomane, je t'ai vu soudain un visage radieux comme la lumière, limpide et doucement chanteur comme la source près de quoi tu étais étendu. Désires-tu que nous revenions vers cette fontaine? Nous pouvons nous y retrouver à l'heure même qui te fut joyeuse. Dans le même jeu des ombres et des clartés, tu coucheras tes membres sur les mêmes herbes. Tu mangeras de nouveau des olives et

tu rediras à Théomane les malices que tu lui disais.

Tu secoues la tête, mon Excycle, dans le geste qui refuse. Tu sais trop que tu ne retrouverais pas hier : la fleur est fanée et le parfum disparu.

Songe, maintenant, aux épines qui l'autre jour te déchirèrent et te firent crier. Ah ! Excycle, voici que tes lèvres s'entr'ouvrent et ce n'est pas pour crier. Les épines de l'autre jour sont séchées et sans force. Elles ne t'égratignent plus ; mais elles te chatouillent jusqu'au rire.

Or, ce que tu sais aujourd'hui, hier et l'autre jour vaguement tu le sentais. Ce sentiment donnait du goût à ta joie et à ta douleur, comme le sel qu'on y mêle donne du goût à notre pain.

O Excycle, c'est de passer et de ne pouvoir revenir qui fait les plaisirs si agréables ; c'est de passer et de ne pouvoir revenir qui fait les peines si légères.

Lorsque l'heure te présente une coupe de douceur, elle y a versé cette amertume, le sentiment du passager et de l'unique. Mais seule cette amertume empêche la douceur de la coupe d'être fade et écœurante.

Si à tes lèvres, qui reculent en vain, l'heure appuie une coupe amère, tu sais que le calice s'épuisera et que tu ne rencontreras jamais plus le même. Cette science est la goutte de miel qui rend l'amertume tolérable à la plupart, agréable à quelques-uns.

Quand j'essaie, ô Excycle, de rêver l'éternité, je la vois d'ordinaire qui se tord sur elle-même et se ferme comme une couronne. Les êtres

parcourent ce cercle depuis toujours, et ils ne cesseront point de le parcourir. Mais ils rencontrent, dans la traversée de la Grande Année, beaucoup de fleuves où se boit l'oubli. Et je me réjouis, quoique demain ait été des myriades de fois hier, qu'il soit encore demain, je veux dire l'inconnu et l'inévitable.

Ne le vois-tu pas, mon fils : l'espace, parce que nous croyons le parcourir librement, ne nous intéresse guère. Mais la durée et ce que nous lui sentons de fatal nous passionne. Pour un homme qui lit une description de la terre, il y en a mille qui interrogent anxieusement les oracles et les devins.

Même quand tu reviens dans un lieu connu, c'est un effort que tu fais pour revenir dans un temps connu. Tes jambes marchent parce qu'elles croient transporter ton esprit et ta mémoire.

Ecoute, ô Excycle. La plupart des fous mettent leur bonheur dans l'avenir impénétrable et inévitable. S'ils possédaient le pouvoir que tu désires, il n'y aurait plus pour eux de bonheur même en rêve. Car nul de ces chercheurs ineptes ne place une joie qui se prolonge sur la montagne qu'il a visitée, dans la plaine qu'il connaît, près de la source où il a bu. Une seule forme leur paraît belle, forme insaisissable que nul statuaire ne réalisera et qui se nomme toujours demain. Une seule couleur enivre leur âme, couleur que les peintres ignorent et qui, semblable au bleu de l'horizon, fuit et s'évanouit quand on approche, la couleur de demain.

Pour moi, depuis le jour où j'ai compris les paroles de Diogène, ma vie est un fleuve de joie libre qui roule sur lui-même. Pourtant j'éprouve, dans la ferme certitude de mon bonheur, je ne sais quel amusement à refléter des vues nouvelles et imprévues. J'ai aimé l'étroit paysage vert où les arbres, mur frissonnant et qui chante, me fermaient l'horizon. Je songe avec une émotion d'espoir aux étendues que l'hiver dépouillé me livrera. Et mes eaux bouillonnantes reçoivent, joies égales et qui se font valoir l'une l'autre, le reflet du soleil de midi ou le grand ciel que les soirs d'étoiles déroulent comme une tente royale.

Mais, ô Excycle et vous tous, mes amis, entendez plutôt une parabole :



Je visitai certains hommes qui ont des jambes pour le temps comme nous en avons pour l'espace. Ils glissent à volonté dans les deux sens de leur vie, descendant vers leur embouchure ou remontant vers leur source. S'ils désirent s'arrêter, ils s'arrêtent. Et leur allure a exactement le degré de lenteur ou de rapidité que lui imprime leur caprice.

Plusieurs, quand je passai par là, étaient assis au penchant de leur vie comme nous sommes assis au penchant de cette colline. Ils bâillaient et ils disaient :

— Pourquoi ailleurs plutôt qu'ici? De tous les paysages monte une telle brume d'ennui ou ce lourd frémissement de chaleur et de fatigue...

Car les Moires leur ont refusé cet abri et cette accalmie, la reposante mort de quelques heures, le sommeil. Lents ou rapides, stagnants ou coulants, il faut qu'ils portent, fardeau intolérable de continuité, la conscience tenace de leur existence.

Plusieurs sè hâtent vers l'abîme. Toute leur durée est une cascade et elle tombe en des heures moins nombreuses que ce que tu appelles un jour.

Quelques-uns, au bord de la mort, s'arrètent ou remontent. Mais il n'y a nulle vaillance dans ces retours. Ces hommes reviennent en arrière, tristes et mécontents d'eux-mêmes, comme le baigneur timide qui recule devant la prime froideur de l'eau ou devant l'effort et le péril de nager.

Voici une chose que m'apprit mon guide dans l'étrange pays : nul jamais n'a consenti, même étendu sur la mollesse des gazons, ou même en refaisant vingt fois le voyage dans les deux sens, à durer une de nos années.

Mais, parmi des louanges à la mort et à l'inconnu, ou parmi des injures à la vie et à la banalité, ils font, les plus tardifs à l'heure où nos enfants commencent à marcher, ce dernier pas que tu lamentes.

*
* *

Psychodore ajouta :

— O Excycle, si, pour punir ta folie, un dieu cruel ouvrait, entre ta prochaine soif et la source de la mort, un fossé infranchissable... Ah! je

crois te voir assis au bord de l'aride ravin, les mains tendues comme des désirs vers la fraîcheur interdite. Et tu pleures, mon Excycle; et seules tes larmes abondantes trompent parfois, une seconde, la brûlante éternité de ton assoiffement.

LI

La Géométrie en querelle.

— O Psychodore! s'écria Excycle, tu ne diras jamais que des rêves...

— Si je pouvais dire assez de rêves, peut-être j'aurais dit tout ce que tu appelles réalité.

— O conteur de rêves! demanda Théomane avec amertume, quelle injustice te permet donc de blâmer mes pensées en les appelant des songes?

— Je ne reproche jamais à une pensée d'avoir des ailes et d'être un songe. Je lui reproche parfois d'ignorer qu'autour d'elle d'autres songes vivent et volent. Quand tu crois que la ligne qui dessine l'objet sur un mur ou l'ombre qui le projette sur le sol est l'objet même, alors je te blâme. Je te blâme surtout si tu affirmes que les dimensions et la direction de l'ombre ne varieront point.

Mais entendez plutôt une parabole :

*
* *

Dans ma jeunesse, un jour d'été, je passai par Mégare. Il me plut de saluer le vieil Euclide,

disciple de Socrate et le plus grand des géomètres.

Euclide était sorti, mais ses esclaves m'affirmèrent qu'il rentrerait bientôt.

Je l'attendis donc dans sa cour, où l'air était plus agréable que dans les appartements.

Vers le milieu de la cour un grand bloc de marbre espérait un buste de Socrate promis à Euclide par un sculpteur de ses amis.

Or je regardai fixement ce marbre et bientôt mes oreilles crurent entendre que, comme on le raconte de la statue de Memmon, des bruits sortaient de la pierre.

Ces bruits, d'abord indistincts, prirent peu à peu pour mon esprit un sens effarant.

Et je sus que la Ligne, la Surface et le Bloc se querellaient.

Car la Surface venait de chanter insolemment ses propres louanges.

Mais le Bloc, d'une parole lourde, lui imposait silence.

— Tais-toi, disait-il, ô pauvreté, ô néant d'épaisseur, ô Néant!

La Surface répliqua :

— Si je disparaissais et que nulle de mes sœurs ne consentît à me remplacer, tu serais, pauvre Bloc, une brume que le soleil disperse. C'est à toi que convient le silence, toi qui n'es rien que l'assemblée et le total de mes sœurs.

Mais la Ligne s'irrita à son tour :

— Je suis fatiguée de tes vantardises, ô Surface! Si je disparaissais et que nulle de mes sœurs ne consentît à me remplacer, je te le

demande, ô orgueilleuse, que resterait-il de toi?

— O pauvreté insolente! s'écria la Surface, ô néant de largeur, ô Néant!

Le Bloc affirma, avec l'accent écrasant des certitudes :

— Vous êtes des rêves d'Euclide. Mais moi je suis.

Elles répliquèrent toutes deux :

— Tu n'es qu'une société de ce que ton ingratitude ose appeler des rêves.

Quand Euclide arriva, j'écoutais toujours. Maintenant le Socrate non encore sculpté qui surmonterait ce piédestal me parlait. Sa voix était lointaine et flottante, venant du pays de ce qui sera peut-être. Toutefois je l'entendais.

— O mon fils, disait-elle, les lignes et les surfaces sont des pensées et des rêves de l'homme. Mais le bloc est un rendez-vous de lignes et de surfaces. La lumière du soleil en éclaire quelques-unes. La lumière de ton esprit peut en éclairer successivement des myriades d'autres. Jamais elle n'épuiserait, même si elle s'y obstinait pendant l'éternité, les lignes qui s'agitent dans la moindre surface, les surfaces qui dans le moindre volume se croisent et se pénètrent.

La voix lointaine, amicale et un peu railleuse continuait :

— Crois-moi, Psychodore, ce que tu nommes réalité est, comme le bloc que tu regardes, un carrefour de pensées et de rêves. N'affirme jamais une des pensées ou un des rêves comme la réalité totale. Mais n'affirme pas non plus la réalité comme distincte de l'ensemble des rêves.



Excycle demanda :

— Est-ce que tu répétas à Euclide les différents discours que tu avais entendus ?

— Je m'en gardai bien, répondit Psychodore en souriant. Euclide, géomètre admirable, était un pauvre philosophe ; il aimait à discuter, à démontrer, à réfuter, au lieu d'aimer à penser. Il ressemblait quelquefois à l'âne obstiné qui ne veut point passer de l'autre côté de la montagne ; et la certitude assourdissante de ses cris nie ce qu'il refuse d'aller voir.

LII

La dernière parabole.

Depuis quelques jours, Psychodore et les plus fidèles de ses disciples marchaient hors des frontières de la Grèce. Ils arrivèrent à une montagne et le philosophe dit :

— Voici le lieu de la séparation. Il faut maintenant que je continue ma route vers l'Ourse et que vous reveniez sur vos pas.

— Maître, supplia Eubule, permets que je te suive encore, que je te suive toujours.

— Ce que tu demandes, ô mon fils, serait mauvais pour toi et mauvais pour moi. Peut-être les paroles que je t'ai dites jusqu'ici t'aideront à entendre la voix de ton âme. Mais, crois-moi, l'heure est venue où il te convient de t'asseoir dans une solitude pour écouter jalousement les choses que tu as à te dire.

— En quoi notre présence te serait-elle mauvaise? interrogea Excycle, blessé et presque agressif.

— Je suis venu vers vous débordant d'une sagesse qui voulait se répandre. Je vous ai donné mon trop-plein pour que vous en fassiez ce que vous pourrez. Maintenant, ce que j'avais à dire,

je l'ait dit. Si je continuais de parler aux hommes, ce n'est plus ma pensée surabondante qui créerait ma parole. C'est ma parole qui projetterait en moi, comme sur un sol aride, des ombres et des apparences de pensée. Et la vaine démangeaison de parler ou encore cette folie, le désir de paraître sage, créerait ma parole.

Théomane s'écria :

— La faiblesse que tu avoues noblement, ô Psychodore, si, au lieu d'exprimer et d'épuiser ta seule pensée, tu disais les enseignements des dieux, tu ne la ressentirais jamais. Mais tu serais un lac qu'une source plus haute secourt continûment et ne laisse point se dessécher.

Psychodore secoua la tête.

— Le travail du matin, dit-il, est santé et joie. Mais lorsque, lourds, le soir et la fatigue s'appuient à la croupe des bœufs et à l'épaule du laboureur, que le laboureur détache les bœufs et qu'il s'étende avec eux sur le gazon pour dormir. Demain ils travailleront de nouveau. Se donner dans une mesure heureuse aide à se former et à se réaliser. Se donner trop obstinément déforme. J'ai déposé aux rayons de la ruche humaine le miel que j'avais butiné. Un peu de ce miel sera utile et nourrissant; un peu de ce miel sera aigri par les cellules sales. Maintenant, je vous le dis, l'abeille doit s'enfoncer dans des solitudes, visiter des fleurs inconnues, pénétrer au trésor des calices vierges et amasser sur ses cuisses laborieuses d'autre miel et d'autre cire.

— Si je te comprends bien, dit Eubule dans une joie, tu promets de revenir.

— Je ne fais nulle promesse. Mais si, grâce à la retraite, je sens de nouveau en moi un excès de force et de pensée, alors je reviendrai, non point certes vers vous, mais vers d'autres hommes. Les meilleurs d'entre vous, il ne faut plus qu'ils reçoivent, de peur qu'ils deviennent paresseux et incapables de tout effort. Le père apporte à manger à ses fils tant qu'ils sont faibles et petits. Mais, s'il continuait, quand il mourrait, ses fils mourraient aussi, ne sachant point trouver eux-mêmes leur nourriture. Quand je reviendrai parmi les hommes, vous n'aurez plus besoin de moi. Toi-même, mon Eubule, tu ne t'approcheras que pour un rapide salut et un souvenir joyeux. Mais peut-être d'autres auront faim et soif et ils entoureront la fertilité retrouvée de mes branches et ils mordront à la saveur de mes fruits.

— Maître, dit Eubule, tu déchires mon cœur; et cependant je n'ose contredire ta sagesse. Mais ce n'est pas dans une vallée que nous devons nous quitter. Montons ensemble sur la montagne. Nous jouirons en commun d'un grand spectacle et c'est sur un sommet, après un effort vaillant, que nous nous séparerons. Peut-être aussi, comme on fait un présent à l'hôte qui s'en va, tu nous diras là-haut, en adieu, une dernière parabole.

— Venez donc, ô mes fils. Et, si la fière montagne ou le spectacle large me content une fable, je vous la répéterai.

Or, quand ils furent au sommet, ils regardèrent longtemps la plaine et le ciel. Puis sur

le pic étroit ils s'assirent pressés les uns contre les autres. Et ils se taisaient attendant avec émotion.

Psychodore regardait toujours comme si, en effet, les choses accumulaient des paroles au vase de son silence. Mais une légère brise se leva qui le fit frissonner. Alors, comme chante sous le plectre une lyre longtemps silencieuse, Psychodore parla.

Jamais il n'y eut dans ses yeux et dans son accent autant d'enthousiasme; jamais il n'y eut sur ses lèvres plus de sourire et de doute.

Mais il fit entendre, avant le cantique éperdu, le frémissement et l'incertitude de ce prélude :

— Rajeuni par un bain de moi-même, j'étais venu vers vous, ô mes fils, avec sur mes lèvres de vieillard le chant matinal de l'alouette. Voici que tombe sur moi un nouveau soir et mes yeux ont soif de repos. Entendez donc la chanson crépusculaire. Puisse-t-elle, comme ce soleil qui se couche, déployer vers vos âmes une lumière héroïque!



Dieu songeait : « Je suis puissant. » — Et les âmes des rois étaient irradiées.

Dieu se demandait : « Sur quoi s'exerce ma puissance? » — Et dans les espaces étaient semées, avec notre terre, des myriades de terres sur lesquelles les rois se découpaient des royaumes.

Dieu affirma : « Je suis tout puissant ». — Et du centre glorieux jaillirent sur tous les mondes

des âmes violentes et avides, des Cyrus, des Xerxès, des Alexandres.

Mais l'Etre s'interrogea : « Suis-je vraiment tout-puissant? » Et il se répondit : « Nul pouvoir n'existe en dehors de moi et de ce qui vient de moi. Mais suis-je puissant à tel point que rien ne soit impossible? Comment le saurais-je? Toute pensée de moi est créatrice, de sorte que pour moi l'impossible et l'impensable se confondent ». Il reprit : « Je ne puis même connaître l'impossible. Je ne puis savoir quelles sont mes limites, ni si je suis limité. O l'étrange faiblesse » .. — Or, pendant cette méditation réactive, des ombres de négation s'étaient projetées sur les mondes auprès des flammes conquérantes irradiées naguère. Chaque Cyrus était guetté par une Thomyris. La route de chaque Xerxès, tout à l'heure large et lumineuse comme la mer, s'enténébrait et se rétrécissait en un défilé où un Léonidas veillait. Près de chaque Alexandre, surgissaient un Porus impuissant et une grande coupe débordante de tant de vie qu'elle donnerait la mort.

Le Créateur regarda les univers livrés aux tyrans et aux meurtriers des tyrans. La lutte entre ceux qui disent toujours : « Oui » à eux-mêmes et ceux qui répondent : « Non », lui parut sombre.

Il regretta : « Hélas! les terres que j'ai créées sont mauvaises. » — Et ce repentir versa des déluges d'eau et de feu.

Dieu pleura d'avoir eu ce remords malfaisant. — Et des êtres doux et faibles, de longues théories gémissantes, errèrent dans les mondes.

« Pourtant je suis bon, se dit l'Être. La bonté est un ressort toujours tendu et qui ne s'endort point. » — De grands dévouements actifs émanèrent. Et Dieu sourit aux Héraklès.

Or l'Esprit avait eu beaucoup d'autres rêves, beaucoup d'autres pensées.

L'Unique avait affirmé : « Je suis l'Évidence. » — Et il y avait eu les Pythagores, les Parménides, les Empédocles, les Platons, tous les mystiques, les extatiques, les voyants de l'invisible, les bégayeurs de l'ineffable.

L'Immense avait songé : « Infini dans le détail je suis impossible à embrasser tout entier. » — Et ceux qui tâtonnent dans les ténèbres saisissant de petites vérités particulières à leur univers, mais qui ne verront jamais ni le Centre ni le Cercle, avaient paru, courbés et inquiets.

La Pensée créatrice avait dit : « Je suis la Beauté. » — Et les Homères avaient chanté sur la lyre; les Phidias avaient donné aux marbres la vie harmonieuse; les Parrhasios et les Apelles avaient fait sourire les toiles sereines.

Quand Dieu eut beaucoup pensé il compara les créations de sa pensée avec lui-même. Et il dit, stupéfait : « Voici que j'ai donné plus que je n'ai gardé. Voici que l'ensemble des mondes est devenu plus grand que moi. » — Et cet étonnement créa les âmes aveugles des athées et des négateurs.

Or le Généreux s'aperçut que sa puissance diminuée ne produisait plus que des êtres trop incomplets, misérables et malfaisants. Alors, — comme le cynique qui ne peut plus rien pour les

autres ni pour lui-même retient son souffle e meurt, — Dieu, dans un mouvement dernier qui fit tressaillir les mondes, dispersa ce qu'il restait de lui-même et le donna aux univers.

Maintenant le Créateur n'était plus en dehors des créations. Les eaux, matrices des vivants, ne sentant plus sur elles la puissance fécondante, frissonnèrent attristées et firent entendre à l'aridité des rocs cette triste voix : « Le grand Pan est mort. »

Mais, multiplement, sur toutes les terres, la Pensée s'était faite chair. Il y avait dans des berceaux de petits enfants étranges. Quand leurs mères suivaient la direction de leurs regards' elles croyaient voir s'allumer au ciel des étoiles nouvelles. Et leurs vagissements semblaient se heurter aux échos pour chanter : « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Chacun sur sa terre, ceux-là qui étaient les derniers efforts et comme les derniers membres dispersés de Dieu, traversaient la vie en faisant le bien. Un petit nombre de pauvres et de faibles les suivait et les aimait. Mais, un jour, sans rien comprendre à leurs paroles, le peuple les acclamait. Les puissants se saisissaient d'eux et les mettaient à mort.

Alors, lourd de pitié, chacun de ces êtres divins descendit vers la terre immédiatement inférieure à la sienne, celle que ses compatriotes, la devinant vaguement, nommaient Tartare et peuplaient de tortures folles. Il essaya de faire entendre aux habitants de ce monde un peu plus douloureux des paroles d'espérance,

de leur dire que ce qu'ils appelaient en doutant les Champs-Élysées était une terre aussi réelle que la leur et que leurs efforts vers la pensée et vers le bien les y emporteraient un jour comme des ailes.

Puis chacun de ces derniers envoyés monta sur la terre immédiatement supérieure à celle qui l'avait vu souffrir et mourir. Il parvint à cet univers que ses compatriotes devinaient vaguement et peuplaient de folles merveilles. Il recommença, dans ce pays un peu moins âpre, son œuvre de souffrance extérieure et de joie de monter. Et celui qui appartenait au monde le plus parfait revint au centre pour recommencer Dieu.

Soulevée d'espérance et de douleur, la théorie des mondes monta lentement vers le Dieu à refaire tout entier. Partout l'Idée d'Amour qui s'efforçait était combattue, était tuée en apparence par les Forces de Haine. Ou parfois des puissants habiles s'emparaient d'elle et s'en couronnaient comme d'un mensonge de lumière. Mais l'Idée saignante et que bien peu apercevaient continuait son effort lent et invincible. Elle emportait dans son sillage les forces hostiles qui la déchiraient. Et le tout, chaque myriade d'années, montait de la largeur d'un doigt d'enfant.

Quand les temps furent accomplis, quand Dieu fut reconstitué tout entier par la mort volontaire des univers, il songea, en une première joie avare :

« Chaque cycle ressemble aux cycles précé-

dents. L'anneau de l'éternité est toujours le même. A quoi bon recommencer les bonheurs prévus et les douleurs connues de ma dilatation auxquelles répondraient, dans des siècles de siècles, les souffrances et les joies mille et mille fois goûtées de la concentration des mondes? »

Mais Dieu s'aperçut que cette pensée égoïste s'était transformée en des êtres mauvais.

Il sut sa puissance inexorable, et que chacun de ses rêves doit projeter des rampements ou des vols. Il s'écria : « Je suis trop grand pour ne pas créer! » — Et des êtres admirablement résignés, des Socrates acceptant la mort, des Diogènes acceptant le monde, rayonnèrent.

La pensée de Dieu continua : « Je t'aime et je te veux librement, ô ma Nécessité! Car peut-être ce double mouvement, toujours le même en apparence, est un peu plus beau à chaque Grande Année : peut-être chaque fois devient plus conscient et volontaire le sacrifice de Dieu mourant pour la vie des mondes, le sacrifice des mondes mourant pour la vie de Dieu. »

Et Dieu continua de s'éteindre en univers lumineux et en âmes rayonnantes.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — Euvrard-Pichat.

CE

